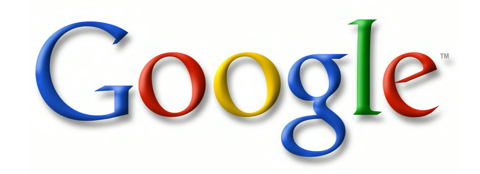
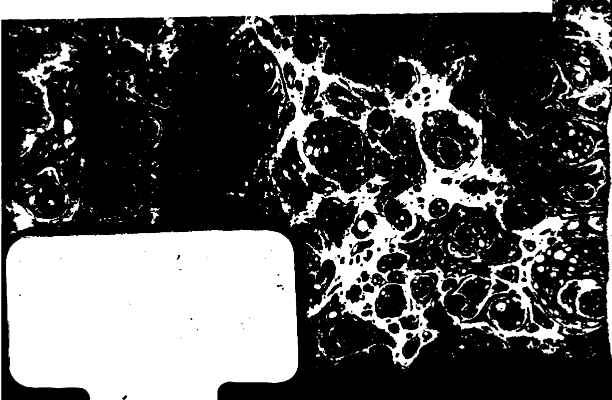




Manuel du FRANC-MAÇON,

Par

E. F. BAZOT,

De la société Royale académique des Sciences, de l'Athénée des Arts, de l'Académie de Mâcon, &c.

Troisième Edition,

Ornée d'une gravure Allégorique représentant les Maçonneries tant anciennes que modernes.

Prix, 3 f.

J. M

à Paris.

Chez J. MORONVAL, Imprimeur-Libraire,

Quai des Augustins, et Rue des Prêtres St. Severin.

1817.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

En offrant au public la *Troisième Édition* du *Manuel du Franc-Maçon*, l'Editeur de cet ouvrage ose espérer que la bienveillance dont les deux premières ont été l'objet, ne sera pas moins grande pour celle-ci, qui se recommande d'ailleurs par de nombreux changemens et par des augmentations très-considérables.

Ce livre n'était dans l'origine qu'une simple instruction élémentaire, à la vérité plus complète et plus exacte que celle adoptée pour l'instruction des nouveaux Maçons. Traité favorablement par MM. les Journalistes, et accueilli avec beaucoup d'intérêt par les Maçons et par le public, il est devenu, à la deuxième édition, un ouvrage assez étendu dans lequel l'auteur a introduit des

matériaux historiques et critiques, notamment un abrégé de l'histoire de la Franche-Maçonnerie, des réflexions sur l'utilité de cette institution célèbre, et un examen des systèmes les plus connus sur son origine.

La *Troisième Édition* ne doit, autant que possible, rien laisser à désirer non-seulement aux Maçons instruits, mais encore aux profanes dont la curiosité est si vive ; et l'auteur pense avoir rempli ce double objet sans s'être écarté de la marche qui lui était tracée par la prudence. C'est donc avec une confiance à la fois juste et modeste, qu'il présente aujourd'hui un ouvrage à la confection duquel il a apporté tous ses soins, le premier qu'il ait mis au jour, et celui que son cœur a toujours avoué avec une prédilection particulière.

L'Editeur s'est fait un devoir de surveiller la partie typographique de manière à n'encourir le blâme sous aucun rapport ; il a orné son édition d'une gravure allégorique des diverses Maçonneries tant anciennes que

modernes ; et pour éviter aux Maçons des recherches toujours pénibles, il donne à la fin de l'ouvrage la liste des locaux maçonniques de Paris.

EXPLICATION DE L'ALLÉGORIE.

Sur le premier plan on voit la déesse de la *Maçonnerie* debout sur la pierre cubique, qui lui sert de piédestal ; son costume est celui de Minerve ; son attitude est noble et assurée, et son regard est fixé sur le triangle lumineux, symbole de la divinité. Le cordon de *maître* la décore ; sa main gauche tient un glaive appuyé sur les Tables de la Loi, qu'on distingue en Loi mosaïque et Loi nouvelle, cette dernière désignée par la croix. Dans la main droite de la déesse est un compas, symbole de la droiture, et le miroir, symbole de la prudence et de la vérité. Un diadème, marque de sa puissance, orne son front, et sa tête est surmontée d'une couronne formée de sept étoiles, symbole de l'immortalité. Sur le piédestal est inscrit le nom du grand architecte de l'univers dans la langue sainte. Sur la face latérale on aperçoit les trois lettres mystérieuses J. B∴M. Sur le devant paraissent, comme écrasés par la pierre cubique, emblême de la Maçonnerie,

plusieurs monstres parmi lesquels on remarque l'Ignorance, la Superstition, la Fourberie, la Discorde, etc. Aux deux côtés s'élèvent, à droite, l'*acacia*, et à gauche le *palmier*, celui-ci désignant la Maçonnerie antique, et l'autre la Maçonnerie actuelle, ou la Maçonnerie Salomonique.

Sur le second plan on voit, à droite, un chêne au pied duquel est une caverne qui symbolisent la Maçonnerie druiditique; à gauche le saule de Babylone et la tour de Babel caractérisant la Maçonnerie chaldéenne.

Dans le fond au troisième plan sont, à gauche, une pyramide et le lotus, plante sacrée, emblêmes de la Maçonnerie d'Egypte, et à droite un temple grec et un myrte, représentant la Maçonnerie grecque.

INTRODUCTION.

Indocti discant et ament meminisse periti.

Tout ce qui est mystérieux, ou tout ce qui fait présumer le mystère, présente à l'imagination je ne sais quoi d'extraordinaire ou de singulier, qui attire impérieusement l'attention. Nous sommes curieux par instinct et par calcul; et cependant, sans trop réfléchir aux suites de l'envie de tout vouloir connaître, nous nous livrons avec feu au sentiment qui nous entraîne; les obstacles ne sont rien: plus les difficultés sont nombreuses et fortes, plus nous sommes ardens et intrépides. Parvenus à nos fins, nous nous en repentons rarement, et plus rarement encore nous regrettons nos tentatives, qu'elles aient ou qu'elles n'aient pas été couronnées du succès. Cette ténacité est l'effet de l'orgueil de notre espèce, qui veut tout vaincre, et du besoin que nous avons de l'incertitude pour sentir le prix de la réussite.

Le mystère est d'ailleurs fort attrayant par lui-même. Il présente d'abord l'idée de choses particulières et inconnues; ensuite il exige que les initiés soient des gens choisis. Le savant qui se fait admettre dans les sociétés mystérieuses y puise des connaissances qu'il ne possédait pas, ou dont il

n'avait qu'une idée vague. L'individu le moins apt à apprendre, s'il se fait admettre dans les sociétés dont il vient d'être parlé, reçoit des surprises qui lui procurent une certaine instruction. Les personnages divers initiés à des mystères, lors même qu'ils ne recueillent rien, cè qui est un cas bien extraordinaire, ne se montrent pas moins flattés de leur admission, parce qu'elle accroît leur importance aux yeux du vulgaire, et qu'elle prévient favorablement en leur faveur les personnes distinguées avec lesquelles elles ont des relations. Les sociétés mystérieuses sont donc utiles et désirables, et on doit aider, autoriser et protéger leur formation toutes les fois que l'esprit du gouvernement ne s'y oppose point, et qu'elles ne sont ni contraires aux usages reçus, ni contraires aux mœurs.

Ce sont à peu près là, je crois, les raisons essentielles qui ont fait établir et tolérer, dans tous les temps, les mystères auxquels la cause la plus légère a souvent donné naissance.

Un homme studieux s'éloigne de la société pour étudier librement et seul. Voilà un sujet d'étonnement et un mystère. Quelques hommes, sans avoir un but bien extraordinaire, se choisissent, s'assemblent, et n'admettent parmi eux aucun individu étranger, s'il n'a été soumis à un examen. Voilà un nouveau et plus fort sujet d'étonnement, et un nouveau et plus incompréhensible mystère.

Un plus grand nombre d'hommes se réunissent, projettent une association, en établissent le motif, dressent des règles pour se conduire, adoptent des cérémonies pour la réception de ceux qui voudront se réunir à eux. Oh! pour le coup, voilà le comble du mystère et la matière de grands raisonnemens, de grands soupçons, et l'appât où viennent se prendre des millions de curieux.

C'est d'une manière aussi simple que se sont formés les mystères de tous les temps, dont les plus beaux et les plus durables sont ceux de la Franche-Maçonnerie, sur laquelle nous allons porter toute notre attention.

La Franche-Maçonnerie est une école de vertus et de sciences. Cette école, dont les sages et les hommes instruits sont en même temps les maîtres et les disciples, intéresse vivement tous les esprits; elle est utile aux hommes honnêtes, qui préfèrent les réunions respectables aux relations souvent suspectes de la société; aux savans, à qui elle offre les matériaux des plus hautes connaissances, et l'intimité des savans les plus distingués; aux philosophes, à qui elle fournit d'importans sujets de méditation; aux ministres des diverses religions, à qui elle prescrit sans cesse les généreux principes d'une tolérance universelle; à la jeunesse, à qui elle enseigne des préceptes utiles et purs; à l'homme du monde, à qui elle présente une occupation

douce et de nobles distractions; au voyageur, à qui elle procure des amis dans les lieux qui lui sont les plus inconnus; à l'homme probe dans l'infortune, à qui elle donne des secours; à l'affligé, à qui elle prodigue des consolations et des ressources morales; elle est enfin utile à tous les hommes qui sont capables de sentir son importance et de profiter de ses excellentes leçons.

Mais, objectera-t-on sans doute, il n'est pas besoin d'être Franc-Maçon pour être honnête homme, se livrer à l'étude, soulager l'infortune ou obtenir des secours dans ses malheurs; et dans ce cas, la Franche-Maçonnerie est une chose superflue. A cela je répondrai: s'il n'y avait d'honnêtes gens, de gens instruits, de gens secourables que parmi les Francs-Maçons, quoique ceux-ci soient fort multipliés, leur nombre serait bien petit, et la société serait bien à plaindre; si la Franche-Maçonnerie, qui prêche la vertu et qui inspire l'amour des sciences, est inutile parce qu'elle n'est point extraordinaire, il faut la renverser, sans chercher à s'assurer si elle n'a pas donné naissance aux principes religieux, aux livres de morale, aux découvertes de la science, et créer une institution qui lui soit supérieure; car on ne doit point oublier que c'est à force de parler morale, d'écrire sur les sciences, de prêcher le bien, qu'on est parvenu au degré de perfection où nous nous trouvons en ce moment

dans tous les genres. Que l'on réussisse à former une institution plus pure, plus noble, plus grande, plus importante que la Franche-Maçonnerie, j'oublierai son antiquité, dont j'ai la conviction; j'oublierai ses dogmes insuffisans, et je deviendrai le premier apologiste de ce qui sera au-dessus d'elle... Jusque-là je continuerai d'en être l'admirateur, et je dirai que nulle institution passée ou existante ne peut lui être comparée.

On insinuera peut-être que la Franche-Maçonnerie dégénère, et qu'elle perd chaque jour l'amour des bons Maçons et l'estime des profanes, par la facilité que l'on met à accorder à tout le monde l'initiation maçonnique. Cette remarque, quoique répétée à tout propos, sans réflexion et jusqu'à satiété, n'est point à dédaigner, et je vais y répondre. On reçoit effectivement, avec quelque légèreté, des individus peu dignes d'être admis dans un corps aussi distingué que l'est celui des Francs-Maçons: mais que conclure de là? que l'association entière est corrompue, parce que quelques-uns de ses membres ne sont pas irréprochables? La conséquence serait absurde: il faut donc envisager la question sous un autre aspect. Suppose-t-on qu'un vil intérêt porte les loges à multiplier les admissions dans leur sein? Alors il y aurait des dupes et des fripons; dans ce cas les honnêtes gens se retireraient des ateliers, les victimes se plain-

draient, et le gouvernement conservateur du bon ordre et de la pureté des mœurs, ferait fermer les loges, et, par cette indispensable sévérité, mettrait fin à une spéculation dont les hommes les moins délicats sont à peine capables.

L'exagération fait un monstre de la plus légère difformité : c'est ainsi qu'un excès d'indulgence de la part de quelques Maçons peu réfléchis, et que la confiance de quelques autres, surprise par l'amitié aveugle, quoique les Maçons en général s'en plaignent à peine, est indiqué comme un abus dangereux ; c'est encore ainsi qu'un inconvénient, qui disparaîtra tout à fait quand on l'aura signalé hautement, est présenté comme un vice décidé, et qu'il n'est pas possible de détruire. Quelle erreur et quelle irréflexion! Cependant il est bon de faire observer à ceux qui n'envisagent les grandes choses qu'avec une vue bornée, que les négligences, les petits relâchemens, les abus qui naissent du temps et des circonstances, disparaissent avec eux, tandis que les institutions vertueuses s'agrandissent et se fortifient avec la succession des siècles.

Après avoir offert quelques réflexions préliminaires indispensables, je dois parler de l'objet que je me suis proposé en publiant le *Manuel du Franc-Maçon*.

A défaut de preuves authentiques, démontrer par un raisonnement précis, l'origine et la marche

de la Franche-Maçonnerie jusqu'à nos jours; prouver l'excellence de l'association des Francs-Maçons; dégager la société maçonnique de toutes les réunions qui lui sont étrangères et qui la compromettent, ou qui la dénaturent; examiner les opinions importantes qui ont été émises sur l'origine tant recherchée par les auteurs Maçons, de l'institution de la Franche-Maçonnerie; expliquer par des instructions fidèles le système maçonnique, et développer dans quelques-uns de ses principes fondamentaux ce système si beau et si vaste; tel est cet objet, qui est bien important, puisqu'il fait connaître à fond une institution fameuse, et qu'il présente, tels qu'ils sont, un nombre infini d'hommes de toutes les nations.

Avant d'entreprendre mon travail, j'ai voulu, autant qu'il a été en mon pouvoir, rassembler les matériaux nécessaires pour le rendre intéressant et profitable. J'ai attendu que l'expérience de plus de dix années de Maçonnerie, que la connaissance des hauts grades, et que la lecture d'un nombre prodigieux d'ouvrages, m'eussent disposé et instruit. Cette précaution sage m'a été avantageuse. J'ai pu enfin traiter un sujet dont je m'étais bien rendu maître. Mais une difficulté à laquelle, dans l'origine, j'avais accordé peu d'attention, parce qu'elle me semblait être peu de chose, s'est offerte tout à coup dans toute son étendue; et, si elle ne m'a pas

arrêté, elle m'a du moins fait agir avec quelque contrainte. On va en juger : tout ce qu'on m'avait dit, et tout ce que j'avais lu sur la Franche-Maçonnerie, ne satisfaisait ni mon esprit, ni mon cœur; je voulais, non pas faire secte, mais présenter des idées nouvelles, et qui me paraissaient bonnes, sur une institution que, sans emphase, je puis qualifier de sublime. Ceux à qui je devais m'adresser étaient, ou mes frères, ou des profanes. Je devais chercher à intéresser les premiers, auxquels on avait expliqué vingt fois la même chose, sans leur parler juste et vrai, et plaire aux profanes, sans les instruire d'un secret qui ne m'appartenait pas. Il fallait occuper l'attention, si difficile à captiver, et ne pas perdre l'estime, non moins difficile à conserver. Je voulais enfin, bon Maçon, rester tel; mais je voulais aussi devenir le guide des jeunes frères.... L'embarras, on le voit, était extrême; le raisonnement m'en a tiré. Voici ce que je me suis dit : Les Francs-Maçons ont trop de sens pour penser que, comme autrefois, il faille absolument devenir Maçon soi-même pour avoir des notions sur l'institution maçonnique : d'ailleurs, s'ils avaient encore cette croyance, l'esprit éclairé du siècle, et particulièrement les livres publiés depuis trente ans par les auteurs maçons, l'auraient bientôt détruite. Il est donc certain que les profanes savent à peu près à quoi s'en tenir sur les

Francs-Maçons et sur les mystères de la Franche-Maçonnerie. D'un autre côté, les profanes sont bien persuadés qu'il ne se passe rien de surnaturel dans les loges ; que les Francs-Maçons ne disposent ni de la vie, ni de la liberté d'un individu ; que les assemblées maçonniques ne sont point des réunions dangereuses.

Si telles sont les idées des Maçons, si telles sont celles des profanes, il n'y a donc aucun inconvénient à suivre la route qui m'a été ouverte et tracée par mes devanciers ; il y a plus, il est important, essentiel, indispensable, de diriger et de fixer les regards sur le véritable point de vue : car si la saine partie des profanes pense favorablement de nos réunions, la masse des non-initiés ne peut-elle pas supposer que nos temples sont des Tivoli, des maisons de change ou des Athénées ? Ces suppositions, qui sont journellement confirmées par l'ignorance des uns, et la méchanceté des autres, m'ont déterminé ; j'ai pris sur moi, sans autre mission que celle que donne le droit naturel, de défendre une bonne cause de l'injustice et de l'erreur ; j'ai pris sur moi, dis-je, d'instruire les jeunes Maçons de ce qu'il leur importait de bien connaître, et en même temps d'éclairer suffisamment les profanes sur le but de notre association, sur l'utilité de nos assemblées. J'ai fait mes efforts pour être simple, clair et précis ; j'ai dédaigné tout charlatanisme ; j'ai évité

le puérile de la mysticité, le ridicule de l'enthousiasme, le pathos de l'inspiration; je devais, m'adressant aux hommes raisonnables, tenir le langage de la raison; je devais, parlant d'une institution belle et pure, m'exprimer avec candeur et franchise; je devais, n'agissant par aucun motif qui ne fût digne d'être avoué, montrer toujours la conviction et la bonne foi. Mais, tout en agissant loyalement, il était des convenances que je ne devais pas méconnaître, des usages que je devais respecter, un engagement que je ne devais pas perdre de vue: aussi me suis-je imposé un frein, et me suis-je toujours tenu dans de justes bornes. Je fais connaître les instructions, mais je dis sommairement ce qui se passe dans nos assemblées; mais par des réticences sur certaines matières, mais par des indications superficielles sur des choses qui auraient exigé des détails, des développemens, des discussions profondes; mais par un silence absolu sur les mots, signes, marches, batteries et attouchemens employés par les Maçons pour se reconnaître, je défends nos loges et les grades supérieurs des profanes et des Maçons de grades inférieurs, préparés par mon livrè.

Cette réserve rend mon livre utile, sans qu'il soit dangereux.

Je terminerai cette introduction par me justifier d'avoir avancé beaucoup de choses sans citer mes autorités.

Si j'écrivais d'après l'histoire, ou d'après des faits authentiques, je devrais nommer les auteurs et indiquer les sources : mais, je l'ai dit, la connaissance des livres maçonniques, ou des livres qui ont trait à la Franche-Maçonnerie ; l'étude et le rapprochement des mystères anciens et des mystères modernes, sont mes seuls guides ; et ces guides m'ont paru tellement dignes de confiance, que je n'ai point hésité à les suivre fidèlement dans tout le cours de mon ouvrage. J'oserai faire observer que le système que j'avance est neuf ; qu'il est le produit de la réflexion, et non de l'inspiration ; qu'il est le résultat de la persuasion, et non de l'esprit de parti ; que tout l'autorise, et que rien ne l'indique. En second lieu, j'objecterai que mon livre n'est point un cours de Franche-Maçonnerie, mais bien une préparation à la connaissance de l'institution maçonnique. Ce livre peut suffire au Maçon qui se borne à bien savoir ce que c'est qui l'association dont il est membre ; mais le frère que voudra faire une étude approfondie des mystères anciens et des mystères maçonniques, devra nécessairement s'engager dans le labyrinthe des recherches et consulter, autant qu'il en aura la possibilité, les auteurs et les ouvrages suivans :

Hermès, Orphée, Hésiode, Homère *(Odyssée)*; Virgile, (VIe *livre de l'Énéide)*; Hérodote, Cicéron (*de Nat. Deor., de Leg.)*; Plutarque, Pline,

Quinte-Curce, Justin, Diodore de Sicile, Apulée, Suidas, Jules Africain, Eusèbe, Meursius (*in Eleüs.*) Diogène Laërce, Lucien, Pausanias, Lactance, Hésichyus, Jamblique, Porphyre; la Genèse, l'Exode, le 3e. liv. des Rois, les Paralipomènes, Clément d'Alexandrie, Vandale, Rollin (*Histoire ancienne*); Abraham Roger, traduit par Th. Lagrue (*le théâtre de l'idolâtrie ou la porte ouverte pour parvenir à la connaissance du paganisme caché, etc.*); Court de Gébelin (*Monde primitif*); l'abbé Bannier (*Explicat. des Fables*); Fourmont jeune, l'abbé Terrasson (*Séthos*); l'abbé R.... (Robius) (*Recherches sur les Initiations anciennes et modernes*); Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres (tom. IV et XXI); Barthélemy (*Voyage du jeune Anacharsis*); Sylvain Maréchal (*Voyages de Pythagore*); le P. Laffiteau (*Mœurs des Sauvages*); le P. Montfaucon (*Antiquité expliquée*); le P. Kircher, D. Calmet, Dacier (*Vie de Pythagore*); Fontenelle (*Histoire des Oracles*); Boulanger (*Antiquité dévoilée*); Fréret, Savary (*Lettres sur l'Égypte*); P. Dupuy (*Histoire de la condamnation des Templiers*); Raynouard (*les Templiers. — Monumens historiques relatifs à la condamnation des chevaliers du Temple et à l'abolition de leur ordre*); Cadet-Gassicourt (*Tombeau de Jacques Molay*); l'abbé Barruel (*Mémoires pour servir à l'Histoire du Jacobinisme*); le marquis de Luchet

(Essai sur la secte des Illuminés); la vie de Joseph Balsamo, connu sous le nom de comte Cagliostro (Extraite de la procédure instruite contre lui à Rome, en 1790, traduite de l'Italien); de Bock *(Histoire du Tribunal secret)*; Plane *(Apologie des Francs-Maçons)*; Langlet Dufresnoy *(Histoire de la Philosophie hermétique)*; l'abbé Fleury *(Mœurs des Israélites et des Chrétiens)*; de Simonville, *(Cérémonies et coutumes des Juifs)*; Dom Pernety *(Fables Égyptiennes et Grecques, et Dictionnaire Mytho-Hermétique)*; Pluche *(Histoire du Ciel)*; le baron de Tschoudy *(l'Étoile flamboyante)*; Guillemain de Gamainville *(Origine de la Maçonnerie Adhoniramite. — Catéchisme des Francs-Maçons. — Histoire critique des Mystères de l'Antiquité)*; Laurens *(Essai sur la Franche-Maçonnerie)*; Decourcelles *(Traité des Symboles)*; Dupuy *(Origine de tous les Cultes)*; Delisle de Salles *(Philosophie de la Nature)*; les Annales Maçonniques; l'Encyclopédie, aux articles Franche-Maçonnerie, Initiés, Jésuites, Illuminés, Assassins, etc., etc., etc.

Si cette liste effraie les plus déterminés, je rappellerai qu'il faut posséder des forces plus que communes pour tenter ce qui n'est pas commun; je rappellerai que l'on ne parvenait pas à obtenir l'initiation ancienne sans avoir subi de rudes épreuves, sans avoir fait de longues études dont les ini-

tiations modernes n'offrent que l'ombre; aussi l'instruction qu'on en retire n'est-elle que l'ombre de celle qu'on recevait jadis. On ne recueille pas en un seul jour le fruit des travaux des plus savans hommes de tous les siècles. Un seul livre n'enseigne pas une science, un seul traité ne forme pas un artiste..... Mais, non moins important que le livre et que le traité, le Manuel du Franc-Maçon sera, comme eux, utile, et deviendra peut-être d'un usage indispensable.

MANUEL

DU

FRANC-MAÇON.

PREMIÈRE PARTIE.

RÉFLEXIONS

SUR L'ORIGINE, LA FILIATION ET L'IMPORTANCE DE LA FRANCHE-MAÇONNERIE.

> **Les mystères avaient pour but de faire de tous les hommes un seul corps et un seul esprit, par l'amour fraternel.**
>
> COURT DE GÉBELIN, *Monde primitif.* t. IV, p. 317.

ENTRAÎNÉS au travail par le désir impérieux de se conserver, les premiers humains recherchèrent avec soin dans les productions de la nature celles qu'ils connurent ou supposèrent favorables à leur existence. Livrés à l'injure de l'air et à l'intempérie des saisons, l'instinct qui les dirigeait leur fit imaginer de se former, avec des feuilles, un vêtement

dont ils se couvrirent pendant le jour, et de dresser des cabanes où ils passèrent les nuits. Satisfaits d'une industrie qui leur était si utile, certains de soutenir une vie à laquelle ils mettaient du prix, ils jetèrent, pour la première fois, autour d'eux, un regard observateur, et jouirent d'un spectacle qui, bien qu'ils y fussent accoutumés, leur parut entièrement nouveau. La terre qu'ils foulaient, et qui paraissait inanimée, produisait des plantes, des fruits, et recélait dans son sein des objets qui naissaient, prenaient croissance et ne semblaient pas plus animés qu'elle. Les cieux, qu'ils contemplaient, les intéressaient par leur étendue et leur magnificence. Le soleil, qu'ils ne pouvaient se lasser d'admirer, les éclairait et les réchauffait; la nuit qui régulièrement venait les envelopper de ses ombres et les disposer au sommeil; les phénomènes qui se multipliaient sans cesse, tout ce qu'ils voyaient, entendaient et sentaient, tout, absolument tout, les pénétrait d'étonnement, et faisait éclore en eux des sensations et des idées. « Comment, se disaient-ils, la terre peut-elle soutenir sans s'affaisser le poids de ces monts énormes, la mer demeurer dans ses limites, le nuage se suspendre sur nos têtes? et nous-mêmes, comment pouvons-nous agir selon notre volonté, diriger nos pas, régler nos mouvemens? Comment joignons-nous à la faculté de penser la possibilité d'exécu-

ter ? Que sommes-nous donc ? nos propres créateurs ! cela n'est pas supposable. Nous nous reproduisons, il est vrai ; mais nous avons été produits par quelque chose qui n'est pas nous..... Il y a, oh ! oui, il y a une puissance suprême, infinie, créatrice, maîtresse de tout, qu'on ne voit pas, qu'on ne peut définir, mais qu'on doit adorer. »

Ces idées et ce langage, communs à presque tous les humains, les disposaient à honorer la Divinité. Le temps accrut la vénération qu'ils avaient pour elle, et fit naître en eux le besoin d'exprimer d'une manière solennelle la reconnaissance qui les animait. Ce culte primitif s'étendit. Il fallut à ces hommes pieux et sensibles un chef pour les instruire et les fortifier : ils le choisirent, reçurent ses instructions, eurent le bonheur d'en profiter..... Mais le nombre des hommes s'augmentant de jour en jour, les familles se virent forcées de se répandre au loin. La séparation qui en résulta leur fut fatale. Habitués à vivre presque seuls dans leurs nouvelles retraites ; chargés d'enfans pour qui tout était étranger ; aigris par les contrariétés inséparables de la vie, ces êtres infortunés devinrent aussi farouches que les sites sauvages et incultes que la plupart d'entre eux habitaient ; leurs mœurs douces s'altérèrent, leurs passions se changèrent en vices, les vices enfantèrent les crimes. Ardens à se rechercher, ils ne se voyaient plus que pour se tromper et se dé-

truire..... Injustes et cruels envers leurs semblables, ingrats envers la Divinité qu'ils blasphémaient, ils attirèrent enfin sur eux la vengeance du Ciel...... Ne soulevons pas le voile posé par la main du Temps, et ne voyons les hommes qu'après leur régénération.

Instruits par leurs pères, à qui l'homme *juste*, sauvé du châtiment universel, avait transmis le feu sacré de la religion qu'il avait entretenu et *conservé*; instruits, dis-je, des vertus et de la félicité, des forfaits et de la punition des premiers humains, les hommes nouveaux se proposèrent de mener une vie innocente.

A l'imitation de leurs ancêtres, et par la même nécessité, ils se séparèrent.

Les plus sages s'établirent dans l'Inde, dont le sol fertile produisait presque sans culture une subsistance abondante. Tranquilles dans leur patrie adoptive, habitués à un climat doux et tempéré, ils se livrèrent à l'étude, inventèrent les arts, créèrent les sciences, et, par des temples hardis et majestueux creusés dans les flancs des rocs les plus durs, ils consacrèrent la preuve indestructible de leur gratitude envers Dieu, de leur attachement pour les lieux où ils trouvaient le bonheur, de leur industrie et de leurs vastes connaissances.

Fils de ces sages, d'un esprit non moins religieux qu'inventif, les Brachmanes, philosophes indiens,

les égalèrent dans leurs conceptions profondes, et les surpassèrent dans leur sagesse et dans leur piété. Amis des hommes, admirateurs de la nature, adorateurs de la Divinité, ils voulurent, plus prévoyans que ceux à qui ils devaient la naissance, constituer une *religion unique, universelle et immuable.* Ils se réunirent donc, se communiquèrent leurs vues, adoptèrent solennellement le culte qu'une tradition authentique garantissait venir des premiers humains, alors qu'ils étaient purs, et ajoutèrent aux dogmes de cette religion, qui n'admettait qu'un Dieu seul, tout-puissant et infini, l'immortalité de l'âme, et, après la mort, la récompense ou le châtiment du bien ou du mal qu'on avait fait pendant la vie. Pour perpétuer la religion qu'ils avaient renouvelée et qui plaisait au peuple, les Brachmanes s'attachèrent des disciples vertueux et sûrs. Chargés de l'honorable soin d'élever la jeunesse et de former les souverains de la nation, les Brachmanes inspirèrent une telle estime, qu'ils se virent contraints, pour disperser le trop grand nombre de ceux qui prétendaient à l'instruction sacrée, d'établir des *épreuves sévères* qui éloignèrent le vulgaire des aspirans, sans cependant diminuer le désir d'être *initié*, la ferveur pour le culte et la considération à ses ministres. Doux, patiens, désintéressés, ne vivant que de racines et de fruits, respectant dans les animaux, qu'ils ne tuaient jamais, des

créatures qui avaient vie, ces ministres étaient dévoués à leurs semblables; ils les aidaient et les secouraient avec bonté et persévérance. Enthousiastes des merveilles de la nature, observateurs du cours des astres, dont ils appliquaient la connaissance à l'agriculture, ils s'instruisaient pour éclairer les autres. Braves, intrépides, insensibles aux tourmens, ils méprisaient la mort; et presque tous la subirent au milieu des révolutions qui ravagèrent leurs contrées, et qui substituèrent à leur culte, vraiment divin, une religion absurde et extravagante..... Mais, par une destinée heureuse, la religion et les mystères des Brachmanes se joignirent, pour en acquérir plus de lustre, à la religion et aux mystères déjà connus des prêtres de l'Egypte.

Les peuples que dirigeaient les Brachmanes étant simples comme la nature, leur culte devait être à la portée de leur entendement. En hommes de génie, les Brachmanes se conformèrent à cette faiblesse, et ne firent connaître de la religion que ce qui pouvait être facilement compris. Ils réservèrent pour eux, ou ne communiquèrent qu'à des disciples préparés à cet effet, des connaissances d'un ordre plus élevé, qu'ils avaient acquises par l'expérience et la méditation.

Les hommes que les prêtres de l'Egypte dominaient n'étaient pas moins ignorans que les peuples

de l'Inde; mais plus nombreux, plus entreprenans et beaucoup moins dociles, il fallait une grande politique pour assujettir, sans la pousser à la révolte, et la diriger d'une manière invariable, une multitude inconstante, incapable de raisonner et de céder à la voix de la tranquille démonstration.

Cette différence frappante entre le caractère des deux peuples, en apporta nécessairement une aussi marquée dans le système des sages destinés à les conduire.

Les Brachmanes ne devaient être et n'étaient essentiellement que religieux. Les prêtres de l'Egypte devaient chercher à devenir, et furent particulièrement philosophes; égaux en connaissances admirables, en morale, en sentimens d'amour pour la Divinité et pour le genre humain, les Brachmanes et les prêtres de l'Egypte ne marchèrent cependant pas sur la même ligne. Les premiers furent modestes et obscurs, et n'en furent pas moins grands; les seconds, superbes et illustres, n'en sont pas moins estimables. Simples particuliers, les Brachmanes n'étaient que des sages sans ambition. Conseils des rois, grands de l'Etat, dépositaires des choses sacrées, et possesseurs des plus hautes connaissances, formant un corps puissant et redoutable, les prêtres de l'Egypte voulaient étonner le monde entier, et inspirer à la postérité la plus reculée le respect et l'admiration.

Les épreuves pour parvenir à l'initiation chez les Brachmanes étaient difficiles, mais sans éclat.

Les épreuves pour être admis aux mystères d'Isis et d'Osiris étaient compliquées, terribles et célèbres... Ici cessera tout parallèle. Le plan que je me suis tracé m'oblige de m'occuper aussi rapidement qu'il est possible de l'initiation égyptienne, de ses causes et de ses résultats.

L'inaltérable sagesse des initiés, leur savoir immense, la faveur solide dans laquelle ils étaient auprès du peuple et des rois, excitaient l'émulation des hommes entreprenans, quel que fût leur rang ou leur fortune, et les portait à tenter une entreprise dont le succès devait combler leurs vœux. Ils osaient aborder les épreuves; mais s'ils avaient la force de surmonter les premières, celles qui succédaient paralysaient leur courage et dissipaient l'illusion qu'avait fait naître la folle espérance. Si d'autres, plus persévérans et plus braves, surmontaient les épreuves physiques, ils ne résistaient pas aux épreuves morales; et, plus à plaindre que les premiers, ils ne rentraient plus dans le monde, ils étaient perdus pour leurs familles et leurs amis, et demeuraient sévèrement confinés dans les souterrains du temple, où ils exerçaient des fonctions subalternes. Ceux des aspirans qui, par une force presque surnaturelle, sortaient vainqueurs des se-

cousses données au corps et à l'âme, jouissaient avec les prêtres des plus nobles avantages que puissent procurer la vertu, la science et la fortune. Enchaînés par un serment terrible, ils soutenaient avec fermeté et constance une institution qui faisait leur bonheur et leur gloire....; mais pour parvenir à mériter d'en faire partie, que d'obstacles n'avaient-ils pas à surmonter!

Le prétendant à l'initiation était obligé de s'engager dans les sombres détours d'une allée qu'il parcourait presque toujours en rampant, et qui le conduisait à un puits dont l'effrayante profondeur ne pouvait se calculer. Parvenu au fond du puits, au moyen d'une lampe qu'il fixait sur sa tête, et d'échelons en fer qu'il n'atteignait pas sans courir de grands risques, l'aspirant trouvait une porte d'airain qui s'ouvrait sans résistance. Après avoir erré pendant une heure dans des souterrains qui aboutissaient à une grille de fer gardée par trois hommes armés, et couverts d'un casque, en forme de tête *d'anubis*, il était arrêté par ces trois hommes, qui lui ordonnaient de lire une inscription ainsi conçue :

« Si tu es au-dessus des frayeurs de la mort, » poursuis ta route, tu seras purifié par le feu, par » l'eau et par l'air, et tu parviendras au milieu de » ta course. Si tu n'as point assez de courage pour » achever ton entreprise, retire-toi, tu le peux

» encore sans danger; plus tard, un seul pas e
» arrière te priverait pour toujours de la lumiè
» céleste. »

L'aspirant persistant dans son dessein, les trois hommes lui permettaient le passage ; et plein d'ardeur, il s'avançait jusqu'à une caverne embrasée, qu'il franchissait avec précaution quoique rapidement, et qui le conduisait à un canal profond, large de plus de cinquante pieds, le traversait à la nage, continuait sa route, et arrivait près d'une arcade appuyée contre un pont-levis qu'il fallait parcourir; mais à peine s'était-il élancé sur le pont, qu'au milieu du bruit le plus épouvantable, il le voyait se briser, et en même temps il se sentait enlever et suspendre pendant plusieurs minutes au-dessus d'un gouffre dans lequel il semblait devoir être précipité. Cette épreuve était la dernière des épreuves physiques. L'aspirant ayant été assez heureux pour la subir sans accident, était accueilli par les prêtres qui l'attendaient, rangés sur deux haies, et qui, dès le lendemain, le préparaient aux épreuves de l'âme par le jeûne, la retraite et la méditation. Après avoir chaque jour, pendant plusieurs mois, assisté aux prières, aux sacrifices, aux conférences et aux instructions sur la religion, sur la morale et la philosophie; après avoir convenablement satisfait à toutes les questions des prêtres, étudié les lois auxquelles il devait se soumettre, on le consacrait

à *Isis*, mère de la nature, à *Osiris*, bienfaiteur du genre humain, et à *Horus*, dieu du travail. On l'instruisait des devoirs qu'il avait à remplir; et, pour complément de son initiation, on le disposait à une procession pompeuse, nommée *Manifestation* ou *Triomphe de l'initié*. Ces détails se liant à la description des épreuves, je vais les rapporter succinctement.

Le jour de la *manifestation*, qui avait été annoncé la veille par des proclamations faites dans les divers quartiers de la ville, étant arrivé, le cortége se mettait en marche pour se rendre du temple au palais du roi, où l'initié était présenté. La marche s'ouvrait par quatre officiers du temple, qui, par intervalles, sonnaient de la trompette. Ces officiers étaient suivis des prêtres jurisconsultes, des prêtres médecins, des prêtres mathématiciens. Les prêtres appelés Pastophores, portant les livres d'Hermès ou des sciences, marchaient sur leurs pas. Après eux paraissait un prêtre, tenant dans ses mains, et appuyée sur sa poitrine, la table Isiaque. Cette table en cuivre, et bordée de lames d'argent, représentait les mystères d'Isis, figurés par des hommes et des femmes, debout ou assis, et dont quelques-uns avaient des têtes d'animaux. Après ce prêtre s'avançaient, deux à deux, les prêtresses directrices, précédées des jeunes filles des prêtres. Un grand chœur de musique devançait huit prêtres

portant le tabernacle d'Isis, couvert d'un voile de soie blanche, semé d'hiéroglyphes d'or, sur lequel était encore une gaze noire, pour marquer le symbole des mystères de la déesse. Des jeunes filles, au son de divers instrumens, exécutaient des danses, ou brûlaient des parfums. Le grand-prêtre, seul, et coiffé d'une mitre de forme particulière, suivait le tabernacle. Après le grand-prêtre, paraissaient les prêtres portant les livres sacrés, suivis de deux autres prêtres qui soutenaient sur leurs épaules un brancard sur lequel était posé le vase divinatoire couvert d'un astrolabe, d'un quart-de-cercle et d'un compas. Au son des fifres et des timbales, s'avançaient les étendards. Sur l'un d'eux était un sphinx, symbole de l'Egypte; et sur l'autre un serpent se mordant la queue, symbole du monde entier. Venaient après les étendards des initiés dans le costume de leurs fonctions, mais portant par-dessus la veste d'initié; immédiatement à leur suite marchait, aux côtés du plus ancien et du dernier admis aux mystères de la déesse, le nouveau reçu, ayant par-dessus ses habits la veste d'initié. Un grand voile lui couvrait la tête. Derrière lui on voyait le char de triomphe qui était vide, pour marquer combien ce nouveau reçu dédaignait les honneurs. La marche était précédée, entourée et terminée par des hommes de guerre.

La célébrité des mystères égyptiens attira à

Memphis Triptolème d'Eleusis, fils de Célée, roi d'une peuplade grecque. Triptolème, admis à l'initiation, ne put supporter l'épreuve du feu. Condamné par les lois des mystères à ne plus revoir la lumière du jour, il aurait subi avec résignation la peine qu'il avait encourue, si les prêtres d'Isis n'eussent remarqué ses vertus, et ne se fussent décidés à lui faire grâce et à le rendre à sa patrie, et, afin de l'enchaîner par les liens de la reconnaissance, à lui faire part d'une partie de leurs secrets.

Triptolème, vivement touché de la clémence des prêtres, et partisan déclaré de leur doctrine, résolut de justifier noblement la confiance dont il avait été l'objet. De retour à Eleusis, il enseigna aux Grecs l'agriculture, qu'il avait apprise des prêtres de l'Egypte, éleva un temple à Cérès, et institua, en l'honneur de cette déesse, des mystères qu'il divisa en deux classes; les petits et les grands mystères.

Les petits mystères étaient une préparation. On jeûnait, on se purifiait, on passait par les flammes. Ces épreuves terminées, le néophite s'engageait par serment à ne rien révéler de ce dont il avait connaissance, et pendant une année il était obligé d'assister aux instructions des ministres du second

ordre. Lorsqu'il paraissait assez préparé, on le présentait pour être admis aux grands mystères.

Le récipiendaire était placé dans une obscurité profonde; tous les élémens semblaient se réunir pour épouvanter son âme. S'il résistait, on le conduisait dans les enfers. Là, les juges de ces horribles lieux réalisaient devant lui les supplices effroyables auxquels les parjures, les meurtriers, tous les grands criminels sont éternellement livrés. Après ce spectacle affreux, il était conduit dans l'Elysée, où il trouvait les prêtres et les initiés, qui lui donnaient les dernières instructions.

La *manifestation* des Egyptiens était une cérémonie aussi belle qu'imposante. Les *fêtes éleusiennes*, moins vantées, avaient la même solennité, et présentaient quelque chose qui plaisait davantage au peuple. La procession d'*Iacchus*, qui n'était qu'une partie des éleusiniés, en donnera une idée.

Dès le matin du jour indiqué pour la procession, le peuple se portait en foule dans le temple où l'on conservait la statue d'*Iacchus*, et se réunissait aux prêtres, aux prêtresses et aux initiés, pour se rendre ensuite au temple d'Eleusis. La statue d'*Iacchus*, portée par les ministres de ce dieu,

s'avançait majestueusement à la tête du cortége. Les prêtres conducteurs des victimes, et les prêtres qui portaient les autels destinés aux sacrifices suivaient à quelque distance. Les prêtresses, présidées par l'hiérophantine ou grande-prêtresse, venaient immédiatement après. Les initiés, couronnés de myrte, à la tête desquels était un chœur de jeunes filles, suivaient. Des soldats et le peuple terminaient la marche, pendant laquelle on chantait des hymnes, et l'on exécutait des danses. Après le sacrifice, qui avait lieu dans le temple d'Eleusis, le cortége se remettait en marche, et, dans le même ordre, allait rendre au temple d'*Iacchus* la statue de sa divinité.

Les mystères égyptiens excitaient une curiosité si vive, un si puissant intérêt, un respect si grand, que tous les hommes illustres des divers pays vinrent se présenter à l'initiation. Moïse, initié, préparait des lois pour un peuple qui commençait à naître; Triptolème instituait les mystères d'Eleusis; Orphée ceux de Samothrace ou des Cabires; Pythagore fondait à Crotone son école mystérieuse de philosophie, et le monde entier allait être favorisé d'une initiation générale.... Mais les ouvrages des hommes ne peuvent parvenir à la perfection. Les mystères dégénérèrent dans l'Egypte et la Grèce, Pythagore et ses disciples se virent persé-

cutés et le flambeau des lumières fut prêt à s'éteindre dans les ténèbres de la barbarie et de l'ignorance. Cependant Dieu, qui avait permis une confusion salutaire pour abaisser l'orgueil des hommes, ne voulut pas l'anéantissement de leurs connaissances; il souffrit le maintien du culte primitif, et signala sa bonté en inspirant à Salomon le désir de faire revivre les mystères.

Salomon, le plus sage et le plus religieux des hommes, le plus savant des philosophes, et le plus grand des rois, résolut d'élever à Dieu le temple, objet des vœux ardens de son peuple et projeté par son père. Possesseur de richesses incalculables, puissamment secondé par les ouvriers les plus habiles, Salomon eut la satisfaction de voir le temple aussi parfaitement exécuté que l'art humain pouvait le permettre.

La construction de ce temple avait nécessité un concours prodigieux d'ouvriers. Afin que dans la distribution et le paiement des travaux, on ne fût point exposé à confondre les divers degrés de talent, et de payer à l'inférieur le salaire du supérieur, on eut la prudence de répartir les ouvriers en trois classes. La première était celle des apprentis, la seconde celle des compagnons, et la troisième celle des maîtres. Chaque classe avait ses attributions et une marque distinctive pour être reconnue.

Par cet ordre, les travaux marchèrent rapidement et avec régularité, et, malgré l'événement d'un maître des travaux assassiné par ses ouvriers, furent bientôt heureusement terminés. La beauté du temple, qui surpassait l'attente générale, frappa Salomon : l'ordre qu'il avait fait établir pour sa construction lui parut sage. Il rassembla les chefs des travaux, et leur proposa d'édifier moralement, en l'honneur du grand architecte de l'univers, un temple semblable en tout à celui qui venait d'être bâti. Tous y consentirent, et les ouvriers manuels, hommes instruits et pieux, devinrent ouvriers spirituels. Comme il importait de marquer la différence qui existe entre la disposition aux vertus et la possession de ces mêmes vertus, Salomon caractérisa les grades. Le premier, l'apprentissage, renfermait toutes les épreuves corporelles des mystéres égyptiens; le second, le compagnonage, comprenait les instructions données par les prêtres, et les conférences de ces prêtres avec l'aspirant dans la dernière partie de l'initation; le troisième, la maîtrise, était la connaissance totale des mystères : mais il convenait à la prudence de Salomon d'adapter à son système moral l'incident du maître assassiné, et il l'ajouta à la maîtrise, personnifiant par-là les vices attaquant, et quelquefois atterrant la vertu.

Salomon mourut; sa maçonnerie se maintint,

mais sans éclat. Jérusalem ayant été détruite, le peuple juif dispersé, cette même maçonnerie se répandit avec lui par toute la terre; mais elle ne fut que le partage de quelques sociétés obscures, jusqu'au temps où la morale évangélique, entraînant les esprits éclairés, les porta, afin d'être libres et tranquilles, à se rassembler en secret pour pratiquer des préceptes qui s'accordaient parfaitement avec ceux de la religion naissante. Les mystères de la maçonnerie salomonique, que plus convenablement on appelle maçonnerie libre ou Franche-Maçonnerie, furent donc remis en vigueur, et contribuèrent à sauver les chrétiens de la persécution dont ils étaient l'objet.

Depuis ce tems, loin de s'altérer, cette maçonnerie n'a cessé de faire des progrès. Elle anima les chevaliers croisés, soutint long-tems leurs efforts, et, repassant en Europe avec eux, on la vit plus active, mais plus secrète, se répandre en Ecosse, en Angleterre, en France, en Allemagne, et chez les autres nations.

Aussi pure qu'à son aurore, la *religion* primitive se montre parmi nous, dans la Franche-Maçonnerie, *unique*, *universelle et immuable*.

Ces préliminaires un peu étendus, étaient essentiels pour faire connaître *l'origine* et la *filiation* d'une institution dont nous allons examiner *l'importance*.

Malgré les passions, les vices et les crimes, on ne peut se dissimuler que les hommes ne sont point nés méchans, et que, bien loin de faire le mal pour le plaisir de mal faire, ils cherchent à faire le bien quand leurs lumières le leur indiquent. Ce qui fortifie la bonté de l'homme, c'est la religion; et, comme il n'y en a aucune qui prescrive le mal, toutes sont respectables; mais à peu près égales par le fond de la morale, elles diffèrent tellement dans le dogme, qu'au lieu de rapprocher les hommes, elles les éloignent en se proscrivant mutuellement.

Dieu dont la prévoyance est infinie, a vu que les religions, ouvrages des hommes, dégénéreraient en passions funestes pour leurs auteurs. Il a eu pitié de ces hommes, si imprudens et si aveugles; il a voulu les préserver d'une destruction inévitable; et, pour y parvenir, il a mis dans le cœur de toute créature raisonnable une religion naturelle, qui émane de sa volonté et de son inspiration divine. Cette religion, sœur et compagne immatérielle de l'homme, est la *religion unique, universelle et immuable*. Suivons sa marche. Lors du déluge, elle surnage avec l'homme juste; se rétablit sur la terre avec ses enfans, leur survit, et dans la suite se manifeste de nouveau; passe chez les gymnosophistes de l'Inde, dans les diverses réunions des mages, dans les mystères égyptiens, dans les préceptes de

Moïse, dans la religion des Grecs, dans le temple de Salomon, dans les lois de Lycurgue, dans l'école de Pythagore, dans l'enseignement de Thalès, dans les écrits de Platon, dans la doctrine mixte des Esséniens, dans la retraite des Thérapeutes, dans la secte des Ascètes juifs, dans le culte des Druides, dans les rites mithriaques des Mages, dans le culte de la bonne déesse chez les Romains; dans les réunions évangéliques des premiers chrétiens, dans le dévouement des croisés, dans l'ordre des Templiers, dans les mystères primitifs de l'institution du tribunal secret d'Allemagne, et enfin dans la maçonnerie d'Ecosse, d'Angleterre, de France, et des diverses puissances du Midi et du Nord.

Cette religion, que nous reconnaissons tous pour être la *Franche-Maçonnerie*, est chère à Dieu, parce qu'elle lui rend un hommage constant et vrai; chère aux princes, parce qu'elle commande la fidélité au trône, au monarque et à la patrie, la soumission aux lois; le respect pour les religions et les mœurs; elle est une source de biens pour les hommes, parce qu'elle prescrit une affection invariable pour le genre humain; parce qu'elle veut que les hommes soient bons, loyaux et secourables, parce qu'enfin, inspirant l'amour du travail, de l'étude, la pratique des chose utiles, elle tend à la perfection physique et morale.

Certains de ses bienfaits, révérons son antiquité,

avouons franchement son importance, et ne doutons pas que sa durée ne soit éternelle.

REMARQUES

SUR L'EXCELLENCE DE LA FRANCHE-MAÇONNERIE, ET SUR LA NÉCESSITÉ DE LA DÉGAGER DES SECTES QUI LA DÉNATURENT ET LA COMPROMETTENT.

Qui sequitur me, non ambulat in tenebris.
DE IMIT. CHRIST. l. I, c. I.

Le génie de l'homme, la fécondité de son imagination éclatent dans les ouvrages des arts; les sciences perfectionnées démontrent l'étendue de son esprit; mais rien ne fait connaître la bonté de son cœur comme la Franche-Maçonnerie. Quoi! sans se connaître, avec un mot, un signe, un attouchement, malgré la diversité des langues, l'opposition des caractères, la violence des passions, des hommes de tous les temps, de tous les climats, dans la paix, dans la guerre, s'accueilleront avec cordialité, s'embrasseront avec franchise, se traiteront en frères, et se sacrifieront les uns pour les autres? Quelle est donc la cause d'une si merveilleuse intelligence?

Ce n'est point la force des lois, la violence de l'autorité ; ce n'est point l'intérêt personnel, car on oblige des individus qu'on ne reverra jamais ; ce n'est point l'espérance du gain, car on ne fait que donner ; ce n'est point le calcul de l'amour-propre, car on fait tout dans le silence et dans le secret........ Qu'est-ce donc ? Il faut le dire, le dire franchement en deux mots : c'est la religion et la fraternité...... Oui, ce sont ces deux sentimens qui sont les mobiles de toutes les bonnes œuvres des Maçons et qui ont formé la base immuable et parfaite de leur institution. Quelques exemples caractériseront essentiellement l'esprit maçonnique, et prouveront sa puissance et sa sublimité.

Dans une ville de province, habitaient deux frères qui ne s'étaient jamais aimés. Des affaires d'intérêt perpétuaient entre eux la division ; une, entr'autres, les anima tellement l'un contre l'autre, qu'il fallut avoir recours aux tribunaux, qui parurent ne se saisir qu'à regret d'une cause qui devait ruiner l'une des deux parties. En vain des amis sincères, en vain des avocats désintéressés, tentèrent de concilier les intérêts de ces frères imprudens ; ils voulaient plaider, et ils plaidèrent. Le jugement, qui fut tout à l'avantage du bon droit, ruina l'agresseur, et l'éloigna, par un coup d'éclat, d'un frère qu'il ne vit plus qu'avec indignation, et qu'il exaspéra par des preuves continuelles d'ani-

mosité et de vengeance. Un ami des deux frères est frappé d'une idée qui lui semble heureuse, et dont il ose espérer un plein succès. L'entreprise qu'il se proposait était difficile à conduire; mais le courage de l'homme estimable ne se rebute jamais, quels que soient les obstacles qu'il rencontre et les dégoûts dont on veut l'abreuver. Quel sera ce moyen? Il est simple, il les fera recevoir Francs-Maçons. Il s'adresse d'abord à l'homme dont le droit avait triomphé; il le présente à la loge, qui, instruite et préparée, met la plus haute importance à l'acte auquel on l'associe. Le profane est introduit; on le livre à une partie des épreuves, elles lui paraissent terribles, et il avoue qu'il ne se sent pas assez de courage pour les supporter toutes. On saisit cet heureux à propos, on lui propose de l'en dispenser totalement s'il veut se réconcilier avec son frère. Cette proposition le surprend; on ne lui laisse pas le temps de réfléchir; on insiste, on le presse, on exige: alors la nature et la haine agitent violemment son cœur; il combat long-temps. Enfin, pressé, forcé, il balance, il cède, et il est initié. Rendu à la lumière, il réitère sa promesse, il jure de garder le silence pendant ce qui va se passer, et aussitôt il entend annoncer son frère. Cette annonce, à laquelle il n'était point préparé, l'émeut, mais il se tait. Le nouvel aspirant est introduit. Après les préliminaires d'usage, on lui fait con-

naître que s'il désire sincèrement d'être reçu Maçon, il faut qu'il s'engage à pardonner à son frère, à se réconcilier avec lui. Cette condition réveilla des souvenirs qui lui causèrent une agitation violente. Il s'écria : « Votre intention est » louable, Messieurs, et je ne puis m'empêcher » d'avouer qu'elle excite ma reconnaissance ; mais » vous m'avez jugé d'une manière trop favorable ; » il est des sentimens qui ne changent pas, et les » miens sont invariables ; je vous le dis sans dé- » tours, je le dis même avec regret, je serai iné- » branlable. » Le président de la loge ne se déconcerta point ; il chercha à ramener le récipiendaire à des dispositions plus généreuses, ce fut en vain. Le récipiendaire reprit avec véhémence : « Par- » donner à l'homme qui m'a diffamé ! me réconci- » lier avec l'avide spéculateur qui a dévoré la subs- » tance de ma famille ! embrasser le frère qui en » veut à ma vie !.... oh ! non, non, Messieurs ; mon » ressentiment est trop juste ; et puisque, grâces à » ce frère, ce ressentiment est le seul bien qui me » reste, je le léguerai à mes enfans : cet héritage » ne leur sera pas enlevé, et ils le conserveront aussi » long-temps qu'ils sentiront leur opprobre et leur » misère. » Il s'arrêta pendant quelques instans, afin de recueillir ses idées ; après quoi il reprit de nouveau : « J'estime et je respecte votre société ; » je ne suis point étranger à vos principes, et je

» me croirais honoré si j'étais admis parmi vous ; » mais, Messieurs, je ne serai jamais Franc-Maçon, » si vous m'imposez la loi de revoir mon indigne » frère. » Ces mots, prononcés d'une voix altérée, n'étaient que trop confirmés par la fureur à peine retenue qui agitait tous ses membres, et qui mettait tout son être dans un désordre dont l'assemblée était profondément touchée. On le calma en lui parlant le langage affectueux de l'indulgente raison ; on le ramena insensiblement au but que l'on s'était proposé ; mais l'adresse et la persuasion furent en vain employées, il resta insensible, et ne voulut plus rien entendre. Fatigué et hors de lui, il demande qu'on lui permette de se retirer. On hésite, on se consulte, et l'on ordonne la continuation des épreuves. La réception est prolongée pendant trois heures : tout est superflu ; il persévère dans son opiniâtreté, et montre tant de résolution, que l'assemblée renonce à sa louable entreprise. Mais l'ami des deux frères ne perd point courage ; il adresse au néophyte un discours éloquent et si persuasif, que l'aspirant laisse entrevoir, malgré lui, son émotion et son désordre. Le frère qui a parlé s'en aperçoit ; il reprend la parole, et son nouveau discours voit le triomphe de la sensibilité sur la plus terrible des passions, la haine qui porte si souvent à la vengeance. Le néophyte vaincu, anéanti, promet tout ce qu'on exige, et, par ce consentement si ardem-

ment sollicité, mérite le bonheur d'être admis parmi les hommes sages. La lumière va lui être donnée à un signal convenu. Tous les frères se mettent sur deux rangs, tous s'arment de glaives; son frère seul, sans armes, se place au pied de l'autel. Le signal part, le bandeau disparaît..... Le lieu où il se trouve, l'éclat des lumières, le nombre et la tenue des Maçons, un être qui lui tend les bras, et dont l'image ne lui semble qu'une illusion nouvelle, tout le frappe et l'enchante. Il regarde sans voir, il écoute sans entendre; il veut marcher..... il chancelle; mais le mouvement de son âme a ranimé son corps; il s'est avancé, la puissance des liens du sang a fait le reste; il est allé tomber dans les bras de celui qu'il a reconnu et qu'il a nommé en perdant connaissance.....

Je n'ajouterai qu'un mot à cette scène qui parle à tous les cœurs : c'est que la réconciliation a été sincère, et qu'elle fût durable; que, de son propre mouvement, le premier initié a partagé ses biens avec son frère, et que tous les deux, en bénissant la Franche-Maçonnerie, sont demeurés unis de la plus tendre amitié.

Portons nos regards sur un autre tableau.

Qu'un homme obscur fasse une action d'éclat en faveur de l'humanité, quand un événement funeste réclame son assistance, l'action est belle et respectable, et elle mérite des louanges et une récom-

pense. Mais si elle n'a point sa source dans un intérêt de gloire ou de fortune, toujours est-elle moins faite pour étonner de la part d'un individu que sa condition a placé, en quelque sorte, plus près de la nature, et qui, plus exposé à toutes sortes de peines, doit être plus touché de celles de ses semblables. Mais qu'un grand prince, élevé par son illustre naissance, par sa haute renommée, au-dessus des intérêts qui agitent le reste des faibles mortels, dans un rang où l'opinion dispense de s'intéresser aux individus, pour ne voir les hommes qu'en masse, soit demeuré assez sensible aux misères humaines pour dévouer sa vie à la conservation d'un simple particulier, voilà ce qui est sublime, et ce qui force de reconnaître que le cœur d'un prince où règne cette profonde sensibilité, a quelque chose de surhumain; voilà ce que fut le frère Léopold, prince de Brunswick, chevalier prussien.

Ce généreux frère avait, à l'exemple de plusieurs fils de souverains, et particulièrement des anciens princes de l'Egypte, puisé dans les sources de l'initiation, et parmi les initiés, cette sagesse qui le faisait admirer, et cette grandeur d'âme dont il donna une preuve si éclatante; il connaissait les hommes, il les aimait comme on s'aime entre frères; il oubliait l'état pour ne voir que le mérite, c'est-à-dire que la vertu; et s'il éprouvait quelque chagrin, c'était quand l'éclat de son rang empêchait

la douce confiance de l'égalité; sa bonté ineffabl
se plaisait, pour ainsi dire, à se dépouiller de tou
ce qui pouvait rappeler les grandeurs; et lorsqu'à
force d'aménité et de grâce, cette bonté parvenait à
faire oublier qu'il était né sur le trône, il était vrai-
ment heureux, il jouissait réellement de la vie.

Modèle des princes et des hommes, ton règne
n'était pas de ce monde!

En 1785, l'Oder sort de ses limites, et porte partout où il se répand la dévastation et la mort. Le prince, témoin des désastres qui se multiplient, donne les ordres les plus prompts, et fait voler les secours. Mais les victimes s'amoncèlent, et le cœur trop sensible du prince n'est point assez satisfait de celles qu'il dérobe au trépas; il veut joindre ses efforts aux efforts qu'il dirige; il voudrait être partout..... Le danger le plus imminent le détermine. Une famille entière, surprise par les eaux, monte en vain, pour se soustraire à leur fureur, aux étages les plus élevés de son habitation. Les toits, les arbres les plus hauts n'offrent déjà plus des abris assez sûrs; l'eau croît avec une effrayante rapidité; dans un instant elle couvrira les malheureux qui poussent les cris du dernier désespoir.... Le prince est témoin de cet affreux spectacle; il entend ces cris lamentables, il voit les mains suppliantes... son âme est déchirée, mais elle n'en a que plus d'énergie; une barque est devant lui, il s'y précipite;

deux hommes la dirigent, il aide lui-même à sa rapidité, et malgré les prières de sa famille, il s'éloigne plein d'ardeur et de confiance. La barque fragile, jouet des vagues et des vents, tour à tour s'élève sur le sommet des montagnes mouvantes, et semble se plonger jusques au fond des gouffres; tantôt entraînée par l'impétuosité du courant, tantôt retenue par les débris des habitations détruites, cette barque, l'espérance de tous, lutte avec le héros qui lui confie sa vie, contre tous les obstacles et tous les dangers; elle approche de l'asile menacé où sont encore tant de victimes; le salut des infortunés est proche, il va être certain... Destinée cruelle! lancée par la violence des flots contre un arbre submergé, la barque reçoit une secousse qui la renverse et la précipite dans l'abîme..... O Dieu! leur prince, leur libérateur s'offre à leurs regards, épuisé de force et de courage; ils s'élancent vers lui.... une vague le couvre, il reparaît, mais a cessé de vivre.....

Quel dévouement! quelle récompense! mais quel trépas sublime!

Un second trait historique, et quelques remarques générales, compléteront les preuves qu'il était indispensable de donner pour démontrer à tous les esprits l'excellence de la plus étonnante des institutions.

La guerre, qui moissonne indistinctement le brave et

le timide, l'homme de génie et l'ignorant; la guerre que l'humanité réprouve et que la raison d'état commande; la guerre est si révoltante par ses moyens et ses résultats, que si l'on ne consulte que les lumières naturelles, on ne peut sans horreur y arrêter sa pensée... Cependant l'homme sage, sans aimer à contempler les scènes affreuses qui se passent sur le théâtre sanglant des combats, cède assez souvent au besoin de tout voir pour tout apprendre; le mal fait désirer le bien; le poison modifié a des qualités conservatrices; et la guerre, dont les causes sont souvent couvertes d'un voile si épais, paraît souvent aussi tellement indispensable, que si elle ne se fait désirer par l'homme doux et paisible, elle se fait au moins regarder comme un mal nécessaire à la conservation des Etats. D'ailleurs, ses tableaux, qu'elle sait varier à l'infini, ne présentent pas toujours des actions de carnage et de destruction; la mort quelquefois ménage ses victimes; aux cris féroces des guerriers se mêlent les accens de la reconnaissance.

Pendant cette campagne à jamais célèbre dans l'histoire pour l'honneur des puissances rivales et pour la gloire des armes de France, sur le champ fameux d'Austerlitz, les scènes les plus touchantes furent multipliées dans les divers partis; une d'elles, qui n'est rien dans l'ensemble, mais qui est des

plus importantes pour mon sujet, honore à tel point le caractère d'un peuple maintenant notre allié, que je dois la citer, et que je la citerais encore, fût-il resté notre ennemi.

Un officier français avait été séparé du centre de l'armée dès le commencement de l'action. Après des prodiges de courage et d'habileté, le corps qu'il commandait fut réduit à un si petit nombre d'hommes, qu'il vit qu'il ne lui restait plus d'espoir que celui de vendre chèrement sa vie plutôt que de se rendre. Il parle aux soldats, qui sont presque tous blessés; il les ranime par ses généreuses paroles; il fait passer dans leur âme l'héroïsme qui enflamme la sienne; il les ramène au combat, et bientôt renaît l'espoir de faire une belle retraite et de rejoindre l'armée..... Mais de nouveaux ennemis succèdent par torrens à ceux qui ont déjà mordu la poussière; ses soldats sont investis, taillés en pièces, et lui-même est couvert de blessures... Seul, il ose encore combattre; il refuse son épée que mille voix lui demandent; il frappe, il renverse, il intimide..... mais ses forces l'abandonnent, il chancelle, et enfin tombe en faisant le signe des Maçons. L'officier russe n'a point méconnu ce mouvement; il s'est élancé vers le Français que la fureur des siens allait mettre en pièces, et par ce généreux élan, a sauvé la vie à un brave

guerrier qu'il allait traiter en frère. Fidèle aux principes des Maçons, l'officier ennemi fait porter dans sa tente son prisonnier; il lui fait prodiguer tous les secours; il le visite avec une bienveillance si grande, que le brave Français ne sait s'il ne doit pas bénir sa glorieuse défaite... Après une longue convalescence, l'officier prisonnier se trouve en état d'obéir aux lois de la guerre; il se prépare à partir pour le lieu qui lui sera indiqué, va prendre les ordres de son vainqueur... Quel est son étonnement lorsque celui-ci lui annonce qu'il est libre!.. Il doute d'un trait si magnanime; mais bientôt il est convaincu qu'il n'est point abusé, et que l'estimable officier a fait tout ce dont est capable le vrai Franc-Maçon.

Il est superflu de dire que les initiés français ne sont point inférieurs en générosité.

A ces faits je joindrai quelques tableaux.

Notre attention se fixera sur ce négociant que chacun estime, dont le crédit est immense, dont les ressources sont réelles et évidentes, et dont une bonne administration assure la prospérité en présentant au public une solide garantie. Nous le voyons dans une fortune toujours croissante, jouir de la considération universelle... Dans un instant tout change de face. Plusieurs banqueroutes lui causent des pertes considérables qui dérangent ou

paralysent ses opérations ; sa tête se trouble, il se décourage et ne voit plus qu'un avenir effrayant. Que va-t-il faire? S'il emprunte, il achève sa ruine; s'il retarde ses paiemens, il éloigne la confiance et les affaires ; n'importe quelque parti qu'il prenne, il est perdu... Il se déshonore ou se déshonorera.... Une seule ressource lui reste : c'est celle d'intéresser ses frères; car l'estime dont il jouit lui a procuré l'agrégation à la société maçonnique. Il s'adresse donc à sa loge; il lui expose sa situation, il justifie de ses malheurs; car si on est trop délicat pour douter de sa franchise, il est trop galant homme pour ne pas étayer sa demande de preuves irrécusables. Le trésor de la loge lui est ouvert; on ne lui donne rien, il prend à discrétion; et si les ressources de la caisse ne sont pas suffisantes, les frères se cotisent, se gênent même, le rétablissent et le sauvent de la ruine et du déshonneur. Quand sa maison se retrouve dans un état florissant, ses frères se contentent du simple remboursement des sommes prêtées, et refusent tout de la reconnaissance de l'obligé, hors ce qu'il dépose volontairement dans le trésor des pauvres.

Un personnage important dans l'État a le malheur d'être disgracié du souverain; sa famille, effrayée d'une chute dont elle craint de voir les suites s'étendre jusqu'à elle, s'éloigne de lui, et lui refuse tout appui, tout secours; ses amis le

fuient, et en secret accusent son incapacité ou son imprudence; ses ennemis l'insultent et exagèrent les causes et les résultats de sa défaveur... Seul, affligé de son infortune, humilié de l'abandon dans lequel on le laisse, aigri par l'idée de l'ingratitude des siens et de ses esclaves, car tels étaient ses amis dans sa prospérité; indigné de la méchanceté qui ajoute à son supplice, il veut fuir la société, le monde, tous les hommes...... Un frère le rencontre et l'aborde avec calme et amitié, le plaint sans l'aigrir, l'encourage sans trop le flatter, lui rend la confiance qu'il n'avait plus, ranime ses facultés abattues, le dispose à supporter sans honte et sans orgueil le poids du malheur, et parvient à le déterminer à revoir ses frères, qui sont instruits de tout, et qui l'accueillent comme s'ils ne savaient rien : leur générosité va plus loin; ils entreprennent sa défense, ils font valoir ses talens, ses vertus, ils font revenir à lui la confiance et l'estime générale; et, après l'avoir rétabli dans les bonnes grâces du prince, ils lui annoncent leurs succès et sa nouvelle fortune avec la tranquillité de l'homme habitué à rendre service.

Mais passons rapidement à de nouveaux sujets.

Ce bon père de famille tombe dans l'infortune vers la fin de ses jours; sa famille et lui n'ont aucune ressource; la loge dont il est membre pourvoit à leurs besoins. Arrivé enfin au dernier terme de nos

maux, ses frères le font inhumer à leurs frais, l'accompagnent jusqu'à sa dernière demeure, et lui rendent les hommages pieux de l'amitié et de l'égalité. Sa veuve est secourue, ses enfans sont alimentés et placés dans le monde suivant leur condition et leurs talens.

Ces voyageurs dénués de toutes ressources dans un pays dont ils ignorent les usages, et dont à peine ils connaissent la langue, ont tout à redouter. Le gouvernement peut leur supposer des projets cachés, et leur croire des intentions malveillantes, former sur eux mille soupçons que leur misère ne semble que trop justifier; les citoyens peuvent avoir des craintes plus directes; ce qu'on ne connaît pas inspire toujours de l'inquiétude, ce qui ne séduit pas les yeux paraît toujours suspect, et ces infortunés n'oseront réclamer l'assistance publique sans avoir à craindre la pitié insultante ou la dureté brutale. Qu'ils se rassurent, ils sont Francs-Maçons, ils seront aidés; et sans s'être aperçus qu'ils étaient sans moyens et sans appuis, ils parviendront à leur destination, ou rentreront dans leurs foyers.

Ces milliers d'individus qui inondent les loges et qui ne doivent leur admission dans l'auguste sein de la Franche-Maçonnerie qu'à une philanthropie, j'ose le dire, trop indulgente, qui les em-

pêche de mourir de faim? qui les couvre de vêtemens? qui les met à l'abri de l'intempérie des saisons? leurs frères, qui ne voient et ne veulent voir que leur misère et leurs souffrances...

Et ces profanes mêmes, accablés d'années et tourmentés par le besoin, et ces veuves qui sont pauvres parce qu'elles sont vertueuses; et ces enfans méconnus ou privés de leurs parens, qui les alimente? les hommes d'une société dont souvent le nom leur est inconnu.

C'en est assez sur une semblable matière; j'ai fait parler les faits; je serai cru, car je n'ai dit que des vérités bien notoires, et celles de ce genre, quel que soit le langage, sont toujours entraînantes.

Mais s'il était nécessaire de prouver l'excellence de l'institution maçonnique, il l'est bien plus de la montrer telle qu'elle est, et de la dégager des sectes qui se couvrent de son manteau pour cacher leur nudité, leur imperfection ou leurs crimes.

L'homme vertueux ne peut rester constamment tel au milieu des vices, des travers, et de toutes les séductions qui l'assiégent dans la société. Il est dans le cœur humain un sentiment qui lui fait craindre l'isolement, et qui le porte impérieusement à se rapprocher des hommes et à se lier intimement avec eux lorsqu'il voit dans ses semblables des passions, des goûts qui s'accordent

avec les siens; car il ne pourrait s'unir indifféremment avec tout le monde : l'honnête homme déplaît à l'homme vicieux, l'homme sage à l'homme inconsidéré; le flegme du vieillard comprime la pétulance de la jeunesse, et l'enfant est embarrassé non seulement avec la maturité et la vieillesse, mais avec d'autres enfans, lorsque leurs goûts ne cadrent point parfaitement ensemble. Il faut donc que la masse des hommes, pour être libre et heureuse, se partage en sociétés assorties. Les dispositions innées, que l'expérience développe et fortifie, donnent lieu aux associations que nous savons être universellement répandues, et qui sont aussi nombreuses et variées que les mœurs et l'esprit de leurs fondateurs.

La reconnaissance que nous portons à la Divinité, et la douce affection que nous avons pour nos semblables, nous ont rapprochés dès le berceau du monde. Sans en prévoir les suites, sans seulement penser à l'avenir, les premiers hommes se sont réunis pour louer le Maître de tout, pour s'aider mutuellement dans leurs besoins, et pour varier leurs jeux et leurs plaisirs; cette association bien déterminée, mais trop naturelle pour avoir eu besoin d'être consentie, produit tout aussi naturellement, et sans aucune espèce de parti, qui, d'ailleurs, n'aurait pu survivre aux âges et aux

révolutions, la religion naturelle et la philanthropi universelle, qui se manifestent bien dans la Franche-Maçonnerie.

Cette belle institution, noble produit de la pureté du cœur humain, a paru tellement heureuse, tellement conforme à tous les sentimens, que tous les hommes ont été séduits et entraînés, et que tous se sont fait un bonheur de créer sur tous les points du globe l'association dont ils avaient tous le divin esprit. Mais tous ne pouvaient pas être admis à en faire partie; car l'association étant vertueuse, et les prétendans n'étant pas également dignes, il a fallu faire un choix. Pour n'affliger personne, on a établi des épreuves; et pour se conserver la faculté d'éloigner les aspirans indignes, on a exigé de la persévérance, afin de fatiguer la multitude toujours enthousiaste et toujours inconstante, et afin aussi de repousser par des difficultés multipliées à volonté, et insurmontables en apparence, les êtres que l'on connaissait ou que l'on supposait timides ou frivoles, ou irrésolus.

Les hommes susceptibles de passions fortes et dangereuses, se sont présentés à l'initiation; ils ont été repoussés soit par les difficultés physiques, soit par des conditions imposées d'après les défauts qui leur étaient particuliers. Ne pouvant parvenir à l'initiation maçonnique, ces prétendans éconduits n'ont pas pour cela renoncé à l'idée d'une

association; leurs intérêts, leurs espérances, leurs passions diverses les ont rapprochés dans leur disgrace mutuelle; ils se sont communiqué leurs vues, ils ont fait des rassemblemens; et par imitation, et par adresse, et pour se donner de l'importance, et pour cacher leurs motifs secrets; de même que le vice, pour mieux séduire, prend le masque de la vertu, de même ils ont pris les formes extérieures, les usages apparens des sociétés vertueuses de la Franche-Maçonnerie. Ce moyen devait réussir avec la multitude; ils ont fait croire à la ressemblance de leurs sociétés avec celles des Francs-Maçons, et à force d'adresse et de tenacité, il ont persuadé à la crédulité que leurs rassemblemens étaient des loges ou des degrés pour y parvenir, ou des grades complémentaires de la Franche-Maçonnerie. Les coups que porte le méchant sont toujours dangereux; car il emploie tout ce qui peut le conduire à son but. On a cru aux insinuations de ces hommes, rebut des vrais Maçons, parce qu'il est plus facile de croire que de raisonner; parce que l'esprit trompé de tant de manières, ne voit plus, ne suppose plus que le mal. L'opinion de quelques inconséquens est bientôt devenue, sinon l'opinion générale, au moins l'opinion la plus prononcée; et le silence dédaigneux, mais inconvenant, des parties intéressées et compromises, a presque confirmé ce que l'on avançait

avec si peu de fondement..... Je le romprai ce silence fatal; tout bon Maçon en a le droit, lorsqu'il joint à l'amour de sa société cette logique franche qui argumente sans subtilité, et qui triomphe sans orgueil. La tâche que mon zèle m'impose est difficile à remplir, je le sens et j'en conviens; aussi ne tenterai-je pas de fournir la carrière dans toute son étendue; mais je croirai avoir assez fait pour la société que j'aime, si, par un travail rapide et succinct, j'ai pu signaler les adversaires qu'il faut attaquer de front et avec des armes plus solides que celles que peut employer mon faible talent.

Les sectes principales les plus connues et d'un caractère tout à fait déterminé, sont au nombre de quatre, et sont désignées vulgairement par les noms de *Maçonnerie des Illuminés*, *Maçonnerie Jésuitique*, *Maçonnerie Templière*, *Maçonnerie Hermétique*.

La première tend au renversement des autorités légitimes et à l'envahissement de la suprême puissance. Les hommes de cette secte, pour parvenir à leurs fins, ne doivent connaître d'autres sentimens que ceux de la haine et de la vengeance; il n'est pas de dignités, d'honneurs, de fortunes auxquels ces hommes ne croient pouvoir prétendre. La nature dont ils se jouent n'est pour eux qu'un mot: ils en abjurent tous les liens. Pères, mères,

frères, sœurs, épouses, parens, amis, supérieurs, sont des êtres étrangers pour eux; la société leur est odieuse quand ils ne la régentent pas, et ils doivent tout faire pour parvenir à s'en rendre les maîtres. Leur caractère extérieur est l'impassibilité et le mépris de toutes choses; il faut qu'ils s'appliquent sans cesse à pénétrer, et qu'ils restent impénétrables; il faut qu'ils aient une confiance absolue dans leurs propres lumières, et un respect inaltérable pour tout ce qui émane d'eux. Tout ce qui vient d'une source étrangère est faux, ridicule ou insignifiant. Ils inspirent la crainte, ils font naître la défiance, ils répandent la confusion et le trouble, ils portent partout le désordre, la discorde et la haine.

Les Illuminés ont des espions dans toutes les classes de la société; ils ne reçoivent point les gens qui demandent à être admis parmi eux; ils cherchent leurs prosélytes qu'ils étudient, devinent et séduisent.

Leurs épreuves sont terribles; la fantasmagorie, l'harmonica, les illusions, les mets préparés, les liqueurs qui enivrent, les saignées abondantes, les jeûnes, tout ce qui fatigue le corps, énerve l'âme, est mis en usage dans les réceptions.

Le serment que prononce l'initié est affreux; il répugne à transcrire.

La secte des Illuminés a une grande analogie avec l'institution du *Tribunal secret* des 13e et 14e siècles, et avec l'association des brigands des

montagnes de la Phénicie, connus sous le nom d'*Assassins*.

Je le demande : que peut-il y avoir de commun entre la secte des Illuminés, qui vise à la suprême puissance, à l'envahissement des places et des richesses, et la Franche-Maçonnerie, qui fait aimer et respecter le prince, qui fait dédaigner les grandeurs et mépriser la fortune? Que peut-il y avoir de commun entre les Francs-Maçons qui pardonnent, et les Illuminés qui se vengent? entre les Illuminés qui ne connaissent ni patrie, ni parens, et les Francs-Maçons qui sont bons citoyens et bons pères de famille? entre les Francs-Maçons qui sont désintéressés et modestes, et les Illuminés qui sont ambitieux et pleins d'orgueil? entre les Francs-Maçons qui sont confians, et les Illuminés qui sont impénétrables? Confondra-t-on jamais les épreuves moins physiques que morales des Francs-Maçons, et les illusions hideuses dont on entoure l'aspirant théosophe? Non, puis-je répondre au nom de tout ce qu'il y a d'hommes honnêtes et sages.

Bornons ici le parallèle. Il est des causes où les faits sont si positifs, qu'il est superflu de les défendre.

La secte jésuitique, que je désigne comme devant figurer la seconde, est bien loin d'être aussi dangereuse que la secte des théosophes; cependant on jugera par ses principes, si elle peut être mise

un seul instant en comparaison avec la Franche-Maçonnerie.

L'institution des Jésuites s'était formée dans un esprit respectable. Défendre et propager la foi, élever et instruire la jeunesse, ne posséder aucun bien en propre, se secourir mutuellement, dédaigner les grandeurs, renoncer aux bénéfices et aux dignités ecclésiastiques; telles étaient les bases sur lesquelles avait été élevée une corporation qui s'est détruite elle-même dès qu'elle a cessé d'être ce qu'elle était à son origine, et ce qu'elle aurait dû continuer d'être pour le bien des Etats.

Les Jésuites paraissaient avoir pris pour modèles les prêtres de l'Égypte. Comme eux, ils étaient les conservateurs et les interprètes de la religion. Les vœux qu'ils prononçaient les attachaient à leur compagnie d'une manière aussi indissoluble que l'intérêt et la politique des prêtres égyptiens les fixaient dans le sacré collége de Memphis. Comme les prêtres de l'Egypte, ils faisaient subir des épreuves à ceux qui aspiraient à entrer dans leur congrégation; comme eux, ils étaient les précepteurs des plus grands hommes de l'Etat; comme eux, ils faisaient voyager une partie de leurs membres; comme eux, enfin, les Jésuites étaient l'âme des conseils des rois; ils étaient les princes de la science et les pères de l'église; leurs élèves qui, par

leur existence civile, ne pouvaient appartenir au corps, étaient imbus de leurs principes, pleins de leur esprit, forts de leurs instructions, et dévoués à leurs systèmes, qu'ils répandaient et qu'ils soutenaient avec chaleur. Ce qu'on a appris dans l'enfance occupe et plaît toute la vie.

Mais cette belle association devait subir la destinée commune à toutes les institutions où les passions des hommes peuvent se développer et agir à l'ombre de la considération et du pouvoir; les Jésuites, qui sentirent de plus en plus leur importance, voulurent davantage l'étendre, et figurer à découvert sur la scène où ils avaient fait mouvoir tant d'acteurs illustres; ils se montrèrent, et se perdirent; en flattant les vices des grands du monde qu'ils fréquentaient, ils se corrompirent eux-mêmes au dernier point; quelques-uns d'entre eux, esprits ardens, osèrent professer des principes contraires à l'Etat et à la religion; les autres eurent l'imprudence de ne pas sacrifier quelques membres à l'intérêt du corps, et tous en furent punis. L'Etat, ébranlé continuellement, ne put reprendre son aplomb qu'après avoir détruit la cause des secousses qu'il recevait sans cesse.

L'esprit de cet institut célèbre n'est point anéanti. On se rappelle du bien qu'il fit, et on oublie les maux infinis qu'il causa. Des gens sys-

tématiques semblent prendre à tâche de révérer dans l'ombre ce qu'ils ont aimé, ce qui fut estimable, mais ce qui s'est corrompu et ce qui a été détruit par la prudence, ce qui enfin, ne renaîtra jamais que dans de folles pensées.

On me saura gré, sans doute, de ne faire aucun rapprochement entre la Franche-Maçonnerie et la secte jésuitique.

Il est des gens pour qui rien n'est sacré. Ce qui mérite la vénération, est précisément ce dont ils s'emparent pour l'avilir par le coupable usage qu'ils en font; je veux parler de la secte, ou, pour dire improprement comme tout le monde, de la *Maçonnerie Templière.*

Croira-t-on que l'ordre illustre et malheureux des Templiers, que cet ordre détruit par la cupidité d'un roi et la lâche complaisance d'un pontife ambitieux, que la postérité accuse aussi de jalousie et d'avidité; croira-t-on, dis-je, que cet ordre vénéré de presque tout l'univers, sert de voile et de prétexte à la réunion de vils intrigans, de scélérats insensés ?... On le concevra avec peine, on ne devinera point par quel art ou par quel excès d'audace le crime aura su fasciner les yeux au point de faire croire à l'identité de brigands domestiques et de loyaux chevaliers, comme je vais essayer de le démontrer.

Des hommes nés dans la fange, et dont l'âme abjecte est au-dessous de tout ce qu'il y a de plus vil dans la nature, ont imaginé de se croire les successeurs des Templiers. Ils osent dire que Jacques Molay créa du fond de son cachot quatre loges, auxquelles il remit le soin de le venger; ils osent dire qu'après la mort de ce grand-maître, le chevalier Aumont et sept Templiers, déguisés en maçons, recueillirent les cendres des illustres victimes, et qu'en les déposant dans le tombeau élevé à l'accusateur de l'*Ordre*, ils jurèrent d'exterminer les rois et le chef de la religion.... Ils osent dire qu'ils feront une guerre immortelle aux rois et aux pontifes; ils osent affirmer que le respectable grade de Maître est la mort en action de Jacques Molay, et que le grade d'Elu est le simulacre de la vengeance... Les perfides ! ils ne sont point effrayés du sacrilége qu'ils commettent en dénaturant ce que le temps a respecté, ce qui n'est que le complément nécessaire et antique de la vraie Franche-Maçonnerie.

Hélas ! doit-on s'étonner de tant de hardiesse, quand on est encore si près de ces temps effroyables où ils ont renversé le trône, brisé l'autel et frappé indistinctement tous ceux que distinguaient la naissance, les vertus, les talens, la richesse....!

Je m'arrête malgré moi; ma plume se refuse à

défendre plus long-temps la Franche-Maçonnerie d'avoir aucun rapport avec les hommes qui feraient haïr l'espèce humaine, si, par quelques scélérats on devait juger tous les hommes.

Je passe à un dernier examen, et j'avoue que ce n'est point avec déplaisir que je m'occupe de la *Maçonnerie* ou plutôt du *Système Hermétique*.

La Maçonnerie Hermétique est l'étude des sages, elle n'offre que de savantes difficultés, et dans aucune de ses parties elle ne présente rien de repoussant, rien qui enflamme le sang, qui porte à la fureur, qui rende insensés ses adeptes, et qui les arme de torches et de poignards. Décomposer les métaux, les transmuer, chercher la pierre philosophale, et vouloir trouver le remède universel; voilà toute la Maçonnerie Hermétique...... Il n'y a rien là de repréhensible, de contraire aux lois ni aux mœurs; il n'y a là qu'un beau rêve..... Mais ce beau rêve peut faire rencontrer des résultats utiles. Tout est rêve ici bas, et sans les rêves de quelques esprits sublimes, que seraient les sciences dont le siècle présent reçoit tant de lumières?

Gardons-nous cependant de confondre, pour la sagesse et l'activité des vues, la Franche-Maçonnerie avec la Maçonnerie Hermétique, mais ne craignons pas le sytème des sectateurs d'Hermès. Il peut exister sans inconvéniens, il ne peut faire

de tort à la Franche-Maçonnerie, il peut même l'honorer; et quiconque s'en laissera séduire, ne sera ni un conspirateur ni un ambitieux; il sera, au contraire, ami des hommes et de la sagesse, passionné pour l'étude, et nullement dangereux pour nous : il n'aura à craindre, s'il est riche, que de sacrifier une fortune réelle pour des espérances imaginaires.

J'en ai assez dit : je me résume.

L'excellence de la Franche-Maçonnerie ne saurait être contestée : c'est ce que j'ai prouvé suffisamment. Première et reine de toutes les institutions, la Franche-Maçonnerie a commencé avec les hommes, elle ne finira qu'avec eux.

Bien déterminée, bien sentie, bien connue, on ne la confondra plus avec les créations du caprice, de la bizarrerie ou de la malveillance. Invariable dans son objet comme dans ses dogmes, en possession d'une éternelle estime, ses sectateurs la maintiendront pure et la défendront avec le zèle de la foi, et la force de la sagesse et de la vertu. Fille du Ciel, la Franche-Maçonnerie sera toujours la protectrice du juste, l'un des premiers principes de la conservation du monde, l'agréable et puissante médiatrice qui portera de la terre aux cieux l'humble hommage de la créature, et des cieux à la terre, les bienfaits du Créateur.

EXAMEN

DES SYSTÈMES LES PLUS CONNUS SUR L'ORIGINE DE LA FRANCHE-MAÇONNERIE, ET OPINION SUR LES DIVERSES QUALIFICATIONS QU'ON DONNE A CETTE INSTITUTION.

Quis potis est dignum pollenti pectore carmen
Condere, pro rerum majestate hisque repertis?
LUCRET. l. V.

Une chose aussi grande et aussi belle que l'imagination peut le désirer, et d'une perfection qui approche de celle qu'on attribue à la Divinité, ne peut être l'ouvrage des hommes, et n'a pu naître dans les siècles postérieurs à celui que les poëtes appellent l'Age d'Or. Il faut donc, quelque étrange que paraisse cette assertion, remonter à l'origine du monde pour remonter à l'origine de la Franche-Maçonnerie; et en effet, à moins d'admettre que le monde n'a point eu de commencement, on ne peut s'empêcher de croire que la Divinité, lorsqu'elle créa l'homme à son *image*, a dû l'animer de quelque chose d'elle; et ce quelque chose, que nous nommons *sagesse* et *vertu*, s'est aussitôt ma-

nifesté dans l'amour que le cœur de l'homme a porté à la Divinité et à ses semblables.

Cet amour a pu long-temps sommeiller, mais il n'a pu s'éteindre : car si ce feu sacré, qui fait toute l'exellence de la créature, fût disparu dans le désordre des passions, pourquoi Dieu eût-il conservé son ouvrage, en permettant la durée de l'univers et la continuité de l'existence de l'homme? Pensons raisonnablement; examinons avec la volonté de croire à ce qui est supposable et sensé; soyons justes et vrais, et nous avouerons ce dont notre conscience est intimement pénétrée, que la *vertu* et la *sagesse*, présens ou émanations de la Divinité, ont dû naître avec l'homme, se maintenir plus ou moins activement avec lui, et se conserver sous les diverses dénominations que les temps et les langues ont forcé les peuples à adopter, et qu'on nomme universellement de nos jours *Franche-Maçonnerie*.

J'ai essayé de démontrer cette origine dans mes *Réflexions*; j'ai prouvé l'excellence de la Franche-Maçonnerie dans des *Remarques* : maintenant je vais entreprendre de prouver que les auteurs qui ont écrit sur l'*origine* de la Franche-Maçonnerie ont tous, ou erré involontairement, ou préféré avancer des idées qui leur étaient propres, afin de créer des opinions nouvelles, d'établir des systèmes que quelques esprits adopteraient, et, par-là, de

faire autorité un jour ; car malheureusement les écrivains en général n'aiment point à suivre une route connue qui les conduirait au but sans avoir signalé leur passage. Heureux encore si, en prenant des chemins non frayés, ils atteignent ce but auquel ils tendent d'abord, mais auquel assez souvent ils renoncent ensuite, parce qu'il est trop éloigné, ou parce que leurs forces ne sont pas suffisantes pour y parvenir : alors, là où ils s'arrêtent, ils posent des bornes qu'ils donnent pour le but qu'ils s'étaient proposé, et qu'ils affirment hardiment avoir atteint.

Ce qui vient à l'appui de mon opinion sur la non fixation de l'origine de la Franche-Maçonnerie, c'est l'invincible difficulté qu'ont éprouvée tous les auteurs qui ont prétendu indiquer le temps de la naissance, et la cause de l'existence de cette mystérieuse Franche-Maçonnerie.

Si une convention humaine eût formé l'association des Francs-Maçons, elle eût été authentique, afin de la garantir et de la conserver ; mais elle ne pouvait être telle, car elle n'eût probablement pas convenu à tous les individus, car elle eût souffert des variations auxquelles l'esprit humain est sujet ; car elle se fût dissoute après un laps de temps plus ou moins considérable : elle n'était donc qu'un sentiment libre, naturel, qui ne préten-

dait à aucune distinction, et auquel la seule habitude donne toute la force d'un pacte solennel. On priait par le même instinct qui fait prendre chaque jour une nourriture conservatrice; on se rassemblait pour prier par le même mouvement qui nous porte à nous rapprocher des autres pour rendre plus intéressante et plus douce cette harmonie, qui résulte de tout concert de sentimens ou de paroles.

La tiédeur de quelques-uns, le peu de mérite des autres, l'indignité d'un grand nombre, ont forcé les hommes à une séparation. Je ne suivrai pas les gradations plus ou moins sensibles qui ont amené les épreuves pour se faire admettre dans les réunions dont la sainteté excitait l'intérêt des bons et la haine des méchans.

Avec le temps, et suivant l'esprit des peuples, les réunions primitives ont pris des formes plus caractérisées. Celles-ci cherchent l'éclat et le bruit, celles-là ne veulent qu'être simples et obscures.

Au goût de la retraite est venue se joindre la nécessité de se cacher, produite par quelques motifs de politique, ou par des persécutions. Cette séparation volontaire, et ensuite forcée, de la société commune, devait être suivie de mystères et d'épreuves, ou de moyens propres à éloigner ceux qui ne faisaient point partie des individus qui s'étaient choisis. C'est par le concours de semblables cir-

constances, et d'après de semblables règles, que se sont formées, pendant cinq mille ans, toutes les sociétés mystérieuses que presque tous les pays ont vues s'établir.

Un silence obligé, les grands changemens qu'opèrent les siècles, ont laissé subsister un voile épais sur les divers mystères dont les écrivains de tous les temps ont parlé, suivant les documens qu'ils avaient pu recueillir, les vues particulières de leur esprit ou leurs passions; mais avec le travail des autres, et ses propres travaux, tout se dévoile et s'éclaircit graduellement. Une découverte nous conduit à en faire une autre; une recherche nous fait trouver une chose à laquelle nous ne pensions pas, et, à force de méditer et de comparer les dogmes et les secrets des sociétés mystérieuses, nous nous sommes convaincus que le but de chacune était celui de toutes, et que les moyens employés pour arriver à la connaissance de ce but étaient, à peu de choses près, les mêmes dans tous les temps et dans tous les lieux. Ainsi que le soleil, qui ne paraît point à son lever ce qu'il est à la moitié du jour, la Franche-Maçonnerie n'a point toujours été ce qu'elle est à présent, brillante et universelle. Ses nuits, qui sont les temps anciens, ont été épaisses, et ses développemens, qui sont les divers mystères du paganisme, ont été lents à se manifester; mais,

aussi fortunée que le soleil, elle ne cessera point un instant d'éclairer l'univers, et elle demeurera constamment parmi nous toute bienfaisante et toute lumineuse.

J'arrive à ma dissertation sur les diverses origines.

Comment des hommes qui n'ont jamais voulu voir dans la Franche-Maçonnerie ce qu'elle est, et ce qu'il me semble que je prouve, ont-ils pu prétendre en découvrir la vraie source, quand leurs prétentions les en jetaient si loin?

Comment ont-ils pu imaginer de faire partir de telle ou telle société mystérieuse une institution qui existait avant toutes les sociétés, quand d'ailleurs chacune de ces sociétés pourrait également prétendre à l'honneur de lui avoir donné naissance?

Comment était-il donc possible, quels que fussent l'étude, la réflexion, les ouvrages des autres, et quelques lumières que l'on eût soi-même, d'indiquer l'origine d'une chose qui, par son essence, était si simple, qu'elle ne se distinguait par aucun caractère marqué; qui, pendant un nombre infini d'années, est restée ce qu'elle était à sa création; qui a passé dans toutes les institutions mystérieuses auxquelles elle a donné le premier caractère, et qui, confondue dans toutes ces institutions, a, graces à elles, sans changer de fond, si souvent changé de formes?

Comment se flattait-on de faire adopter son système, ou sa manière de voir pour une prétendue origine qu'une autre opinion combattait, balançait ou détruisait entièrement?

Comment espérait-on faire autorité sans preuves, et séduire sans argumens plausibles?

Tous les auteurs qui se sont occupés de cette introuvable origine ont senti, après d'innombrables recherches, qu'ils n'avaient point atteint le but de leurs veilles, et qu'ils ne pouvaient se faire honneur de leur travail qu'en présentant leurs idées particulières, non comme des découvertes certaines, mais comme devant suppléer à ce qu'il n'était pas possible de trouver. On sent jusqu'où l'on peut aller en se donnant cette facilité, et que, pour peu qu'on y mette d'adresse et de raisonnement, on peut sinon convaincre, au moins intéresser ou amuser.

J'ignore si ce qui me paraît convaincant est la solution du problème; mais j'ai, pour autoriser la croyance que j'ai été plus heureux que mes devanciers, la morale de notre association, qui est bien démontrée être l'*amour de la Divinité* et *la philanthropie;* la durée et l'étendue, aussi uniques qu'admirables, de cette association; l'uniformité qui la fait reconnaître; tous les travaux infructueux des savans anciens et modernes, et l'impossibilité, qui subsistera toujours, de trouver l'origine tant cher-

trop de simplicité pour avoir, en aucun temps, cherché à séduire, et ensuite à maîtriser les esprits. Les prêtres de l'Égypte agissaient envers ceux qui leur étaient soumis, comme les bons rois agissent envers leurs peuples, en pères, mais aussi en souverains. D'ailleurs, il n'est pas bien démontré que les *épreuves* et les *mystères* aient pris naissance chez les Egyptiens : les épreuves, chez ces derniers, étaient trop bien raisonnées, trop bien entendues, trop grandes et trop admirables, et les mystères étaient trop importans et trop profonds, pour ne pas être le résultat de la méditation de plusieurs nations et de plusieurs siècles.

Une opinion assez sage, assez généralement partagée, et confirmée par l'historique des trois premiers grades, c'est que la Franche-Maçonnerie a été créée par Salomon, à l'occasion du temple qu'il éleva au grand Jehova.

Cette opinion est extraordinairement délicate à réfuter, à cause des preuves bien déduites et presque péremptoires qu'elle présente ; cependant je me permets de croire qu'elle n'est pas plus fondée que celles qui ont déjà été examinées.

Salomon était un grand roi, un vrai sage, un savant profond. Salomon n'ignorait pas les mystères qui avaient précédé la naissance du peuple de Dieu et auxquels les plus grands hommes de la nation juive se firent initier ; il est même probable que Salomon

leur fut redevable de l'idée de donner un corps ou une existence en quelque sorte matérielle à ce qui avait parlé à son cœur si souvent inspiré. Il avait su distinguer, au travers des différens mystères, et notamment des mystères égyptiens, l'esprit maçonnique, qui avait tant de rapport avec ses sentimens pieux et pacifiques; il résolut donc de l'en isoler pour lui donner un caractère plus déterminé, et pour l'approprier à sa croyance religieuse, à l'esprit de son peuple, aux temps futurs que ses grandes pensées prévoyaient peut-être. Il perfectionna, on le voit, il institua même, mais il ne créa point. Ne nous dissimulons pas cependant que cette institution qui a été universellement adoptée, et qui probablement ne subira aucun changement à l'avenir, est digne de son génie et de sa haute sagesse.

J'examinerai en dernier lieu, l'opinion qui fait naître la Franche-Maçonnerie de l'association des chevaliers croisés. Sur quoi est-elle fondée? Est-ce sur la nécessité où étaient les chevaliers de se dérober aux regards des infidèles parmi lesquels ils se trouvaient pour célébrer les mystères de leur religion? Est-ce sur l'envie de consacrer la mémoire du Rédempteur du monde, en adoptant dans des grades créés par leur imagination, les mystères de sa vie, de sa passion et de sa mort? Je n'ai rien à répondre lorsque je parle de la *vraie* Franche-Maçon-

nerie. Si je m'occupais des *hauts grades*, je me prononcerais; mais je puis affirmer que la Franche-Maçonnerie des trois premiers grades n'a point et ne peut avoir une origine chevaleresque.

Une question qui se présente naturellement à la suite de l'examen des origines présumées, est celle de savoir si la Franche-Maçonnerie est, ainsi qu'on la qualifie indistinctement, ou un *Ordre*, ou un *Art*, ou une *Société*. Je crois qu'il est possible de répondre qu'elle est tout à la fois ces trois choses.

« Un ordre, on le sait, est un corps dont la » source est connue, les pratiques à découvert, les » réglemens fixes, le but déterminé, l'utilité prouvée, » et dont le crédit tire sa force de la protection du » gouvernement. »

Si, comme tout ce qui tient à la plus haute antiquité, la Franche-Maçonnerie ne peut fixer l'époque de sa naissance, elle n'en *prouve* pas moins, par ses rapports avec toutes les institutions respectables, que sa *source est connue*. Il n'entre pas dans ses principes d'avoir ses *pratiques à découvert*; mais les rois qui sont membres de l'institution maçonnique, attestent que ses *pratiques* seraient honorées si elles étaient à *découvert*. Ses *réglemens* sont *fixes*. On ne reçoit Franc-Maçon que l'homme bien né et d'une bonne réputation. Son *but* est déterminé : aimer Dieu, servir son prince, se dévouer à sa patrie, et tout faire pour le bien. Son *utilité*

est *prouvée* par ses excellens préceptes et par les services qu'elle rend à l'humanité. Son *crédit* n'est pas douteux, puisqu'elle est protégée par tous les souverains, et que le titre de Franc-Maçon est partout un préjugé favorable, et très-souvent une recommandation puissante.

La Franche-Maçonnerie est donc un *Ordre*.

« Une religion est une vertu qui nous porte à » rendre à Dieu un culte qui lui est dû. »

Les Francs-Maçons adorant le *grand architecte de l'univers*, l'ordre de la Franche-Maçonnerie est donc *religieux;* il est *militaire*, puisqu'un Maçon, qui est un *homme libre*, ne doit pénétrer en loge qu'armé d'un glaive; que le premier et le troisième grades symboliques nécessitent l'usage de l'épée, et que les deux derniers des hauts grades, qui sont un développement de la Franche-Maçonnerie, sont entièrement consacrés aux armes.

La Franche-Maçonnerie est un *Art*, puisqu'elle tire *historiquement* son origine et son illustration de la construction du temple de Jérusalem. Cet *Art* est *Royal*, puisque Salomon fut le conducteur des *travaux* et le chef des *ouvriers;* que les *princes* et les *rois* Maçons sont également de *simples ouvriers*...

La Franche-Maçonnerie est une *Société;* car ses membres sont choisis et sont *frères*. Cette société est *parfaite*, car elle existe sans altération depuis

un temps immémorial, et ses principes, vraiment divins, sont sacrés, sont invariables.

Je m'arrête ici. J'ai préparé l'adepte, qu'il pénètre, le temple est entr'ouvert; cependant il ne l'est point tellement, qu'il puisse voir la *lumière* sans l'aide des *frères*.

PRÉCIS

DE L'INTRODUCTION ET DES PROGRÈS DE LA FRANCHE-MAÇONNERIE EN EUROPE, ET PARTICULIÈREMENT EN FRANCE.

On le peut, je l'essaie, un plus savant le fasse.
LAFONTAINE, liv. 2, fab. 1re.

COMME la passion dominante de l'homme de bien est l'amour de la patrie, servir et honorer son pays sont les devoirs imposés à tout écrivain. Lorsqu'il se présente un sujet analogue aux sentimens de patriotisme dont il est animé, l'homme de lettres doit donc le saisir avec empressement.

On accuse le Français de frivolité et d'inconstance. Ce reproche fait à tout propos et avec une persévérance vraiment inexplicable, semble ac-

quérir de jour en jour une consistance aussi affligeante pour tout bon Français, que ridicule aux yeux de la raison.

Le caractère français est actif, pétulant, fougueux et hardi : mais où montre-t-il la frivolité, l'inconstance, la versatilité? Est-ce dans les hautes sciences? dans les arts libéraux? dans les travaux mécaniques? dans le commerce? à la guerre? Il ne me convient pas de faire ici des citations qui pourraient paraître déplacées; mais je dis en somme qu'il serait difficile à un peuple de prouver sa supériorité sur la nation française, et de citer des hommes que nous n'ayons égalés ou surpassés.

Afin de justifier l'accusation de frivolité et d'inconstance, nous reprochera-t-on de négliger le beau, le grand, pour le bizarre et le futile? dira-t-on que nous ne sommes capables ni de penser, ni d'agir? Quittons-nous le sceptre des sciences pour agiter la marotte de la folie? Le Français refuse-t-il le combat pour se livrer au repos? Vole-t-il sur les traces du plaisir quand le devoir l'appelle à des travaux importans? Est-il jamais inférieur aux autres ou à lui-même? Quelque chose dégénère-t-il chez lui? Craint-il des rivaux ou des maîtres? Supérieur en tout, est-il injuste, vain, ridicule...? Non, non.

Il faut le dire cependant, et c'est encore faire son éloge, il n'est pas toujours studieux, profond,

occupé de méditations sérieuses. Riche de tous les dons, possesseur des plus heureuses facultés, le Français est le seul peuple qui sache réellement mêler l'agréable à l'utile, passer du sérieux au badin, du sublime au plaisant, de la poussière de l'étude sur la scène brillante du monde. Sur la brèche ou dans le boudoir, dans les camps ou dans les salons, au combat ou à la danse, il se montre toujours avec le même éclat. Savant et frivole, sérieux et plaisant, austère et passionné pour les plaisirs, il dicte à la fois un traité et une mode nouvelle; il trace en même temps un plan de campagne et un billet doux. Inventif, fécond, d'une infatigable activité, il semble doubler la durée commune de l'existence. Aimable, poli, délicat, il paraît recevoir des lois, lorsque, par des manières à la fois gracieuses et imposantes, par un langage persuasif, il oblige les autres à faire sa volonté, à se mettre sous sa dépendance et à reconnaître, sans se plaindre, son ascendant et sa supériorité.

Oh ! si cette facilité est de l'inconstance, si cette diversité est de la frivolité, il est assurément très-frivole et très-inconstant... Mais, l'esprit toujours égal, le flegme, l'imperturbable gravité de quelques-uns de nos voisins, vaudront-ils jamais tant de légèreté et d'inconstance ?

Cette dissertation n'est point aussi étrangère à mon sujet qu'on pourrait le penser, et je vais de suite en fournir la preuve.

Presque tous les Maçons qui ne sont pas Français, affirment que nous ne sommes point faits pour être Francs-Maçons, que nous traitons fort légèrement la Maçonnerie, que nous ne la connaissons pas, que nous sommes *indignes*, par notre *inconstance* et notre *légèreté*, de la connaître, de la soutenir, de la propager... Ils ajoutent que notre Maçonnerie est un simulacre insignifiant dont on accuse notre inconséquence.

Les Maçons français pensent fort différemment. Ils se tiennent pour très-instruits des dogmes maçonniques; ils prétendent connaître à fond le but de l'institution fraternelle; ils sont persuadés qu'il n'y a jamais eu de Maçonnerie autre que celle qu'ils professent; ils osent croire que nous sommes le premier des peuples modernes qui ait eu connaissance des principes maçonniques; ils affirment que la Franche-Maçonnerie nous est venue de l'Orient, et ils ne doutent pas que, lors de son apparition en Europe, la Gaule n'ait été le berceau de cette noble et excellente institution.

Je suis assez du sentiment de ces derniers frères, et je vais essayer de prouver que l'étincelle du feu sacré a jailli des mystères de la religion enseignée par les Druides.

Si la nation française n'était pas la plus étonnante des nations existantes, je pourrais dire de toutes les nations qui ont existé, il serait difficile

à l'observateur le plus prononcé en notre faveur, de concevoir et d'expliquer comment un peuple dont, au simple aperçu, l'esprit, les mœurs et les travaux paraissent si faciles et si peu importans, a pu être le premier et long-temps le seul des peuples barbares qui eussent accueilli et adopté une institution mystérieuse; c'est cependant une vérité démontrée. Il est certain que les Druides avaient des relations intimes avec les prêtres de l'Egypte, non-seulement à cause des intérêts généraux du sacerdoce, mais encore afin d'acquérir l'art si difficile de gouverner les hommes, l'intelligence des divers phénomènes, la connaissance de la nature et des attributs de la Divinité. Ces relations et l'initiation que les principaux Druides obtenaient, introduisirent dans le collége des prêtres Gaulois l'esprit maçonnique qui s'est montré faiblement au vulgaire, mais qui existait d'une manière non équivoque dans les dogmes secrets d'un culte malheureusement souillé par des coutumes superstitieuses et féroces. Ces coutumes ne doivent pas nous étonner, elles étaient analogues au caractère violent et brut d'un peuple totalement plongé dans les ténèbres, et dans les excès de la barbarie.

Les relations bien authentiques qui ont existé entre les ministres du culte d'Isis chez les Egyptiens, de Cérès chez les Grecs, et de la bonne

Déesse chez les Romains, et les prêtres d'Isis chez les Gaulois, le culte de la même divinité chez des peuples si éloignés les uns des autres, soit par les distances physiques, soit par la distance morale de l'instruction, les rapprochemens qu'il est facile de faire lorsqu'on se livre à l'examen des usages de ces hommes si différens; tout prouve que l'esprit de la Franche-Maçonnerie n'attendait pour se développer qu'un peu moins de rudesse dans les mœurs, qu'un peu plus de lumière dans l'esprit, qu'une religion dégagée de préceptes trop austères et de maximes cruelles, enfin qu'une fréquentation un peu suivie d'hommes policés : effet heureux et souverain que César produisit en subjugant les Gaules, et en proscrivant les Druides, dont l'intérêt politique était bien opposé à une réforme salutaire.

Les Druides dispersés n'eurent plus cet esprit de corps qui comprime avec tant de force l'esprit particulier : seuls et sans consistance, ils devinrent des hommes plus sociables; et si quelques-uns d'eux, par ignorance, aveuglement ou désespoir, pratiquèrent encore dans leur retraite quelques-uns de leurs dogmes affreux, les autres furent plus humains, étudièrent mieux la nature, et répandirent de plus doux principes. Les Bardes, disciples des Druides et Druides eux-mêmes, mais au second rang, suivirent l'exemple des Druides plus

tolérans ou devenus plus sociables. Ils s'attachèrent à épurer leur morale, à perfectionner les dogmes de leur religion : dès-lors ils développèrent les principes de la *religion unique, universelle et immuable*, c'est-à-dire la Franche-Maçonnerie, et initièrent à leurs nouveaux mystères les Bardes Calédoniens, qui bientôt enseignèrent publiquement les maximes précieuses de la religion druiditique modifiée. C'est ainsi que notre institution, maintenant si pure, se répandit de la Gaule dans l'Ecosse. Les colonies gauloises qui s'établirent dans les îles Britanniques, portèrent avec elles le culte nouveau; et ce culte se propageant de plus en plus, et se fortifiant de jour en jour, prit un caractère marqué et fixe. La tradition orale le maintint et l'étendit de générations en générations; et lorsque l'Europe, plus éclairée, fut presque entièrement chrétienne, les plus illustres seigneurs, pénétrés des principes de la foi, suivirent l'exemple des seigneurs français qui furent les premiers à aller porter les hommages de leur piété au tombeau du Dieu qu'ils révéraient. Ces pélérinages furent éminemment avantageux à la Franche-Maçonnerie, et la rendirent d'une utilité générale. En effet, la nécessité où les pélerins se trouvèrent de se soutenir mutuellement dans des pays étrangers et au milieu des infidèles, qui ne les souffraient que parce que leur intérêt l'exigeait, leur fit adopter les formes

que les seigneurs français avaient établies pour se reconnaître, se secourir et se protéger. Le temps n'était pas éloigné où la Maçonnerie allait acquérir une vigueur et une universalité qu'elle ne devait jamais perdre.

Un homme simple, mais enthousiaste, le fameux Pierre l'hermite, eut connaissance de cette association; ses idées libérales et religieuses en acquirent plus de force et plus d'exaltation. Il se sentit inspiré, il prêcha la croisade. La France, qui fut l'illustre théâtre de ses premiers succès, l'encouragea dans son entreprise. Il parcourut l'Europe, et, à l'imitation des Français, les autres peuples se croisèrent. Pierre ne voulut pas laisser son œuvre imparfaite; il sentit qu'il fallait fortifier le zèle de ses prosélytes, et leur donner en même temps les moyens de s'unir par des liens indissolubles; il voulut ne faire qu'un même peuple de tant d'hommes de nations différentes, et, conciliant avec autant d'art que de profondeur ses sentimens apostoliques et fraternels, il propagea la foi, et mit à la portée de tous les entendemens l'association mystérieuse qui devait si utilement seconder la mission qu'il croyait avoir reçue du ciel.

Des documens historiques confirmant ce qui a été avancé, nous apprennent qu'en 924, cent soixante-quinze ans avant la première croisade,

des Maçons français engagèrent Adelstand, petit-fils d'Alfred-le-Grand, roi d'Angleterre, à rassembler des Maçons de divers lieux, et à former une loge. Adelstand céda au vœu qui lui était exprimé; il réunit le peu de Maçons qui se trouvaient exister dans ses Etats, il en forma une loge, lui accorda des franchises, permit à ses membres de s'assembler aussi souvent que le besoin l'exigerait; et, afin de donner à la société naissante une marque plus immédiate et plus sûre de sa bienveillance, il mit à sa tête son frère Edwin. Ce prince, non moins zélé que généreux, s'occupa particulièrement de l'institution dont il était le protecteur direct; il rédigea des constitutions, et deux ans après, en 926, il établit à Yorck la première grande loge nationale qui ait existé.

Des Maçons nombreux et illustres de toutes les nations sortirent de ce foyer de lumière; ils se répandirent et conférèrent les grades qu'ils possédaient; ce fut ainsi que Pierre l'hermite fut initié. Les Maçons de ce temps répondaient sur leur honneur des prosélytes qu'ils faisaient et qu'ils agrégeaient à l'ordre.

Pendant près de quatre cents ans les Maçons ne donnèrent aucun signe éclatant de leur existence en Europe, les croisades occupant l'esprit

de tous les chevaliers; l'Asie seule fut témoin des réunions des Francs-Maçons croisés. Quoique secrète et peu connue, la Maçonnerie n'en fut pas moins active, et n'en obtint pas moins de protection de la part des princes initiés. Edouard III, aussitôt son avénement au trône, en 1327, s'occupa des Maçons. Il fit admettre aux mystères de l'ordre les premiers seigneurs du royaume, rendit les assemblées plus fréquentes, et s'attacha à réformer quelques vices qui s'étaient glissés dans les constitutions dressées par le prince Edwin. Jacques Ier, devenu roi d'Angleterre, se déclara ouvertement le protecteur des loges écossaises, qui n'avaient eu qu'une existence obscure. Nommé grand-maître de toutes les loges, il accepta cette dignité, et combla les ateliers et les Maçons de dons et de graces.

Mais en 1425, le parlement, profitant de la minorité de Henri VI, défendit les assemblées maçonniques. Ses mesures cependant furent paralysées par l'initiation du roi, dont la réception eut beaucoup d'éclat et de célébrité. Elle fut commentée et publiée par Locke.

Une nouvelle persécution menaçait les frères. Elisabeth ne pouvant être admise à la connaissance des mystères, conçut des soupçons que les ennemis de l'ordre ne manquèrent pas d'accroître.

Les choses en vinrent au point que des ordres furent donnés, et le 27 décembre 1561, jour de la célébration de la fête de l'ordre, des soldats se présentèrent pour dissoudre l'assemblée. Des réclamations, appuyées par les plus grands personnages de l'Etat, déterminèrent la reine à ne plus s'opposer aux rassemblemens dont on lui avait garanti l'innocence.

La tolérance dont Elisabeth crut devoir user, malgré des insinuations perfides, augmenta de beaucoup le nombre des prosélytes. Dans l'espace de près de deux cents ans, l'esprit maçonnique fit tant de progrès, que tout ce qu'il y avait de personnages distingués par la naissance, le rang, le mérite personnel, s'empressa de recevoir la lumière, et qu'en Angleterre, centre de la Maçonnerie, l'affluence des frères obligea de tenir une assemblée générale, en 1721, dans une salle publique. C'est à cette occasion qu'on créa des servans, afin d'être les gardes extérieurs des loges, et d'aider au service des travaux et des loges.

Parmi les grands-maîtres dont les noms sont parvenus jusqu'à nous, on compte *Christophe Wren*, célèbre architecte anglais, élu en 1685; *Georges Payne*, en 1718; *Désagulliers*, en 1719; et le *duc de Montaigu*, en 1721.

Des établissemens de bienfaisance ou d'utilité

publique furent établis partout où il y avait des loges. L'infirmerie royale d'Edimbourg, construite en 1738, est due à la munificence des Maçons. La bourse de la capitale de l'Ecosse est également un bienfait dû aux Maçons de cet Orient; ils en posèrent la première pierre en 1753, et il y eut à cette occasion une cérémonie des plus brillantes, où sept cents Maçons assistèrent publiquement, décorés des signes honorables de leur ordre.

Après avoir jeté un coup-d'œil rapide sur les progrès de la Maçonnerie en Angleterre, il est important d'exposer les différentes causes qui concoururent à ce que cette contrée, qui inventa peu, mais qui perfectionna souvent, devînt le théâtre où la plus belle des institutions se manifesta si ostensiblement et acquit tant de consistance. Ce travail sera court et facile.

Les mœurs des Anglais, et l'esprit de liberté qu'ils tiennent de leurs lois, voilà la principale cause de l'établissement et de la faveur de la Franche-Maçonnerie en Angleterre. Une institution qui prescrit la religion naturelle, qui recommande la charité, la pratique de toutes les vertus, et surtout l'amour fraternel le plus pur, devait s'accorder parfaitement avec des lois amies de la liberté, de l'indépendance, avec des mœurs réfléchies, austères, avec une religion tolérante et dégagée de supersti-

tion. Un roi familiarisé avec de telles lois, de telles mœurs, de tels principes, ne pouvait être éloigné d'adopter une institution qui ajoutait à ce que celles du royaume avaient de meilleur, et qui en corrigeait les imperfections.

La Franche-Maçonnerie, naturalisée par les Druides lorsqu'ils s'établirent dans les îles Britanniques avec les colonies gauloises, ne se développa que lentement dans ce siècle de barbarie et d'ignorance; mais, épurée et fortifiée par le temps, elle parut à des hommes plus instruits ce qu'elle était réellement. Le zèle des Maçons français porta Adelstand à l'examiner; il en sentit tout le mérite, et dès-lors il ne songea plus qu'à lui donner une honorable et solide existence. L'enthousiasme de ce roi acheva ce qui avait été ébauché par les frères étrangers; la Maçonnerie triompha; l'exaltation de l'hermite Pierre et les croisades, où les réunions maçonniques avaient été mises en activité par les croisés français, perfectionnèrent l'ouvrage du petit-fils d'Alfred; et malgré les bills du parlement contre les associations secrètes, la Franche-Maçonnerie fut souveraine absolue chez un peuple qui donnait des lois à ses souverains.

L'institution maçonnique ne pouvait pas espérer en France une destinée aussi heureuse que celle qu'elle avait dans Albion. Elle y comptait un certain nombre de sectateurs illustres, mais isolés, et

leur faiblesse devait durer aussi long-temps que l'institution serait étrangère au sol qui l'avait vu naître. Le gouvernement monarchique, notre gouvernement naturel, est, par son essence, ennemi des associations mystérieuses. Timide et ombrageux sous nos anciens rois, et plus faible que de nos jours, il devait tout craindre des moindres rassemblemens, et il s'attacha toujours à les empêcher de naître ou à les détruire lorsqu'à son insu ils avaient pu se former. D'ailleurs toute institution qui ne tient pas essentiellement au caractère distinctif de la nation, dépend beaucoup du caprice et du hasard, et ne s'établit guère que par l'effet de circonstances imprévues. La Franche-Maçonnerie ne tenant point de principe à notre esprit, à nos usages, n'a pas dû être accueillie chez nous par les motifs importans qui l'avaient fait adopter chez les Anglais; cependant nous ne pouvions pas rester éternellement étrangers à une institution qui fait le bonheur de ceux qui la connaissent. Notre gouvernement étant devenu aussi puissant qu'éclairé, devait dédaigner de prendre des précautions indignes de sa force et de ses lumières. Plusieurs Maçons français, d'un zèle intrépide, ne purent rester long-temps sans temples et sans assemblées. Ils se réunirent à quelques Anglais, parmi lesquels se trouvaient lord Dervent-Waters, le chevalier Maskelynes et M. d'Heguerty. On

s'assembla secrètement; et en 1725, on tint loge chez Hurc, traiteur anglais, établi à Paris, rue des Boucheries.

L'autorité, dirigée par des principes plus libéraux, ou seulement peut-être plus insouciante, ne crut pas devoir s'opposer aux réunions de cette société naissante. Une tolérance aussi heureuse qu'inattendue fortifia le zèle des frères, et augmenta le nombre des prosélytes; ceux-ci sollicitèrent l'initiation; ils l'obtinrent, et en moins de dix années, Paris renferma six cents Maçons nés dans son sein, et plusieurs loges établies, l'une chez Goustaud, lapidaire anglais, l'autre chez Lebreton, au *Louis d'argent*, et une troisième chez Landelle, traiteur, rue de Bussy. Le duc d'Aumont ayant reçu la lumière dans cette loge, elle prit, peu de temps après, le titre de *Loge d'Aumont*.

La loge-mère et les autres loges voulurent acquérir quelque consistance; elles se réunirent, et, par un juste sentiment de gratitude, elles nommèrent à la grande maîtrise de France, qui commença dès-lors (en 1736), lord d'Harnouester, successeur de lord Dervent-Waters.

Dans une assemblée générale qui eut lieu en 1738, il fut arrêté que la grande maîtrise serait donnée à perpétuité, et à des Maçons français; en conséquence, on procéda à l'élection d'un

grand-maître. Les suffrages s'étant réunis en faveur du duc d'Antin, ce prince fut pourvu de cette dignité.

La consistance que l'institution maçonnique acquérait en France augmenta considérablement le nombre des Maçons et des loges. En 1742, l'ordre comptait vingt-deux loges à Paris, et plus de deux cents dans les provinces de la France.

Ces progrès rapides, qui flattaient vivement les vieux et sages Maçons, leur donnait l'espoir que la Franche-Maçonnerie, fixée principalement dans le lieu de sa renaissance, répandrait un jour sur cette terre chérie l'éclat dont nous la voyons briller aujourd'hui. Ils ne se trompaient pas. La France, et particulièrement Paris, devait être le lieu où elle aurait une existence plus assurée, et une splendeur plus vive et plus honorable.

Le duc d'Antin ne jouit pas long-temps de la dignité de grand-maître; il mourut en 1743 : le comte de Clermont, prince du sang, lui succéda. Sa nomination fut ratifiée par les loges de Paris et par celles des provinces. Le prince de Conti et le maréchal de Saxe étaient au nombre des candidats.

Ce fut à cette époque qu'on déclara inamovibles, mais pour Paris seulement, les maîtres de loges qui, jusque là, avaient été renouvelés tous les trois mois. Cette mesure eut pour objet de simplifier et de régulariser l'administration des loges.

Le succès de ce changement donna lieu à de nouvelles dispositions. Le nombre des loges augmentant de jour en jour, on sentit la nécessité d'établir des réglemens fixes pour la gouverne des maîtres Maçons. On arrêta une réunion solennelle des loges. Dans cette réunion, qui eut lieu en 1762, on délibéra qu'il serait délivré des constitutions aux différens ateliers, et qu'on dresserait des réglemens à leur usage.

Une telle activité, des mesures si sages, une prospérité aussi bien établie, furent remarquées par la grande loge d'Angleterre, qui, soit par prudence, soit par d'autres considérations, crut devoir assurer ses droits en proposant à la grande loge de Paris un pacte d'affiliation. Le Grand Orient de Paris ne se refusa point à un traité qui lui parut juste et convenable : il l'accepta ; et l'une des principales conventions fut que l'une des deux loges ne pourrait point constituer dans les Etats où l'autre délivrait des constitutions.

La mort du comte de Clermont, arrivée en 1771, laissa vacante la place de grand-maître. En attendant que le choix des loges lui eût donné un successeur, on nomma en qualité d'administrateur général, le duc de Luxembourg.

La convocation de tous les députés des loges de Paris et des provinces se fit dans l'année 1772. Le résultat de l'assemblée qui la suivit fut que le duc

de Chartres, désigné par le comte de Clermont pour lui succéder, obtint les suffrages; il fut nommé, et il accepta. Cette séance mémorable par l'important objet de la nomination, le devint encore davantage par la reconnaissance solennelle que l'on fit du Grand Orient de France comme l'autorité suprême de la Maçonnerie dans les Etats français. Le Grand Orient fut divisé en trois chambres, dont les attributions étaient indépendantes les unes des autres. La première portait le nom de Chambre d'administration, la seconde celui de Chambre de Paris, et la troisième celui de Chambre des Provinces. Il fut créé une grande loge du conseil. Chaque chambre s'assemblait à des époques fixes, et le Grand Orient, dans ses assemblées générales, prononçait sur les travaux de ses divers ateliers.

Aussitôt que le Grand Orient eut été organisé, il s'occupa des intérêts particuliers des loges soumises à son autorité. Il sentit les inconvéniens qu'il y avait à laisser subsister l'inamovibilité des maîtres de loges; il prit des mesures convenables, et en 1776, par une circulaire qu'il adressa à tous les ateliers français, il annonça que l'inamovibilité n'existait plus, et qu'il ne reconnaîtrait à l'avenir comme loges régulières que celles qui auraient reçu de lui des lettres de reconstitution ou d'agrégation. Les loges s'empressèrent de ré-

pondre au désir du Grand Orient, et bientôt l'ordre le plus parfait régna dans toutes les parties de l'administration.

L'esprit maçonnique faisait des progrès extraordinaires. Paris, centre de l'association, vit l'initiation des plus illustres personnages. Des étrangers de la plus haute distinction, dont le concours était prodigieux et continuel, remportaient dans leurs foyers les principes nouveaux qu'ils venaient de connaître. Par une suite naturelle de cet enthousiasme que les Maçons français communiquaient aux divers habitans du globe, la Suède, la Prusse, le Danemarck, l'Allemagne, la Russie, prirent successivement le même esprit de fraternité, et le même désir d'établir des points généraux d'union ; les loges se créèrent, et les Grands Orients recherchèrent avec empressement des communications directes et intimes avec le sénat maçonnique français. Tant de zèle et de célébrité firent douter si les Ecossais et les Anglais étaient les plus dévoués Maçons de l'Europe.

La révolution qui devait bouleverser la France approchait insensiblement; les têtes commençaient à s'exalter; mais il est de la plus stricte justice de dire qu'aucune des véritables loges, que nul des vrais Maçons n'a été imbu des principes révolutionnaires. Tout ce que des écrivains inconsidé-

les ou perfides ont pu dire dans leurs ouvrages, qui, presque tous, portent le caractère de l'insouciance ou du libelle, est faux et ne mérite aucune créance; c'est le résultat de l'ignorance ou de la mauvaise foi. Les hommes malheureusement trop célèbres qui ont été Maçons, n'ont jamais figuré dans les loges avouées par les honnêtes gens; et si quelques vrais frères ont paru sur le théâtre des événemens politiques, c'est comme ennemis de l'oppression ou comme victimes. Le grand-maître, le trop fameux duc d'Orléans, dont les principes étaient bien opposés à ceux des membres du Grand-Orient et de tous les véritables Maçons, instruit en secret que le sénat maçonnique se proposait de le déposer, renonça à toute communication fraternelle, et fit, en 1792, insérer dans le Journal de Paris une lettre par laquelle il déclarait qu'il n'avait jamais été grand-maître de la Maçonnerie en France. Cette dénégation authentique suffit pour détruire les assertions erronées ou calomnieuses des écrivains ennemis de l'ordre.

La tempête révolutionnaire éclata. Pendant sa durée, les loges demeurèrent presque toutes sans activité; les Maçons fuyaient leur patrie déshonorée, ou périssaient sur l'échafaud avec une sublime résignation.

Pendant cette tourmente effroyable, il était diffi-

cile, sans s'exposer aux plus grands dangers, de faire connaître sa qualité de frère; il était plus dangereux encore de paraître regretter l'association fraternelle; et le comble de l'imprudence eût été de rappeler les principes de vertu, de religion et de paix qui font de notre institution une institution unique.

Cependant un homme courageux et préparé à tout, osa non-seulement avouer qu'il était frère, et qu'il regrettait les temps de prospérité de l'ordre, mais encore tenter de recueillir, pour les soustraire aux mains dévastatrices, les archives du Grand Orient et tous les matériaux intéressans dispersés dans les loges. La persévérance et le dévouement de ce zélé Maçon eurent le plus heureux résultat. Quoique inquiété vivement, quoique menacé avec violence, il persista dans son audacieuse entreprise, l'acheva dans toute son étendue, et par-là rendit à l'ordre en général, au Grand Orient de France en particulier, à tous les Maçons jaloux de conserver les traces de leur prospérité et de leurs travaux, les services les plus grands, les plus précieux, et surtout les plus désintéressés. Le frère Roettiers de Montaleau, ce frère dont les annales maçonniques rappelleront le nom et le souvenir avec une vénération éternelle, ne fut point le grand-maître de l'ordre; mais il doit jouir d'un titre

plus glorieux encore : c'est lui qui, jusqu'en 1802, a été le *conservateur de la Maçonnerie française*.

Le retour à la tranquillité, à l'ordre, à une stabilité inaltérable, permit aux Maçons, je ne dis pas seulement de se réunir, ils n'avaient jamais cessé de se rassembler, quoiqu'en petit nombre et dans le plus grand secret, mais de donner à leurs travaux plus d'extension, d'avouer sans crainte leur qualité de frère, et de signaler leur existence par la nomination d'un chef suprême. En 1803, Joseph Bonaparte fut élu grand-maître, et on lui adjoignit M. Cambacérès. Le *conservateur de la Maçonnerie française* fut nommé représentant particulier du grand-maître.

Je n'ai pas cru devoir, dans le cours de ce précis, parler du schisme qui s'établit à Paris entre deux Orients rivaux, ni de la différence qu'on dit exister entre les rites français et écossais. Ces détails, qui n'ont pu entrer dans le plan que je me suis tracé, et qui d'ailleurs importent peu à connaître, puisqu'un concordat les a rapprochés, auraient rappelé des opinions qu'il convient de laisser dans l'oubli.

Je n'ai voulu, en traçant le précis historique de l'introduction de la Maçonnerie en Europe, et particulièrement en France, que donner un aperçu général des progrès, des révolutions et de

l'état actuel d'une institution qui est au premier rang de toutes les institutions humaines. Mon entreprise est d'autant plus difficile et importante, qu'elle intéresse l'honneur de la nation française, et qu'il fallait s'élever contre des systèmes établis, reçus et consacrés. La prétention des Anglais et l'erreur dans laquelle sont plongés les Maçons du rite écossais, et le plus grand nombre de ceux du rite français, voulaient que je tentasse ce qui n'a point encore été entrepris. Je ne doute pas que mon travail ne pût être exécuté par une plume beaucoup plus élégante que la mienne, mais je n'en suis pas moins persuadé que tel qu'il est, il ne saurait manquer d'être utile. L'authenticité et l'ordre dont je ne me suis point écarté, mon impartialité et mon mépris pour les coteries et pour tous les faux systèmes, quelque brillans qu'ils soient, ne doivent laisser aucune incertitude sur ce que j'ai avancé. Je m'attends bien que les *enthousiastes*, les *fanatiques* et les *vrais*, mais *aveugles croyans* d'un rite ambitieux, vont crier au scandale. Que m'importent leurs clameurs ou leur dédain ? Je n'écris point pour eux.

SECONDE PARTIE.

ESPRIT

DES STATUTS GÉNÉRAUX DE L'ORDRE FRANC-MAÇONNIQUE.

La morale et la philanthropie formant la base de l'institution maçonnique, on ne recevra Franc-Maçon que des hommes choisis.

En conséquence, tout aspirant devra avoir reçu une éducation libérale et exercer un état honorable, parce que l'éducation qui instruit, et met à même de connaître le bien et le mal, développe les sentimens nobles, et, autant par amour-propre que par vertu, fait préférer en toute occasion ce qui est honnête et estimable, et parce qu'un état honorable procure l'aisance, soutient le caractère, et ne soumet point mercenairement à qui l'emploie, l'homme forcé de travailler pour vivre.

L'aspirant devra donc être de mœurs irréprochables, d'une probité scrupuleuse, d'un caractère conciliant et bon, d'une discrétion à toute épreuve.

Il aura l'amour de son prochain, de son pays, des lois, de la Divinité.

Reçu Franc-Maçon, il sera, dans la société profane, libre sans licence, grand sans orgueil, humble sans bassesse; dans la société maçonnique, ferme sans être opiniâtre, sévère sans être inflexible, soumis sans être servile.

Toujours juste et courageux, il défendra l'opprimé, protégera l'innocence, ne calculera jamais ses bienfaits et ses services.

Juste appréciateur des hommes et des choses, il ne verra que le mérite personnel, quels que soient le rang, l'état et la fortune.

Egal dans sa conduite, libre et constant dans ses principes, il ne s'écartera jamais du chemin de la vertu.

EXTRAIT

DES STATUTS DE L'ORDRE MAÇONNIQUE EN FRANCE, EN CE QU'IL IMPORTE A TOUT MAÇON DE CONNAITRE ESSENTIELLEMENT.

De l'Ordre en général, et du Grand Orient.

L'ORDRE maçonnique, en France, n'est composé que de Maçons reconnus pour tels, réunis en ateliers régulièrement constitués, de quelque rite qu'ils soient.

Chaque loge, chaque chapitre, a un représentant, et les représentans rassemblés forment la diète maçonnique sous la dénomination de *Grand Orient de France.*

Le Grand Orient est le législateur de l'ordre, il en a aussi le gouvernement : il réunit tous les pouvoirs. Il est invariablement fixé à l'Orient de Paris.

Au Grand Orient seul appartient de constituer les loges et les chapitres, et de leur faire expédier les chartes constitutionnelles et capitulaires.

Des Officiers du Grand Orient.

La direction des travaux du Grand Orient est confiée à des officiers qu'il nomme parmi ses membres.

De la Composition des Loges et Chapitres.

Tout homme peut être reçu Maçon, s'il a les qualités requises.

Un individu qui demande à être reçu Maçon, doit résider, au moins depuis trois mois, à l'Orient de la loge qu'il sollicite.

Il n'est point permis de tenir loge ou chapitre, si on est moins de sept frères.

Les officiers des loges seront *maitres*.

De la Présidence dans les Loges et dans les Chapitres.

Le vénérable d'une loge et le président d'un chapitre doivent être élus chaque année par la voie des bulletins.

Ils pourront être continués; mais aucun Maçon ne pourra exercer l'office de vénérable ou de président de chapitre pendant plus de trois ans consécutifs.

Des Grades.

On ne sera pas reçu apprenti avant vingt-un ans, compagnon avant vingt-trois, maître avant vingt-cinq.

La loge ne donnera de dispense d'âge qu'en faveur d'un louveton, c'est-à-dire d'un fils de Maçon.

On ne pourra posséder aucun haut grade avant vingt-cinq ans. L'âge pour chaque haut grade sera réglé suivant l'essence du grade, et suivant le rite.

Lorsqu'il y aura plusieurs récipiendaires, le fils d'un Maçon passera le premier.

On ne pourra recevoir les grades dans un atelier autre que celui dont on sera membre, à moins qu'on ne présente une permission par écrit.

De la cotisation nommée don gratuit des Loges et Chapitres.

Les loges et les chapitres paient un tribut annuel, à titre de *don gratuit*, qui ne peut être moindre de 3 francs par chaque membre essentiel des loges et chapitres.

ABRÉGÉ

DES RÉGLEMENS PARTICULIERS DES LOGES.

Ces réglemens sont des lois particulières créées et adoptées par les loges pour leur police et leur administration.

Pour la *police*, ils rejettent des ateliers maçonniques,

Tout membre coupable des crimes punis par la loi;

Tout membre tombé dans une juste diffamation;

Tout membre reconnu méchant, haineux et capable d'une vengeance méprisable;

Tout membre qui, sans de justes et puissans motifs, attaquerait ouvertement l'honneur d'un frère de la loge, ou qui sourdement répandrait sur son compte des propos calomnieux;

Tout membre qui ne déférerait pas aux statuts généraux de l'ordre, aux statuts et réglemens du Grand Orient de France, aux chefs de la loge, à ses réglemens particuliers;

Tout membre qui, à la fin de l'année, refuserait d'acquitter ses cotisations et contributions.

Avant le prononcé d'exclusion, toute justification est entendue et admise, si elle est valable.

Pour l'*administration*, ils arrêtent ce qui suit :

Gouvernement de Loge.

Chaque loge est administrée ou gouvernée par les officiers suivans :

Un vénérable,
Un premier surveillant,
Un deuxième surveillant,
Un orateur,
Un secrétaire,
Un premier expert,
Un maître des cérémonies,
Un trésorier,
Un hospitalier ou aumônier,
Un architecte-vérificateur,
Un archiviste,
Un garde des sceau et timbre,
Un maître des banquets ou maître d'hôtel,
Un orateur adjoint,
Un secrétaire adjoint,
Un maître des cérémonies adjoint,
Un maître des banquets adjoint,
Six experts,
Un député au Grand Orient de France,
Un ex-vénérable.

Election des Officiers.

La loge procède à l'élection de ses officiers d'année en année, et toujours dans l'assemblée qui précède la fête de l'ordre.

L'élection des officiers se fait au scrutin couvert et à la majorité des suffrages.

Entre deux frères qui ont réuni le plus de votes, s'il existe un partage de voix, le plus ancien d'âge maçonnique l'emporte de droit.

La fonction de chaque officier dure un an.

Un officier ne peut réunir deux offices.

Chaque officier doit, à peine de nullité de sa nomination, prêter, dans les trois mois qui suivent cette nomination, l'*obligation* que sa charge lui impose.

La fête de l'ordre commence par l'installation des officiers.

DEVOIRS DES OFFICIERS.

Du Vénérable.

Le vénérable préside, dirige et inspecte l'atelier; il a seul le droit de reprendre les membres de la loge; il accorde ou refuse la parole, la retire ou la continue, prolonge, suspend ou ferme les travaux, ajourne ou termine toute discussion.

Comme chef suprême de la loge, il est de droit président de toutes les commissions, comités ou réunions.

Il signe tous les actes de la loge, minutes, expéditions, extraits.

Il désigne les frères qui doivent remplacer les dignitaires ou adjoints non présens aux assemblées.

Il ordonne les convocations ordinaires, et fait convoquer extraordinairement.

Des Surveillans.

Après le vénérable, les surveillans régissent l'atelier.

Ils maintiennent sévèrement sur les colonnes le silence, l'ordre et la régularité.

Le second surveillant, averti de ce qui se passe dans les pas perdus, en prévient le premier surveillant; il le prévient aussi des diverses annonces qui viennent de l'extérieur du temple. Le premier surveillant, à haute voix, transmet le tout au vénérable.

Du premier Surveillant.

Le premier surveillant tient le premier maillet en l'absence du vénérable, et le remplace dans toutes ses fonctions.

Si quelque plainte grave est portée contre le vénérable, le premier surveillant convoque et préside la loge,

Du second Surveillant.

Le second surveillant remplace le premier.

Il remplace le vénérable en l'absence du premier surveillant.

De l'Orateur.

Dans toutes les délibérations, à la suite de chaque discussion, et sur l'invitation du vénérable, l'orateur, après avoir analysé les opinions, et, si besoin est, rétabli les faits, donne ses conclusions.

Il requiert la stricte exécution des statuts généraux de l'ordre, des statuts et réglemens du Grand Orient de France, des réglemens de la loge.

Tous les trois ans, lors de la célébration de la fête de l'ordre, il rend compte des travaux de la loge pendant les années écoulées.

Il prépare les pièces d'architecture, et prend connaissance de celles qui doivent être communiquées, lorsqu'elles ne sont pas de l'une des cinq premières lumières.

Il donne des instructions aux nouveaux initiés.

Il signe tous les actes de la loge.

Du Secrétaire.

Le secrétaire dresse les procès-verbaux des assemblées, et en porte le tracé sur un registre à ce destiné.

Chaque tracé est signé de lui.

Il tient la correspondance dans ses diverses parties.

Il contresigne tous les actes de la loge, en mettant au-dessus de sa signature : *par mandement.*

Il tient, par ordre alphabétique, état des membres de la loge.

Il est dépositaire des pièces et registres courans qui ont trait à la secrétairerie.

Du premier Expert.

Le premier expert remplace le vénérable, en l'absence des surveillans.

Il tuile les visiteurs, et s'assure de leurs qualités maçonniques.

Il supplée au second surveillant, quand celui-ci succède au premier.

Il distribue et recueille les boules de scrutin et les billets d'élection.

Du Maître des Cérémonies.

Le maître des cérémonies prescrit et conduit le cérémonial des tenues, tant ordinaires qu'extraordinaires.

Il accompagne et place les visiteurs.

Du Trésorier.

Le trésorier tient registre des recettes et dépenses de la loge.

Il perçoit le coût des initiations, affiliation, cotisations et contributions.

Il ne paie que les bons signés du vénérable et de l'architecte-vérificateur.

Tous les six mois il rend compte de sa gestion.

De l'Hospitalier.

L'hospitalier, à chaque tenue, comité ou réunion, fait circuler le tronc des pauvres. Il est dépositaire de son contenu.

Il distribue les aumônes, selon l'ordre de la loge.

Il tient registre des recettes et dépenses de sa caisse.

Il rend ses comptes tous les six mois.

De l'Architecte-Vérificateur.

L'architecte-vérificateur est chargé de tout ce qui a rapport aux finances et à la décoration de la loge.

Il vérifie, d'après les pièces qu'on lui présente, les comptes du trésorier, de l'hospitalier et du maître des banquets. Vérification faite, il vise et signe.

Il dirige les frères servans.

De l'Archiviste.

L'archiviste est dépositaire des réglemens manuscrits de la loge, des constitutions, des ouvrages divers qui ont trait à la loge, des planches adressées à l'atelier, de toutes les pièces d'architecture, des comptes, mémoires, etc.

Il peut, mais sans déplacement, communiquer aux membres de la loge les objets confiés à sa garde.

Il tient registre des pièces qui composent les archives : chaque article est paraphé par le vénérable et par lui.

Du Garde des Sceau et Timbre.

Le garde des sceau et timbre, signe tous les actes

officiels de la loge, auparavant revêtus de la signature du vénérable, et du contre-seing du secrétaire.

Il tient registre des pièces qu'il signe, timbre et scelle.

Il est dépositaire des sceau et timbre, qu'il représente à la première réquisition.

Du Maître des Banquets.

Le maître des banquets est chargé de la direction des fêtes.

Des Adjoints.

Les adjoints aident ou remplacent les titulaires.

Des six Experts.

Le second expert remplace le premier. Il prépare ordinairement les aspirans, et remplit les fonctions de frère terrible.

Le troisième expert remplace le second. Il veille dans l'intérieur à la sûreté de la loge, quand il n'y a pas de garde du temple en titre.

Les quatre derniers experts remplacent les adjoints, et sont aux ordres du vénérable, qui les emploie aux fonctions secondaires.

Du Député au Grand Orient de France.

Le député au Grand Orient de France est chargé de représenter la loge, d'en soigner les intérêts, et de veiller à l'honneur des membres individuellement ou collectivement.

De l'Ex-Vénérable.

Le vénérable qui sort d'exercice prend le titre d'ex-vénérable, et est considéré comme tel pendant toute la durée du vénéralat de son successeur.

L'ex-vénérable reçoit les honneurs accordés au vénérable, et se place toujours à sa droite, à l'Orient; mais il ne peut exercer aucune fonction, dignité ou présidence.

Il est le défenseur de tous les frères de la loge qui peuvent réclamer ses bons offices dans leurs affaires maçonniques.

Rangs.

Le vénérable est placé sur le trône, à l'Orient.

Le député de la loge, à sa gauche.

L'ex-vénérable, à sa droite.

Les officiers du Grand Orient, les vénérables et les visiteurs des hauts grades, indistinctement des deux côtés.

Le premier surveillant devant la colonne du midi.

Le second surveillant devant la colonne du nord.

L'orateur, en tête de la colonne du midi, à l'Orient.

Le secrétaire, en tête de la colonne du nord, à l'Orient.

Le trésorier, à son bureau, en tête de la colonne du midi.

L'hospitalier, à son bureau, en tête de la colonne du nord.

Le premier expert, à la gauche du premier surveillant.

Le maître des cérémonies, à la droite du second surveillant.

Le troisième expert, comme frère couvreur, à la porte extérieure du temple.

Les autres frères officiers, indistinctement sur les deux colonnes.

Les apprentis, sur le second rang de la colonne du nord.

Les compagnons, sur le deuxième rang de la colonne du midi.

Les maîtres se placent à leur choix sur les deux colonnes, mais cèdent toujours la première banquette aux *maîtres* visiteurs.

Convocation.

Le secrétaire annonce les convocations ordinaires et extraordinaires, par des planches expédiées au domicile de chaque frère, trois jours avant la tenue. Chaque planche contient sommairement l'énoncé des travaux.

Exactitude dans les travaux.

La loge tient deux séances d'obligation par mois, et tout membre titulaire est tenu de s'y rendre, s'il n'est retenu par une maladie grave, ou des affaires majeures.

La loge accorde des congés limités ou indéfinis, et les frères qui en sont porteurs ne paient aucune cotisation ou contribution.

Tenue des Frères pendant les Assemblées.

Chaque membre sera, pour ses frères, affable, pleins d'égards et d'aménité.

Aucune rixe ne doit troubler la loge.

S'il s'élevait quelque discussion trop vive et capable de causer de la peine à un ou plusieurs frères, le vénérable inviterait à la modération. Si, nonobstant ses avis paternels et ses remontrances amicales, sa voix était méconnue, il ferait couvrir le temple aux auteurs du trouble.

Toute discussion qui n'est pas maçonnique ne peut occuper la loge, et est fermée sur-le-champ par le vénérable.

Aucun frère des colonnes ne peut parler, si son surveillant ne lui en a procuré la permission.

Les frères de l'Orient, qui désirent entretenir la loge, s'adressent directement au vénérable.

Le vénérable seul a droit d'interrompre un frère qui a la parole.

Commissions et comités.

Les commissions et les comités sont nommés pour s'occuper partiellement, ou totalement, des affaires particulières de la loge, affaires que souvent diverses raisons ne permettent pas de traiter dans les tenues ordinaires. Cependant il faut, autant qu'il est possible, éviter ces assemblées, parce que tout ce qui intéresse l'atelier doit être discuté en loge, lors des *tenues de famille*.

Finances.

Les recettes d'une loge se composent, pour la *caisse du trésorier*, du coût des initiations, augmentations de gages et de l'affiliation, du montant des cotisations et contributions, et des dons qui peuvent être faits à la loge. Pour la *caisse de l'hospitalier*, du produit des quêtes, des amendes et des sommes

versées pour les pauvres par les frères bienfaisans.

Les dépenses se partagent en deux classes : les dépenses ordinaires et les dépenses extraordinaires. Les premières comprennent le coût de la location du local, les gages des frères servans, le bois, le luminaire et quelques menus frais. Les secondes sont commandées par les banquets, fêtes de circonstance, loges d'adoption, pompes funèbres, etc. Ces dernières dépenses doivent être réglées de manière à ne point épuiser la caisse de la loge.

Initiation et affiliation.

Une demande en initiation doit contenir les noms, prénoms, qualités, domicile, âge et lieu de naissance du profane.

Le vénérable nomme secrètement trois commissaires pour prendre des renseignemens sur les mœurs de l'individu proposé.

Le scrutin doit être unanime. Cependant une boule noire n'est pas toujours une cause de rejet, quand les cinq premières lumières de la loge jugent que les motifs qui ont fait mettre la boule noire ne sont pas assez graves. Deux boules noires excluent impérieusement.

Les augmentations de gages ne s'accordent que de trois en trois mois, hors les cas d'urgence, sur lesquels la loge délibère spécialement.

étoiles, la voûte d'acier, et les honneurs de l'Orient.

Les honneurs accordés aux visiteurs *maîtres*, *compagnons* ou *apprentis*, sont de les recevoir debout, à l'ordre, le glaive en main, et de les placer, selon leurs grades, sur la colonne du midi ou sur celle du nord.

Maladies et décès.

Lorsqu'un frère est malade, la loge dont il est membre nomme une députation chargée de le visiter régulièrement pendant la durée de sa maladie.

Si ce frère a besoin de secours précuniaires, il les puise dans la caisse de la loge.

Après le rétablissement de ce frère, si sa fortune ne lui permettait pas de rendre les avances faites par la loge, ces avances seraient regardées comme un *don*.

Quel que soit l'état d'un membre de la loge, lorsque ce frère viendra à décéder, la loge assistera à ses funérailles, soit en corps, soit par députation. Dans la tenue du troisième grade qui suivra le décès, il sera lu par l'orateur, une *notice nécrologique*, qui sera déposée dans les archives de l'atelier. La loge pourra, si elle le juge à propos, faire imprimer cette notice, ou bien honorer *la*

moire du défunt par une pompe funèbre, qui va avoir lieu avant l'expiration de l'année. Dans le cas de la pompe funèbre, l'impression de l'*oraison* ou du *discours* est de rigueur.

Il est superflu sans doute de faire observer que la prudence doit sans cesse présider à ces sortes de dépenses, qui sont toujours très-considérables, et qui absorbent souvent des moyens que la loge emploierait à des actes de bienfaisance.

Secourir l'infortune est notre premier devoir; rendre l'hommage de la piété fraternelle à ceux de nous qui ne sont plus, est le second : nous ne devons jamais nous écarter de cette règle de conduite.

DICTIONNAIRE

DES

MOTS ET EXPRESSIONS MAÇONNIQUES.

A.

Abréviation (l') s'emploie en écrivant maçonniquement. Exemples : T.·. C.·. F.·. pour très-cher frère ; la R.·. L.·., ou la R.·. □.·. pour la respectable loge, etc.

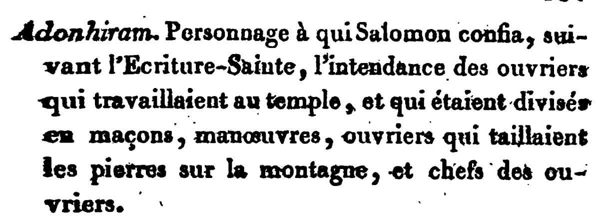
Absence. Un frère qui veut s'absenter momentanément de sa loge, doit en prévenir le vénérable.

Acacia. Arbre dont l'attribut mystérieux n'est connu que des *maîtres.* C'est le *myrte* des anciens initiés, et le *rameau* d'or de la fable.

Acclamation. Consentement général qui dispense quelquefois de la formalité du scrutin.

Accolade fraternelle. Baiser d'accueil ou de réception.

Adjoint. Sous-fonctionnaire de loge.



Adonhiram. Personnage à qui Salomon confia, suivant l'Ecriture-Sainte, l'intendance des ouvriers qui travaillaient au temple, et qui étaient divisés en maçons, manœuvres, ouvriers qui taillaient les pierres sur la montagne, et chefs des ouvriers.

Les Francs-Maçons du rite français, par des raisons qu'on explique de diverses manières, ont cru devoir, dans l'historique du grade de *maître*, reconnaître pour inspecteur-général des ouvriers, non *Adonhiram*, mais *Hiram*, fils d'un Tyrien, et d'une femme veuve de la tribu de Nepthali, *et qui*, dit l'Ecriture-Sainte (IIIe. liv. des Rois, ch. 7, v. 14 et suivans), *travaillait en bronze et était rempli de sagesse, d'intelligence et de science.*

Une raison majeure, et sans laquelle on expliquerait difficilement d'une manière satisfaisante les causes de ce changement, est que Salomon estimait, aimait et honorait beaucoup Hiram à cause de ses mœurs, de sa piété, et parce qu'il *était rempli de sagesse, d'intelligence et de science;* que de là on a pensé qu'il serait plus naturel de reconnaître un pareil homme pour *chef moral* dans un *temple allégorique*, lui qui d'ailleurs avait orné le *temple matériel* par des chefs-d'œuvre en tous les métaux, qu'un per-

sonnage dont l'Ecriture-Sainte ne parlait pas d'une manière aussi honorable.

Adoption d'un lwton ou d'un frère. Une loge peut adopter le fils d'un frère, ou d'un vieillard Maçon. Dans ce cas, elle fait élever à ses frais le lwton, qu'elle met à même de pourvoir à ses besoins en lui faisant apprendre un état, et elle fournit des alimens et des secours au frère âgé et malheureux.

Affiliation. L'affiliation ou l'agrégation à une loge, s'accorde à tout Maçon régulier.

Affiliation à plusieurs loges. Comme un frère estimable est toujours bien accueilli dans les loges dont il n'est pas membre, il n'y a ni raison ni convenance à ce qu'un Maçon appartienne à plusieurs loges du même Orient. Il serait à désirer que les frères se pénétrassent bien des principes maçonniques, et qu'ils s'attachassent à les observer scrupuleusement; alors ils se borneraient à faire partie de la loge qui leur aurait donné la lumière, ou de celle qu'ils auraient choisie, si la première n'existait plus.

Affiliation entre les loges. Deux loges peuvent s'accorder l'affiliation, c'est-à-dire s'adopter de manière que, sans perdre leurs titres particuliers, ni aucun de leurs droits respectifs, elles ne

forment, en quelque sorte, qu'un seul et même corps, qui subsiste jusqu'à ce que l'une des deux loges demande à rompre le pacte d'union. Ces affiliations s'écartent des principes maçonniques, qui veulent que le sentiment de fraternité soit égal pour tous les frères et chez tous les frères individuellement ou réunis en loges; mais cependant elles ne sont point dangereuses, car l'objet qui détermine l'affiliation entre quelques loges, est d'établir plus d'intimité, de se trouver en plus grand nombre lors des tenues réciproques, et de s'entr'aider mutuellement dans les travaux ou dans les actes de bienfaisance; il faut néanmoins éviter, autant qu'il est possible, ces réunions, parce que, outre qu'elles ne peuvent qu'être tolérées, elles ne sont jamais d'une nécessité absolue.

Affiliation libre (l') exempte des cotisations, mais ne permet pas d'être élevé aux dignités et fonctions de la loge.

Age maçonnique. L'âge maçonnique se constate par le grade qu'on possède. L'apprenti a moins d'âge que le compagnon.

Aligner. En tenue de table, c'est ranger sur une même ligne les canons et les barriques.

Amende. (Elle est toujours au profit des pauvres.) Punition légère qu'une loge inflige à ses membres dans les cas qui ne sont pas graves.

Anagramme. Chaque loge prend l'anagramme de son nom pour lui servir d'indication, soit avec le Grand Orient, soit avec les loges.

Apprentissage. Premier grade de la maçonnerie symbolique.

Architecte-vérificateur. Officier de loge.

Archives. Lieu où se déposent les titres et pièces relatives à une loge.

Archiviste. Officier de loge.

Art royal. Qualification honorable qu'on donne à la Franche-Maçonnerie.

Assemblée. Réunion de Francs-Maçons.

Assentiment. Consentement à une chose proposée.

Association. On dit : la Franche-Maçonnerie est une association d'hommes vertueux.

Atelier. Loge.

Attouchement. Signe manuel pour se reconnaître entre Francs-Maçons. Chaque grade a un attouchement qui lui est propre.

Augmentation de gages, ou *de grade*, ou *de paye*, ou *de salaire.* Promotion d'un frère à un grade supérieur.

Autel. Table de forme religieuse placée devant le vénérable.

Avenue. Mot générique pour désigner toutes les parties qui conduisent au temple.

B.

Baiser de paix. Marque d'amitié ou de réconciliation entre deux frères.

Bandeau. Mouchoir que l'on met sur les yeux du récipiendaire à sa réception.

Banquet. Repas maçonnique.

Bannière. Enseigne sur laquelle sont peints les attributs de la loge.

Barrique. Nom d'une bouteille ou d'une carafe, en tenue de table.

Batterie. Applaudissement.

Bijou de loge. Le bijou particulier adopté par la loge, se porte suspendu au côté gauche.

Bijoux de l'ordre. Ce sont l'*Equerre*, attachée au cordon du vénérable; le *Niveau*, au cordon du premier surveillant; et la *Perpendiculaire*, au cordon du second surveillant.

Bijoux des grades. Ils caractérisent les divers grades de la Franche-Maçonnerie; les maîtres portent une équerre et un compas. Les grades supérieurs ont des bijoux qui les distinguent.

Billets d'élection. Ils ont lieu lors de la nomination des officiers d'une loge.

Blanc. Couleur du tablier des apprentis et des compagnons, et des gants de tous les Maçons.

Boules. On s'en sert lors de la circulation du scru-

tin, pour exprimer son vote. Les boules *blanches* sont toujours *favorables*. Les boules *noires* toujours *contraires*.

Bouquets. Ils sont l'emblême de la joie et de la candeur. Aux fêtes de l'ordre, chaque frère reçoit un bouquet, dont il orne sa place lorsqu'il est en tenue de table.

C.

Cahiers du Grand Orient. Instructions *manuscrites* que le Grand Orient délivre aux loges pour diriger leurs travaux et régler les réceptions.

Calendrier maçonnique. Il s'imprime tous les ans par les soins du Grand Orient de France. Il contient le nom maçonnique de chaque mois, donne connaissance de la situation du Grand Orient dans sa composition et dans ses attributions, et présente, par ordre alphabétique, l'état des loges et chapitres des Orients de France et des Orients étrangers de sa correspondance.

Calice d'amertume. Breuvage que l'on donne au récipiendaire pendant sa réception.

Canons. Verres.

Cantiques. Chansons maçonniques.

Caractères maçonniques. Caractères propres aux Maçons. Ces caractères seront tracés ici de ma-

nière que le Maçon seul en pourra connaître la distribution et la valeur :

Certificat. Pièce par laquelle une loge atteste qu'un individu est apprenti ou compagnon Maçon.

Chaîne de fleurs. Lors de la célébration d'une *cinquantaine maçonnique*, de la *fête d'un fondateur*, ou de la *réception du lowton*, le temple est orné de guirlandes de fleurs, que l'on nomme maçonniquement *Chaîne de fleurs.*

Chaîne d'union. (Elle se forme lors de la communication du mot de sémestre, et à la suite des banquets.) C'est se réunir en cercle et se tenir par la main.

Chambre des réflexions. Lieu souterrain, peint en noir. On y place le candidat avant sa réception.

Chambre du milieu. Chambre des maîtres.

Charger. En tenue de table, c'est mettre du vin dans son verre.

Cinq points de perfection, ou *Cinq points de la maçonnerie.* Ils ne peuvent être connus que des *maîtres*, et ne doivent être expliqués que de vive voix ; cependant ils seront détaillés *d'une manière convenable dans les instructions sommaires des trois premiers grades écossais.*

Clandestin., *ine. Temple clandestin*, *loge clandestine.* C'est ainsi que les Maçons réguliers qualifient les assemblées maçonniques qui ne sont pas avouées du Grand Orient.

Colonnes. Elles sont au nombre de deux dans l'intérieur du temple, et s'étendent de l'occident à l'orient. Sur la colonne du nord est incrustée la lettre *J*, et sur celle du midi la lettre *B.* — Rangs des frères placés dans la direction de chaque colonne.

Comité. Assemblée particulière des frères nommés par une loge pour donner un avis motivé dans des affaires qui exigent un examen préalable.

Commission. Députation de frères chargés par la loge de remplir une mission.

Commission administrative. Elle se compose des sept premiers officiers de la loge, et s'occupe de tout ce qui peut intéresser les affaires de l'atelier.

Compagnonage. Deuxième grade de la maçonnerie symbolique.

Compas. Emblême de la justice.

Congé indéfini. Permission de s'absenter de sa loge pour affaires importantes, ou à cause de maladie grave. Pendant la durée de ce congé, celui qui en est porteur ne paie aucune cotisation.

Congé limité. Il s'accorde dans des cas moins importans que ceux qui sont prescrits par le congé indéfini. Il ne dispense pas de fournir les cotisations.

Constitutions. Paténtes que le Grand Orient accorde à une loge qu'il reconnaît.

Contributions. Elles ont lieu quand la dépense d'une loge excède sa recette.

Convocation. Avertissement officiel des tenues ordinaires ou extraordinaires de la loge dont on est membre.

Cordons. Ils indiquent le grade maçonnique ou la fonction de la loge dont un frère est revêtu.

Cotisation. Somme payée annuellement pour contribuer aux dépenses de sa loge.

Couvreur. Fonctionnaire de loge.

Couvrir le temple. C'est fermer le temple. Faire couvrir le temple à un frère, c'est le faire sortir de la loge.

Crayon. Tenir le crayon, c'est remplir l'office de secrétaire pendant les travaux d'une loge.

D.

Décors. Ce sont les tabliers, cordons et bijoux qu'on porte en loge.

Delta. Triangle lumineux, image de la puissance suprême : Dieu.

Députation. Frères d'une loge nommés par elle pour la représenter.

Député au Grand Orient. Officier de loge.

Député de loge à loge. Deux loges affiliées nomment réciproquement un député pour assister aux travaux de la loge amie. Ce député, toujours placé à l'Orient, n'a que voix consultative.

Devise. Une loge, en se créant, prend une devise qui la distingue des autres.

Diacre. En loge écossaise, porteur d'ordres.

Dignitaires. Les dignitaires d'une loge sont ses cinq premiers officiers.

Diplôme de loge. Certificat qui atteste que son porteur est maître, quand la signature du porteur est conforme à celle du diplôme.

Diplôme du Grand Orient. Ce diplôme est, pour son objet, semblable à celui de loge; mais les signatures dont il est revêtu étant plus connues, plus authentiques, plus officielles, et beaucoup moins variables que celles des diplômes de loge, le diplôme du Grand Orient de France a l'avantage de procurer aux frères visiteurs l'entrée des ateliers de tous les Orients.

Don gratuit. Somme annuelle que chaque loge paie pour les dépenses du Grand Orient.

Drapeau. En tenue de table, serviette.

Drapeau. (grand) Nappe.

E.

Eau lustrale. Emblême de la purification : l'eau lustrale suffit pour la purification d'un temple ; mais elle ne suffit pas pour le néophyte qui, purifié par l'eau, doit encore l'être par les flammes.

Equerre. Emblême de la droiture.

Entrée du temple. Donner l'entrée du temple, c'est permettre à un frère d'assister aux travaux maçonniques.

Epreuves. Moyens mystérieux pour connaître le caractère et les dispositions d'un récipiendaire.

Ère maçonnique. Elle part du commencement du monde, suivant la chronologie hébraïque que les Maçons ont adoptée. L'année maçonnique est l'année légale ou religieuse des Hébreux ; elle commence au mois de *Nisan*, qui correspond au mois de *mars* de l'ère chrétienne, époque à laquelle, suivant l'Exode (ch. 12, v. 40), les Hébreux sortirent de l'Egypte. L'année des Juifs commençait à *Tisri*, correspondant à *septembre ;* les mois, étant lunaires, l'année est composée de treize mois, et alors on compte par premier et deuxième *Adar*. Les Francs-Maçons n'admettent que douze mois, dont voici l'ordre et les noms : premier mois, *Nisan* (mars) ; deuxième, *Jiar* (avril) ; troisième, *Sivan* (mai) ; quatrième, *Tam-*

muz (juin); cinquième, *Ab* (juillet); sixième, *Elul* (août); septième, *Ethanion* (septembre); huitième, *Marshevan* (octobre); neuvième, *Chisleu* (novembre); dixième, *Thebet* (décembre); onzieme, *Sabeth* (janvier); douzième, *Adar* (février).

Les mois et les jours n'ayant point de dénomination particulière, on dit le premier jour du premier mois de l'année 1817, pour le premier mars 1817.

Esquisse des travaux. Sommaire de ce qui s'est passé dans la tenue d'une loge. C'est sur l'esquisse que se fait la rédaction du procès-verbal.

Etoile flamboyante. Symbole de la Divinité.

Etoiles. Bougies.

Evangile. Les profanes et les Maçons d'autrefois juraient sur l'Evangile qui, dans toutes les loges, était placé sur un autel au bas de l'orient; aujourd'hui on jure sur le glaive, symbole de l'honneur. Ce serment est beau sans doute, mais l'ancien semble préférable. Avant de savoir ce que c'est que l'honneur, on connaît sa religion, et il est plus convenable de jurer sur ce qui fait l'objet de notre foi, et que nous révérons dès l'enfance, que sur ce que nous n'apprenons qu'avec le temps, et que le caprice peut expliquer de plusieurs manières. Les Maçons du rite

ossais prêtent encore serment sur l'Evangile. Les profanes et les Maçons qui ne sont pas de la religion chrétienne, juraient, et seront toujours libres de jurer sur les livres sacrés de leurs religions. Ne pourrait-on pas jurer sur le Saint Evangile, sur le glaive, symbole de l'honneur, etc.?

Exclusion et radiation des loges. Un frère qui se rendrait coupable d'un crime quelconque, ou qui aurait l'habitude du vice, serait jugé par sa loge, qui, après l'avoir exclu de son sein et rayé du tableau de ses membres, enverrait sa délibération au Grand Orient. Celui-ci ayant la conviction de la culpabilité, en donnerait avis aux loges de la correspondance, et le frère rayé ne pourrait plus être reçu dans aucune loge régulière.

Experts. Officiers de loge.

F.

Faux-frère. Maçon qui trahit ses sermens. Homme qui a surpris les secrets maçonniques ou qui a été reçu dans une loge irrégulière.

Fêtes de circonstances. Un grand sujet de joie publique peut donner lieu à ces fêtes; mais il ne les commande jamais.

Fêtes de l'ordre. Il y en a deux par an. Elles

sont d'obligation, et se célèbrent à chaque Saint-Jean.

Feu. Dernier temps de l'exercice de table, lors des santés : il exprime le *parfait dévouement.*

Figures. Ce sont les vertus maçonniques peintes dans l'intérieur des loges sous les traits de la *force*, de l'*union*, de la *sagesse*, de la *candeur*, de la *bienfaisance*, etc., etc.

Flammes. Passer par les flammes, c'est être purifié par le feu. L'eau lustrale complète la purification du néophyte.

Fondateurs. Frères qui ont établi une loge.

Franc-Maçon. Sectateur de la religion naturelle, ami du genre humain, homme sage qui s'efforce de le devenir de plus en plus.

Frère. Nom que les Maçons, quels qu'ils soient, se donnent en loge et en s'écrivant.

Frère isolé. Maçon qui n'appartient à aucune loge.

Frères à talens. Frères qui se rendent utiles : tels que les peintres-décorateurs, menuisiers-machinistes, tapissiers, musiciens, etc.

Frères servans. Domestiques.

Frère terrible. Celui qui conduit le récipiendaire pendant sa réception.

G.

Gants. Les gants, qui doivent toujours être *de-*

peau blanche, sont indispensables lorsqu'on se présente en loge. Ils sont l'emblême de la pureté.

Garde des sceau et timbre. Fonctionnaire de loge.

Garde du temple. Frère qui veille à la sûreté intérieure de la loge.

Glaive. Epée. En tenue de table, le couteau est aussi nommé glaive.

Grades. La réunion des grades forme l'ensemble de la Franche-Maçonnerie. Le rite écossais en compte trente-trois. Le rite français n'en admet que sept. Dans les deux rites, les trois premiers grades sont les seuls essentiels.

Grand Architecte de l'univers. Dieu.

Grande Loge. Grand Orient dans les lieux où cette dernière dénomination n'est point connue ou admise.

Grande Maîtrise. Dignité de grand-maître de l'ordre maçonnique dans chaque royaume ou état.

Grand Orient. Sénat maçonnique.

Grands-Maîtres. Titulaires des grandes maîtrises.

H.

Habiller (s'). C'est se revêtir des ornemens convenables à son grade.

Harmonie. Concorde maçonnique. — Musique vocale ou instrumentale.

Hiram. Architecte du temple de Salomon ayant l'intendance et la conduite des travaux, suivant l'historique du grade de *Maître*. Consulter le Dictionnaire, au mot ADONHIRAM.

Honneurs. On accorde l'entrée du temple avec les *honneurs* aux officiers du Grand Orient, aux vénérables et députés de loges, et aux frères visiteurs revêtus des hauts grades.

Houpe dentelée. Cordon ayant une houpe à chacun de ses bouts. Lien de fraternité qui unit tous les Maçons.

Houzé. Cri de joie des Maçons du rite écossais.

I

Images. Il ne faut exposer en loge que des images allégoriques relatives à la Franche-Maçonnerie; toutes les autres sont contraires à l'esprit d'égalité qui doit régner parmi les Francs-Maçons.

Inauguration. Cérémonie qui *consacre* les locaux maçonniques.

Initiation. Admission aux mystères de la Franche-Maçonnerie.

Initié. Celui qui a été admis à la connaissance des mystères.

Inspection. Toute loge qui se forme et qui veut être régulière demande des *constitutions*. Avant de les accorder, le Grand Orient nomme trois de ses

officiers pour *inspecter* les travaux de la loge et s'assurer qu'elle est en état de travailler convenablement.

nstallation. Lorsque le Grand Orient accorde des constitutions à une loge, il envoie officiellement trois de ses officiers pour l'installer.

nstance. Etat dans lequel se trouve une loge qui a demandé au Grand Orient les constitutions nécessaires pour travailler régulièrement. Des Maçons réguliers et qui appartiennent à des loges en activité, se réunissent au moins au nombre de sept, établissent les travaux maçonniques, et prennent la délibération de former une loge. Ils nomment entre eux un vénérable, deux surveillans, un orateur, un secrétaire, un trésorier et un archiviste, et donnent un titre à la loge qu'ils veulent créer.

Ces frères dressent ensuite un procès-verbal de leur délibération, désignent parmi les six derniers officiers un député près du Grand Orient, remettent à ce frère le procès-verbal de sa nomination, le procès-verbal de la séance, et les métaux nécessaires pour obtenir les constitutions; ils se réunissent le plus souvent possible, et toujours dans un local maçonnique, pour travailler.

Le Grand Orient fait inspecter par trois de ses officiers les travaux de la loge, et s'il le juge con-

venable, il accorde les constitutions demandée[s].
Pendant qu'elle est en instance, la loge peut fai[re] des réceptions, et quelquefois les initiés so[nt] admis à visiter des loges constituées; mais ce[ci] est arbitraire. Les réceptions que fait une loge no[n] constituée sont inconvenantes; car si le Gran[d] Orient refuse d'accorder les constitutions, il n'[y] a pas de loge, et dès l'instant qu'il n'y a pas de log[e] régulière, c'est-à-dire reconnue et autorisée pa[r] le Grand Orient, il ne peut y avoir de Maço[ns] faits par elle. Les loges qui se forment doive[nt] donc s'abstenir de faire des réceptions pendant tou[t] le temps qu'elles sont en instance; et toute log[e] régulière doit refuser d'admettre dans son sei[n] un individu qui aurait été créé Maçon par l[a] loge non constituée. Un cas d'exception s'offr[e] cependant: lorsque les commissaires du Gran[d] Orient veulent inspecter les travaux de réceptio[n] d'une loge en instance, cette loge alors peut faire une réception, parce que la présence des commissaires du Grand Orient régularise les travaux auxquels ces frères assistent; et si la loge n'est pas constituée, les Maçons faits en présence des commissaires ont le droit de réclamer du sénat maçonnique qu'il leur facilite l'affiliation à une loge régulière, en attestant qu'ils ont été initiés. Toutefois ces frères ne peuvent assister aux travaux d'une loge

régulière que lorsque leur loge a été constituée ou qu'ils ont été affiliés.

Si la loge en instance, avec laquelle aucun atelier régulier ne doit correspondre ou fraterniser tant qu'elle est dans cet état, obtient les constitutions sollicitées, tous les travaux passés sont approuvés ; s'il en est autrement, ils sont nuls, et la loge est dissoute.

Une loge en instance ne peut délivrer de diplômes.

Interstice. Espace de temps qui doit s'écouler entre la communication des grades.

J.

Jehova. Nom hébreu du grand architecte de l'univers.

Jeton. Récompense accordée à chaque membre actif de la loge, pour son droit de présence.

L.

Livre d'Architecture. Registre qui contient les procès-verbaux d'une loge.

Locaux maçonniques. Maisons qui renferment les temples des Francs-Maçons, lorsque les Grands Orients ou les loges n'ont point de bâtimens qui

leur appartiennent exclusivement. Les locaux maçonniques, dans lesquels plusieurs loges tiennent à des jours différens, sont toujours disposés de manière à ce qu'ils soient à l'abri des profanes.

Loge. Local dans lequel se réunissent les Francs-Maçons.

Loge d'adoption. Fête consacrée aux dames maçonnes.

Loges de la correspondance. Loges régulières dépendantes du Grand Orient.

Loge d'instruction. Elle est consacrée à l'étude de la Franche-Maçonnerie.

Loge irrégulière. Assemblée de Maçons qui ne sont pas réguliers, et avec lesquels on ne doit point fraterniser.

Loge-Mère. Loge qui, par un motif quelconque, forme, sans cependant les dispenser de l'autorisation et de l'action du Grand Orient, des succursales à son Orient ou dans une ville de province. —Loge dans laquelle un profane reçoit la lumière.

Un Maçon doit toujours se faire un devoir sacré d'appartenir à sa loge-mère comme membre actif ou comme membre correspondant. Il doit lui demander son autorisation lorsqu'il veut se faire *affilier* ou prendre hors de son sein les grades qu'il ne possède pas, parce qu'il est dans

l'impossibilité de les recevoir chez elles, ou parce qu'elle ne peut les lui donner.

Lumière. On la reçoit en devenant Franc-Maçon.

Lumières. Ce sont les cinq premiers officiers d'une loge, savoir : le vénérable, les deux surveillans, l'orateur et le secrétaire.

Lwton, ou *Louftot*, ou *Louveteau*, ou *Louveton*. Fils de Maçon.

M.

Maçon de théorie. Franc-Maçon.

Maçon de pratique. Ouvrier en bâtimens. Il ne peut devenir Franc-Maçon.

Maçonnerie des dames. Moins austère que la *Franche-Maçonnerie*, son but n'est ni moins utile, ni moins important.

Maçonnerie des hauts grades. Maçonnerie ajoutée à la maçonnerie symbolique. Dans un autre sens, développement de cette dernière.

Maçonnerie symbolique. Franche-Maçonnerie.

Maillets. Petits marteaux de buis, comme de tout autre bois ou d'ivoire. Emblême de la puissance des premiers chefs de la loge.

Maître des banquets. Fonctionnaire de loge.

Maître des cérémonies. Officier de loge.

Maîtrise. Troisième et dernier grade de la maçonnerie symbolique.

Marches du temple. L'apprenti en monte trois, le compagnon cinq, et le maître neuf.

Mastic. En tenue de table, alimens.

Mastiquer. Manger.

Matériaux. Tous les alimens.

Médaille. Pièce de monnaie. Une médaille d'or est une pièce de 20 fr.; une médaille d'argent est une pièce de 5 fr.

Membre actif. Frère qui a voix délibérative, qui est éligible aux emplois dès qu'il est maître, et qui jouit de tous les priviléges en payant ses cotisations et contributions.

Membre correspondant. Le membre actif qui s'absente de son Orient devient de droit membre correspondant. Est membre correspondant, tout membre de loge affiliée.

Membre du Grand Orient. Un vénérable est membre *né*, et un député de loge est membre *élu* du Grand Orient de France.

Membre honoraire. Titre d'honneur qu'une loge accorde à un frère qui lui a rendu des services importans.

Métaux. Or, argent ou cuivre.

Midi. Partie du temple la plus éclairée après l'orient. Lieu où se placent les compagnons et les maîtres.

Mopse. Epouse d'un Franc-Maçon.

Mot de passe. Chaque grade en a un.

Mot de sémestre. Mot d'ordre que le Grand Orient envoie tous les six mois aux loges de sa correspondance, afin de les distinguer des loges irrégulières, et d'en éloigner les faux Maçons.

Mot sacré. Chaque grade en a un; mais ce mot ne se donne pas de la manière employée pour faire connaître le mot de passe.

Mystères. Cérémonies, secrets, figures allégoriques de la Franche-Maçonnerie.

N.

Néophyte. Nom donné à celui qui obtient l'initiation.

Ne varietur. On s'assure qu'un individu est réellement Maçon, lorsque sa signature est entièrement semblable à celle que porte le *ne varietur* du diplôme dont il est muni.

Niveau. Emblême de l'égalité.

Nord. Côté faiblement éclairé. Lieu où l'on place les apprentis.

O.

Obligation. Serment de fidélité à l'ordre maçonnique, à ses réglemens généraux et particuliers.

Occident. Côté de l'entrée du temple.

Office. Fonction supérieure d'une loge. Remplir *d'office* une fonction quelconque, c'est remplacer un officier absent.

Officiellement. Envoyer une députation munie de pouvoirs écrits, c'est agir officiellement ou d'une manière authentique.

Officier de loge. Frère chargé d'un office.

Officier du Grand Orient. Membre en exercice du sénat maçonnique.

Orateur. Officier dignitaire de loge.

Ordre. Chaque grade a un ordre. La Franche-Maçonnerie est réputée un ordre parmi les Francs-Maçons.

Ordre du jour. Note préparée d'avance des travaux dont une loge aura à s'occuper dans sa séance.

Orient. Place du vénérable. — Image du point où se lève le soleil, et de la partie du temple de Salomon qui contenait le Saint des Saints. La vénération que les Maçons portent à l'Orient confirme ce qui a été dit précédemment, que c'est de l'Orient que vient le culte maçonnique, et qu'il se rapporte à la religion primitive, dont la première dégénération fut le culte héliaque ou du soleil. — Ville.

Ornemens. Tabliers et cordons des grades ou d'un office.

Ouvrier. Nom figuré d'un Franc-Maçon.

P.

Parrain. Nom que le nouvel initié donne au frère qui l'a présenté en loge.

Parvis. Espace qui, chez les Juifs, était autour du tabernacle. C'est la pièce qui précède immédiatement le temple maçonnique.

Pas mystérieux. Chaque grade a ses pas mystérieux, de même qu'il a ses signes et attouchemens.

Pas perdus (*Salle des*). Pièce dans laquelle se tiennent les visiteurs et généralement tous les frères; elle précède la salle du parvis.

Pavé mosaïque. Pavé du temple. Indication symbolique de la réunion des rangs, des opinions et des systèmes religieux qui se confondent dans la Franche-Maçonnerie. Le carreau blanc du pavé mosaïque est l'emblême de l'âme pure d'un Maçon. Le carreau noir est celui des vices auxquels le profane est livré.

Perpendiculaire. Emblême de l'aplomb et de la rectitude.

Pièce d'architecture. Discours ou pièce de vers sur la Franche-Maçonnerie.

Pierre brute. Pierre informe que dégrossissent les apprentis. En tenue de table, pain.

Pierre cubique. Pierre sur laquelle s'exercent les compagnons.

Pinceau. Plume.

Pinces. Mouchettes.

Pioche. Fourchette.

Planche à tracer. Papier blanc.

Planche tracée. Missive adressée à une loge ; écrit maçonnique quelconque.

Plateau (grand). Table sur laquelle on mastique.

Plateaux. En tenue de table, plats.

Pleuvoir. Cette expression, employée figurément, signifie qu'*il pleut*, c'est-à-dire qu'il se trouve des profanes parmi les frères.

Points cardinaux. On donne ce nom aux côtés parallélogrammes du temple, pour marquer qu'un temple maçonnique est l'emblême de l'univers.

Points géométriques. Les Maçons donnent au propre ce nom aux quatre points cardinaux, auxquels doivent correspondre les quatre faces d'un temple régulier. Au figuré, les points géométriques sont l'emblême de la perfection et de la régularité.

Porche. Portique du temple ou pièce qui précède *la salle des pas perdus*.

Porte-Drapeau. Frère chargé de porter la bannière d'une loge, au rite français.

Porte-Epée ou *porte-glaive*. Fonctionnaire de loge, en atelier écossais.

Porte-Etendard. Fonctionnaire de loge, en atelier écossais.

Poudre. En tenue de table, boisson. Le vin s'appelle poudre rouge ; l'eau, poudre blanche ; le café, poudre noire ; la liqueur, poudre forte ; l'eau-de-vie, poudre fulminante,

Pouvoir. Acte officiel délivré par une loge.
Profane. Individu qui n'est pas Maçon.
Purifier. Faire passer par l'eau et par le feu.

Q.

Question. Demandes écrites que l'on adresse au profane qui est dans la chambre des réflexions.
Quête. Collecte en faveur des Maçons malheureux.

R.

Réception. Introduction en loge d'un profane qu'on veut initier.
Récipiendaire. Celui qui va passer par les épreuves.
Reconstitution. Permission que le Grand Orient accorde à une loge de reprendre les travaux que des circonstances avaient fait cesser.
Récréation. Suspension momentanée des travaux.
Registre de présence. Il est destiné à recevoir les signatures des frères qui assistent aux travaux d'une loge.
Réglemens. Lois particulières d'une loge.
Réinstallateurs. Frères qui ont rétabli une loge qui avait cessé ses travaux.
Rites. Il y en a deux universellement connus, le rite français (rite moderne), et le rite écossais (rite ancien accepté); le Grand Orient de France

admet l'un et l'autre. Le rite français reconnaît sept grades, qui sont l'apprentissage, le compagnonage et la maîtrise, *pour le symbolique ;* et *pour les hauts grades*, l'Elu, l'Ecossais, le chevalier d'Orient et le chevalier Rose-Croix. Le rite écossais se compose de 25 grades, suivant le réglement de 1762, et de 33 grades, suivant l'écossisme à présent en vigueur. Ces grades se partagent en sept classes, savoir, d'après le réglement de 1762, 1ere. *classe*, 1er. apprenti, 2e. compagnon, 3e. maître; 2e. *classe*, 4e. maître secret, 5e. maître parfait, 6e. secrétaire intime, 7e. intendant des bâtimens, 8e. prevôt et juge; 3e. *classe*, élu des 9. 10e. élu des 15. 11e. illustre élu, chef des douze tribus; 4e. *classe*, 12e. grand-maître-architecte, 13e. chevalier royal-arche, 14e. grand-élu, ancien maître parfait; 5e. *classe*, 15e. chevalier de l'Epée ou d'Orient; 16e. prince de Jérusalem, 17e. chevalier d'Orient et d'Occident, 18e. sublime prince chevalier Rose-Croix, 19e. grand-pontife ou maître *ad vitam*. 6e. *classe*, 20e. grand-patriarche noachite, 21e. grand-maître de la clef de la Maçonnerie, 22e. prince du Liban, chevalier royal-hache; 7e. *classe*, 23e. chevalier du Soleil ou prince adepte, 24e. chevalier grand-commandeur, grand-élu Kadosch, 25e. souverain prince de la Maçonnerie, sublime chevalier royal-secret. — D'après l'écos-

sime actuel, 1ère. *classe*, 1er. apprenti, 2e. compagnon, 3e. maître; 2e. *classe*, 4e. maître secret, 5e. maître parfait, 6e. secrétaire intime, 7e. intendant des bâtimens, 8e. prévôt et juge; 3e. *classe*, 9e. élu des 9. 10e. illustre élu des 15. 11e. sublime chevalier élu; 4e. *classe*, 12e. grand-maître architecte, 13e. royal-arche, 14e. grand-écossais ou grand-élu; 5e. *classe*, 15e. chevalier d'Orient ou de l'Epée, 16e. grand prince de Jérusalem, 17e. chevalier d'Orient et d'Occident, 18e. souverain prince de Rose-Croix, 19e. grand-pontife ou sublime écossais; 6e. et 7e. *classes*, 20e. vénérable grand-maître *ad vitam*, 21e. noachite ou chevalier Prussien, 22e. chevalier royal-hache ou prince du pélican, 23e. chef du tabernacle, 24e. prince du tabernacle, 25e. chevalier du serpent-d'airain, 26e. prince de Mercy, 27e. grand-commandeur du Temple, 28e. chevalier du soleil, 29e. grand-écossais de Saint-André, 30e. chevalier Kadosch, 31e. grand-inspecteur, inquisiteur, commandeur du souverain tribunal, 32e. souverain prince royal-secret, 33e. souverain grand-inspecteur-général.

Cette nomination des grades des deux rites suffirait pour déterminer l'opinion, et pour la fixer s'il était possible qu'elle restât indécise; mais, s'il existait la moindre incertitude, l'augmentation et la falsification de plusieurs degrés

ou grades écossais, par les Ecossais eux-mêmes les systèmes, les dires, les prétentions, les discussions des frères qui composent le rite ancien accepté, parleraient si intelligiblement au bon sens du *vrai Franc-Maçon*, qu'il serait de la plus grande superfluité de démontrer la simplicité précieuse du premier rite, et la complication inexplicable du deuxième. Heureux qui sait bien voir, et qui, ennemi des illusions et des faiblesses d'un orgueil insensé, se borne à ce qui est essentiel et bien déterminé, et fuit avec dégoût tout ce qui est vague et de pure superfétation!

S.

Sable. En tenue de table, sel ou poivre. Le sable blanc désigne le sel, et le sable jaune le poivre.

Sac des proportions. Ce sac circule avant la fermeture des assemblées maçonniques. Il reçoit les pétitions, demandes, etc., que les frères ont à présenter à la loge.

Saignée. Épreuve qui apprend au récipiendaire qu'il doit aider ses frères, et verser son sang pour leur utilité.

Saint-Jean. Les Maçons célèbrent, par obligation, les deux fêtes de Saint-Jean; celle d'été qui arrive le 24 juin, et celle d'hiver qui a lieu

le 27 décembre. Il est évident que ces deux fêtes ne sont autres que la célébration des fêtes solsticiales, ce qui appuie encore ce qui a été dit au commencement de cet ouvrage, que la Maçonnerie est antérieure non-seulement au christianisme, mais encore aux plus anciennes institutions. Le culte maçonnique, comme le culte héliaque, remonte à la naissance du monde; son origine se confond avec l'origine de la société.

Quant au saint Jean que les Maçons ont pris pour patron, ce ne peut être ni Jean-Baptiste, ni Jean l'Evangéliste, qui n'ont, ni l'un ni l'autre, aucun rapport avec l'institution philanthropique de la Franche-Maçonnerie. On doit penser avec les frères les plus philosophes et les plus éclairés, que le vrai patron des loges est saint Jean l'Aumônier, fils du roi de Chypre, qui, au temps des croisades, abandonna sa patrie et l'espoir d'un trône, pour aller à Jérusalem prodiguer les secours les plus généreux aux pélerins et aux chevaliers. Jean fonda un hospice et institua des frères pour soigner les malades, les chrétiens blessés, et distribuer des secours pécuniaires aux voyageurs qui allaient visiter le saint sépulcre. Jean, digne par ses vertus de devenir le patron d'une société dont la bienfaisance est le seul but, exposa mille fois sa vie pour faire le

bien. La peste, la guerre, la fureur des infidèles, rien ne put l'arrêter. La mort le frappa au milieu de ses travaux; mais l'exemple de ses vertus resta à ses frères, qui se firent un devoir de l'imiter. Rome le canonisa sous le nom de saint Jean l'Aumônier, ou saint Jean de Jérusalem; et les Maçons, dont il avait relevé les temples renversés par la barbarie, le choisirent d'un commun accord pour leur protecteur.

Salut maçonnique. Lorsqu'un frère pénètre en loge, il fait le signe du premier grade, et ce signe est le salut maçonnique.

Santés. Toasts que l'on porte en l'honneur du Gouvernement, de l'Ordre Maçonnique et des Maçons. Les santés sont détaillées à la tenue de table.

Sceau maçonnique (l'apposition du) apprend au récipiendaire que la qualité de Maçon est ineffaçable, et que partout où il se trouvera, il devra s'en glorifier.

Schisme. Lorsque deux rites ou deux loges ont des prétentions à une prééminence quelconque, prééminence qui ne doit point exister, ils forment un schisme qui altère la stabilité de l'ordre maçonnique, et il est du devoir de tous les bons esprits de le prévenir ou de le détruire promptement.

Scrutin. Boîte qui reçoit le vote des frères.

Secours. Ils s'accordent à tous les Maçons malheureux qui les réclament, et on les distribue en argent aux voyageurs, et en nature, c'est-à-dire en pain, vin et viande, aux Maçons résidans.

Secrétaire. Officier dignitaire de loge.

Signe. Chaque grade a son signe particulier.

Signe de détresse. Le frère revêtu du troisième grade, qui se trouve dans un danger imminent, fait le signe de détresse, et dit : A. M. L. E. D. L. V. Tout *maître* qui entend cet appel, vole au secours du frère qui est en danger, et, pour le sauver, expose sa propre vie.

Silex. Pierre dont on tire le feu nécessaire à l'inauguration d'un temple maçonnique.

Sphère. Emblême de la régularité et de la sagesse.

Statuts et *Réglemens du Grand Orient*. Lois générales de l'ordre maçonnique en France.

Statuts généraux de l'ordre. Lois fondamentales propres à tous les temps et à tous les pays.

Surveillans. Officiers dignitaires de loge.

T.

Tableau. Grand carré long placé au milieu de la loge, sur lequel sont dessinées les parties intérieures et extérieures du temple de Salomon. — Liste des membres d'un atelier.

Tablier. Emblême du travail. Premier décor du Maçon, et sans lequel il ne peut pénétrer en loge.

Temple. Lieu où s'assemblent les Francs-Maçons.

Ténèbres. Etat du monde profane.

Tenue de famille. Assemblée pour délibérer sur les affaires particulières de la loge.

Tenue de table. Travaux qui ont lieu pendant le banquet.

Tenue d'obligation. Jour fixé pour les assemblées de la loge.

Tenues extraordinaires. Les fêtes de circonstances, loges d'adoption, pompes funèbres et réceptions, occasionnent les tenues extraordinaires.

Tracé. On ne prononce ce mot que dans ce sens. Lecture du tracé des derniers travaux : pour lecture du procès-verbal de la dernière tenue.

Travaux. Occupation des frères, lorsqu'ils sont réunis en loge ou banquet.

Trésorier. Officier de loge.

Très-respectable. Président des maîtres.

Triangle. Emblême de la Divinité. En sens littéral, triangle signifie chapeau.

Trident. En tenue de table, on dit indistinctement pioche ou trident, pour désigner une fourchette.

Tronc des pauvres. Boîte pour recueillir les offrandes des frères en faveur des Maçons malheureux.

Trône. Place élevée à laquelle on parvient par des marches. Le trône est toujours à l'orient, et n'est occupé que par le vénérable ou celui qui le remplace.

Truelle. Emblême de l'indulgence. Le Maçon passe la truelle sur les défauts de ses semblables.

Truelles. En tenue de table, cuillers.

Tuiler. C'est s'assurer qu'un Maçon est régulier.

Tuiles. En tenue de table, assiettes.

Tuileur. Fonctionnaire de loge.

V.

Vénérable. Premier officier dignitaire d'une loge. Titre commun à tous les maîtres.

Visiteur. Maçon qui se présente à une loge qui n'est pas la sienne.

Vivat. Cri de joie des Francs-Maçons du rite français.

Voûte d'acier. Cérémonial usité lorsqu'on rend les honneurs à un frère visiteur décoré des hauts grades, ou à tous autres frères désignés à l'article *honneurs*.

Voûte étoilée ou *Voûte du temple*. Image du ciel, de l'immensité.

Voyages. Nom d'une partie des épreuves que subit un récipiendaire.

Vraie lumière. Lumière maçonnique.

TRAVAUX

DU GRADE D'APPRENTI.

(Tous les frères se réunissent en loge, les portes se ferment, et après avoir frappé un coup de maillet, qui est répété par les surveillans, le vénérable dit :)

Le vénérable. — En loge, mes frères. *(Dès cet instant le silence doit régner partout.)* Frère premier surveillant, êtes-vous Maçon ?

Le premier surveillant. — Mes frères me reconnaissent pour tel.

Le vénérable. — Quel est le premier devoir d'un premier surveillant en loge ?

Le premier surveillant. — C'est de s'assurer si la loge est couverte extérieurement et intérieurement.

Le vénérable. — L'est-elle, mon frère ?

Le premier surveillant. — Frère second surveillant, faites-vous informer si la loge est bien close et gardée.

Le deuxième surveillant. — Frère premier expert, remplissez votre office. *(Le premier expert sort, donne les ordres nécessaires, rentre, et parle bas au second surveillant, qui dit :)* Frère premier

surveillant, nous sommes parfaitement à l'abri des profanes.

Le premier surveillant. — Très-vénérable, nous sommes couverts extérieurement et intérieurement.

Le vénérable. — Debout, mes frères. *(On obéit, et il ajoute :)* Frère premier surveillant, quel est le second devoir d'un premier surveillant en loge ?

Le premier surveillant.—C'est de s'assurer si tous ceux qui sont ici, sont Maçons.

Le vénérable. — Assurez-vous-en, frères premier et second surveillans.

(Chaque surveillant parcourt sa colonne. De retour à sa place, le second surveillant dit au premier :)

Le deuxième surveillant. — Tout est régulier sur ma colonne.

Le premier surveillant. — Très-vénérable, nous sommes tous Maçons.

Le vénérable. — A l'ordre, mes frères. *(On s'y met.)* Frère premier surveillant, à quelle heure les Maçons commencent-ils leurs travaux ?

Le premier surveillant. — A midi.

Le vénérable. — Frère second surveillant, quelle heure est-il ?

Deuxième surveillant. — Midi plein, très-vénérable.

Le vénérable. — Quel âge avez-vous comme apprenti, frère premier surveillant ?

Le premier surveillant. — Trois ans.

Le vénérable. — Puisqu'il est l'heure d'ouvrir nos travaux, frère premier et frère second surveillans, engagez les frères de vos colonnes à se réunir à nous pour ouvrir les travaux d'apprenti dans la respectable loge de . . . à l'orient de . . . .

(Les surveillans répètent l'annonce du vénérable.)

Le premier surveillant. — L'annonce est faite sur les deux colonnes, très-vénérable.

Le vénérable frappe trois coups mystérieux : les surveillans les répètent. — A moi, mes frères, par le signe et la batterie d'apprenti. *(Tous ayant les yeux fixés sur le vénérable, suivent exactement ses mouvemens.)* Prenez place, mes frères, et apportez toute votre attention à la lecture qui va vous être donnée, de l'esquisse des travaux du jour et du tracé de notre dernière tenue. *(Le frère orateur lit l'esquisse, et le secrétaire le tracé.)* Frère premier et frère second surveillans, demandez aux frères de vos colonnes s'ils ont des observations à présenter sur le contenu de la planche de nos derniers travaux. *(Les surveillans répètent ce que vient de dire le vénérable ; s'il y a des observations, on les fait ; s'il n'y en a pas, le premier surveillant prend la parole.)*

Le premier surveillant. — Aucun frère des deux colonnes n'a d'objections à faire, très-vénérable.

Le vénérable. — Donnons en conséquence la sanction accoutumée *(ce qui a lieu en levant la main droite et en la laissant retomber sur la cuisse.)* Frère premier surveillant, s'il y a des visiteurs dans les pas perdus, et si ces visiteurs sont reconnus réguliers, permettez-leur l'entrée du temple. *(Tout cela s'exécute dans les formes usitées.)* Frère premier expert, informez-vous s'il y a des profanes dans la chambre des réflexions. *(S'il s'en trouvait, et qu'ils fussent connus :)* Mes frères, dans les séances du... et du... on nous a proposé les profanes..... *(Ici on doit détailler leurs noms, prénoms, qualités, lieu et date de naissance, domicile, etc.)* Les commissaires nommés à l'effet de prendre les renseignemens convenables vont vous présenter leurs rapports. *(Les commissaires se font entendre.)* Ces rapports étant favorables aux profanes, nous admettrons ces derniers après que le scrutin aura circulé. *(Dans les cas où le scrutin contiendrait une ou plusieurs boules noires, le vénérable inviterait le frère orateur à donner lecture des statuts et réglemens en ce qui concerne cette circonstance : si le scrutin était pur, le vénérable en préviendrait l'assemblée, et dirait :)* Frère premier surveillant, ordonnez que le profane

soit préparé aussitôt qu'il sera en état de paraître. *(Les frères nécessaires sortent à cet effet.)* Mes frères, n'oubliez pas, je vous en supplie, que l'ordre et le plus profond silence doivent régner pendant la réception. *(On apporte au vénérable les réponses du profane.)* Voici les réponses que fait le profane aux questions écrites qui lui ont été présentées. *(Il les lit.)* Frère premier et frère second surveillans, demandez aux frères de vos colonnes s'ils ont quelques remarques à faire sur les réponses dont je viens de vous donner connaissance. *(Ordinairement on garde le silence.)* Frère premier surveillant, si le profane est disposé, il peut paraître. *(Peu d'instans après on entend un grand bruit dans les pas perdus, puis trois coups inégaux à la porte du temple.*

Le deuxième surveillant. — Frère premier surveillant, on frappe en profane.

Le premier surveillant. — Vénérable, on frappe en profane à la porte du temple.

Le vénérable. — Frère premier surveillant, sachez qui frappe ainsi, et qui ose aussi témérairement venir troubler nos travaux.

(Le premier surveillant répète au second, qui reporte au premier expert ce qu'a dit le vénérable. Le premier expert reçoit et rend au deuxième surveillant, qui le communique au premier, ce que réplique le profane.)

Le premier surveillant. — Très-vénérable, c'est un profane qui demande à être reçu Maçon.

Le vénérable. — Faites-lui déclarer ses nom, prénoms, qualités, âge, lieu de naissance et domicile.

(Le premier surveillant rend au deuxième, qui le répète au premier expert, la demande du vénérable.)

Le premier surveillant. — Le profane s'appelle, etc.

Le vénérable. — Assurez-vous, frère premier surveillant, si le profane se présente de sa libre volonté, et s'il est préparé à tout pour être reçu Maçon. *(Le premier surveillant transmet la réplique du profane.)* Faites-lui donner l'entrée du temple.

(Les portes s'ouvrent et se ferment avec bruit. Le récipiendaire est entraîné entre les surveillans).

Le premier surveillant. — Vénérable, le profane est dans le temple.

Le vénérable. — Emparez-vous de lui. Frère premier et frère second surveillans, vous me répondez de tout ce qu'il pourra faire. *(Les surveillans saisissent le profane).*

Le premier surveillant. — Très-vénérable, nous le tenons.

Le vénérable. — « Monsieur, les premières qua- « lités que nous exigeons pour être admis parmi

» nous, sont la plus grande sincérité, une docilit
» entière et une constance à toute épreuve. » Frèr
premier et frère second surveillans, reprenez vo
places; et vous, frère terrible, faites asseoir l
profane. « Monsieur, vos réponses aux questions
» que je vais vous adresser, feront juger de ce que
» nous devons penser de vous.

« Quel est votre dessein en vous présentant ici?

(A la fin de chaque question on attend la réplique du profane. Il n'est point inutile d'observer ici, pour la gouverne des maîtres de loge qui sont jeunes ou peu exercés à faire des réceptions, qu'il faut lier en quelque sorte les questions et les réponses, de manière à éviter la sécheresse et le décousu. Cette attention, beaucoup de calme, et quelque esprit, suffisent pour rendre intéressante l'initiation la moins préparée.)

» Qui vous en a inspiré le désir?

» La curiosité n'y a-t-elle pas la plus grande part?

» Quelle idée vous êtes-vous faite de la Fran-
» che-Maçonnerie?

» Etes-vous prêt à subir les épreuves par les-
» quelles nous allons vous faire passer?

» Savez-vous quelles obligations on contracte
» parmi nous?

» Qui vous a présenté ici?

» Le connaissez-vous pour être Franc-Maçon?

» Ne vous a-t-il pas donné quelques notions sur » ce que font les Francs-Maçons ?

» Comment avez-vous pu désirer connaître ce » dont vous dites n'avoir aucune idée ?

» Quelles réflexions ont occasionnées en vous les » objets qui sont offerts à vos yeux dans la cham- » bre où l'on vous a enfermé à votre arrivée ?

» Que pensez-vous de l'état dans lequel vous » êtes maintenant ?

» Quelle idée vous formez-vous d'une société » dans laquelle on exige que le récipiendaire soit » présenté d'une manière qui doit vous paraître » singulière ?

» Votre démarche n'est-elle pas un peu plus » que légère, et votre confiance plus qu'irréfléchie ?

» N'avez-vous pas à craindre que nous n'abu- » sions de l'état de faiblesse et d'aveuglement dans » lequel vous vous êtes laissé réduire ? Sans armes, » sans défense et presque nu, vous vous livrez à » des gens que vous ne connaissez pas ? . . .

» Nous allons vous soumettre à des épreuves » indispensables ; je vous préviens, Monsieur, que » si, dans le cours de ces épreuves, le courage » venait à vous manquer, vous serez toujours libre » de vous retirer. Les épreuves sont toutes mys- » térieuses et emblématiques ; apportez-y toute » votre attention. *(Après un moment de silence :)* » Frère terrible, faites faire le premier voyage. »

(Le frère terrible fait voyager le candidat en partant de l'occident où il se trouve, passant par la colonne du nord, du nord à l'orient, de l'orient au midi, et de là à l'occident, entre les deux surveillans, où les voyages se terminent.)

*(Si le vénérable n'était pas possesseur des cahiers du Grand Orient, il pourrait, pour le reste de la réception, se servir de l'*Instruction raisonnée du grade d'apprenti.*)*

*(Le profane étant initié, reconnu et placé sur la colonne du nord, on lui donne lecture du discours sur le grade d'apprenti, et on y ajoute les instructions que l'on croit nécessaires; on continue les travaux annoncés dans l'*esquisse *du jour, on fait circuler le sac des propositions et le tronc des pauvres, et le vénérable ferme la loge de la manière suivante.)*

Le vénérable. — Frère premier et frère second surveillans, demandez à nos très-chers frères s'ils ont quelques propositions à faire pour le bien de l'ordre en général, et pour celui de ce respectable atelier en particulier. *(Les propositions faites, discutées et adoptées ou ajournées, le vénérable ajoute:)* Frère premier surveillant, à quelle heure les Maçons sont-ils dans l'usage de fermer leurs travaux?

Le premier surveillant. — A minuit, très-vénérable.

Le vénérable. — Quelle heure est-il, frère second surveillant ?

Le deuxième surveillant. — Minuit plein.

Le vénérable. — Puisqu'il est minuit, et qu'à cette heure les Maçons ont coutume de fermer leurs travaux, frère premier et frère second surveillans, invitez les frères de vos colonnes à nous aider à fermer les travaux d'apprenti dans la respectable loge de. . . . . à l'orient de. . . . .

(Les surveillans font l'annonce. Cette annonce terminée, le vénérable, les surveillans et les frères se lèvent, et se mettent à l'ordre. Le vénérable et les surveillans frappent trois fois avec les maillets, et tous les frères font le signe et applaudissent en répétant le vivat *d'usage.)*

INSTRUCTION RAISONNÉE

DU GRADE D'APPRENTI.

(Les travaux étant ouverts, l'apprenti qui se présente, après avoir été tuilé *par le frère premier expert, pénètre dans le temple en se mettant à l'ordre de son grade. Il reste entre les deux surveillans jusqu'à ce que le vénérable lui dise de se placer, ou l'interroge ainsi :)*

Le vénérable. — Etes-vous Maçon ?

L'apprenti. — Je le suis, très-vénérable.

Le vénérable. — Savez-vous bien ce que c'est qu'un Maçon ?

L'apprenti. — C'est un homme libre dans ses sentimens, dévoué à sa patrie, soumis aux lois de son pays, fidèle à son prince, et ami de tous les hommes vertueux, de quelque rang qu'ils soient.

Le vénérable. — A quoi jugerai-je que vous êtes Maçon ?

L'apprenti. — A mes signe, paroles et attouchement.

Le vénérable. — Faites le signe. *(L'apprenti exécute l'ordre du vénérable.)* Que signifie ce signe ?

L'apprenti. — Que je préférerais avoir la gorge coupée plutôt que de révéler le secret de nos mystères.

Le vénérable. — Donnez l'attouchement au frère second surveillant. *(L'apprenti obéit.)* Quel est le mot de passe ?

L'apprenti. — . . . . C'est le nom du premier ouvrier qui connut l'art de travailler les métaux.

Le vénérable. — Donnez-moi la parole sacrée.

L'apprenti. — Très-vénérable, l'apprenti épelle. Dites la première lettre, et je nommerai la seconde.

(Ici, entre le vénérable et l'apprenti, s'établit un

dialogue pour la communication de la parole sacrée, qui est. . . . .)

Le vénérable. — Que signifie ce mot?

L'apprenti. — Ma force est en Dieu.

Le vénérable. — Depuis quand êtes-vous Maçon?

L'apprenti. — Depuis que j'ai reçu la lumière.

Le vénérable. — Comment reconnaîtrai-je que vous êtes réellement Maçon?

L'apprenti. — Aux diverses circonstances de ma réception.

Le vénérable. — Expliquez-vous.

L'apprenti. — Veuillez m'interroger.

Le vénérable. — Avant de pénétrer dans le temple, que vous a-t-on demandé?

L'apprenti. — Mes nom, prénoms, qualités, âge, lieu de naissance et domicile.

Le vénérable. — Dans quelle intention vous a-t-on fait cette demande?

L'apprenti. — Un Maçon devant être un homme indépendant et de bonnes mœurs, il importe aux Maçons, lorsqu'on leur présente un profane, que le profane soit connu personnellement et dans ses relations avec la société.

Le vénérable. — Vous avez raison, mon frère, nous devons apporter dans le choix des néophytes qui implorent le bienfait de l'initiation, le soin le plus scrupuleux; et vous en sentez parfaitement le motif.

« Lorsqu'il s'agit de l'admission d'un profane,
» la loge à laquelle il est présenté doit considérer
» qu'elle va donner un membre à l'association
» générale, et un frère à chaque membre; qu'une
» fois admis, les Maçons de tout l'univers, et de
» quelque état, qualité et condition qu'ils soient,
» seront tenus de le reconnaître pour tel; que, par
» conséquent, il est autant de l'honneur de la
» loge que de l'intérêt dont elle doit être animée
» pour la gloire et la prospérité de l'*Ordre*, que cet
» aspirant soit digne d'être présenté à tous les
» Maçons. »

Mon frère, dans quel état étiez-vous lorsque, pour la première fois, vous avez été introduit en loge ?

L'apprenti. — Ni nu, ni vêtu, pour représenter l'état d'innocence, et pour démontrer que la vertu n'a pas besoin d'ornemens; j'étais dépourvu de tous métaux, parce qu'ils sont l'emblême et presque toujours l'occasion des vices.

Le vénérable. — Pourquoi aviez-vous un bandeau sur les yeux ?

L'apprenti. — Pour marquer combien l'ignorance est préjudiciable aux hommes.

Le vénérable. — Lorsque les épreuves furent terminées, quelles formalités employa-t-on pour vous constituer Maçon ?

L'apprenti. — On me conduisit à l'autel; on me

fit mettre le genou droit sur une équerre, la main droite sur un glaive, et de la gauche, on me fit tenir, appuyée sur le sein gauche, la pointe d'un compas.

Dans cette posture, je pris l'engagement solennel de garder fidèlement les secrets de l'Ordre, d'aimer mes frères, et de les secourir selon mes facultés. Je promis en outre d'obéir aux statuts et réglemens maçonniques; et, en cas d'infraction à mes promesses, je me vouai à l'exécration de mes frères.

Le vénérable. — Pourquoi aviez-vous le genou nu et le soulier en pantoufle?

L'apprenti. — Pour marquer qu'un Maçon doit être docile et humble sans bassesse.

Le vénérable. — Qu'indiquait le compas fixé sur votre sein gauche?

L'apprenti. — Que le cœur d'un Maçon doit être juste et toujours à découvert.

Le vénérable. — Que firent les frères aussitôt que vous eûtes reçu la lumière?

L'apprenti. — Ils tournèrent leurs glaives contre moi, afin de me secourir si j'étais fidèle à mes engagemens, ou de me punir si j'étais parjure.

Le vénérable. — Pourquoi, lorsque vous entrez en loge, mettez-vous vos pieds en équerre, et faites-vous trois grands pas?

L'apprenti. — Pour faire connaître la voie que les apprentis doivent suivre en marchant devant celui qui nous éclaire.

Le vénérable. — Avez-vous assez médité les divers voyages mystérieux du grade que vous possédez, pour m'en donner une explication précise et détaillée ?

L'apprenti. — Très-vénérable, j'ose le croire, et je vais l'entreprendre.

Le bruit que j'ai entendu, le désordre que j'ai cru remarquer, et l'irrégularité des chemins que l'on m'a fait parcourir dans le premier voyage, figurent le tumulte des passions, la multiplicité des événemens et les difficultés que l'on éprouve dans ses entreprises.

Dans le second voyage, les obstacles ont été moins grands, moins variés, moins nombreux, et m'ont mis à même de penser que plus on avance dans le chemin de la vertu, et plus le chemin devient facile. Le cliquetis d'armes qui s'est fait entendre dans le même voyage, indique les combats que l'homme vertueux est obligé de soutenir contre le vice qui l'assiége sans cesse.

Le troisième voyage, fait avec aisance, mais au milieu des flammes, annonce ma purification.

Le vénérable. — Pourquoi vous a-t-on fait voyager ?

L'apprenti. — Pour me montrer que ce n'est jamais du premier pas que l'on parvient au temple de la vertu.

Le vénérable. — Mon frère, quelle maxime vous est particulièrement recommandée ?

L'apprenti. — Celle-ci : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même. »

Le vénérable. — N'a-t-on pas exigé que vous scellassiez de votre sang les engagemens que vous contractiez en devenant Maçon?

L'apprenti. — Oui, très-vénérable, afin de prouver que dans tous les temps un frère doit aider ses frères, et verser, s'il le faut, son sang pour leur utilité.

Le vénérable. — Quelle idée vous êtes-vous faite du breuvage qui vous a été présenté ?

L'apprenti. — L'amertume de ce breuvage est l'emblême des chagrins inséparables de la vie, que la résignation seule peut adoucir.

Le vénérable. — Sont-ce là, mon frère, toutes les circonstances de votre réception ?

L'apprenti. — Non, très-vénérable, je ne puis omettre la moralité attachée au tablier et aux gants dont les Maçons se décorent.

Le tablier rappelle que l'homme est condamné au travail, et qu'un Maçon doit mener une vie active et laborieuse.

Les gants annoncent, par leur blancheur, que la candeur doit régner dans l'âme d'un Maçon ; que ses actions doivent toujours être louables ; que ses mains doivent constamment rester pures.

Le vénérable. — Pourquoi remet-on des gants de femme ?

L'apprenti.—Pour montrer que, si nous n'admettons aucune femme parmi nous, nous n'en révérons pas moins un sexe à qui nous devons la naissance.

Le vénérable.—Ainsi, jusque dans ses moindres emblêmes, la Maçonnerie a un but d'utilité.

L'apprenti.—La Maçonnerie n'étant que l'étude des sciences et la pratique des vertus, aucun sentiment profond, noble, généreux et délicat, ne doit lui être étranger.

Le vénérable.—Qu'avez-vous aperçu lorsqu'on vous a donné la lumière?

L'apprenti.—Le soleil, la lune et le maître de la loge.

Le vénérable.—Quel rapport peut exister entre ces deux astres et le chef de la loge?

L'apprenti.—Comme le soleil préside au jour et la lune à la nuit, le maître préside la loge.

Le vénérable.—Où se tient le vénérable?

L'apprenti.—A l'orient. De même que le soleil se tient à l'orient pour ouvrir la carrière du jour, ainsi le vénérable se tient à l'orient pour ouvrir la loge, éclairer et présider les travaux, et mettre les ouvriers en œuvre.

Le vénérable.—Où se placent les surveillans?

L'apprenti.—A l'occident, pour aider le vénérable, payer les ouvriers, et les renvoyer contens.

Le vénérable. — Où se rassemblent les apprentis ?

L'apprenti. — Au septentrion, parce qu'ils ne peuvent soutenir qu'une faible lumière.

Le vénérable. — Que vîtes-vous lorsque vous fûtes reçu Maçon ?

L'apprenti. — Trois grandes lumières placées en équerre : l'une à l'orient, l'autre à l'occident, et la troisième au midi.

Le vénérable. — Pourquoi n'y en avait-il point au nord ?

L'apprenti. — Parce que le soleil éclaire faiblement cette partie.

Le vénérable. — A quoi travaillent les apprentis ?

L'apprenti. — A dégrossir et ébaucher la pierre brute.

Le vénérable. — Où sont-ils payés ?

L'apprenti. — A la colonne J.

Le vénérable. — Quels sont les devoirs d'un Maçon ?

L'apprenti. — C'est de remplir ceux de l'état qu'il exerce, de fuir le vice et de pratiquer la vertu.

Le vénérable. — Comment s'appelle l'atelier où vous avez pris naissance ?

L'apprenti. — La loge de Saint Jean.

Le vénérable. — Qu'y fait-on ?

L'apprenti. — On y bâtit des temples à la vertu, et l'on y creuse des cachots pour le vice.

Le vénérable. — Que vous a-t-on dit qu'il fallût pour établir une loge?

L'apprenti. — Trois maîtres forment une loge simple; cinq la rendent juste, sept la rendent parfaite.

Le vénérable. — Expliquez-vous plus particulièrement.

L'apprenti. — Une loge est simple étant composée du vénérable et des surveillans; elle est juste lorsqu'aux trois premiers officiers dénommés s'adjoignent deux maîtres; elle est parfaite lorsqu'elle réunit un vénérable, deux surveillans, deux maîtres, un compagnon et un apprenti.

Le vénérable. — Que venez-vous faire en loge?

L'apprenti. — Soumettre mes passions, sacrifier ma volonté et tenter de faire de nouveaux progrès dans l'art royal.

Le vénérable. — Qu'apportez-vous en entrant ici?

L'apprenti. — Accueil et hommage à tous mes frères.

Le vénérable. — A quelle heure les Maçons ouvrent-ils leurs travaux?

L'apprenti. — A midi.

Le vénérable. A quelle heure les ferment-ils?

L'apprenti. — A minuit.

Le vénérable. — Quel âge avez-vous

L'apprenti. — Trois ans.

Le vénérable. — Que demandez-vous ?

L'apprenti — La faveur de participer à vos travaux.

Le vénérable. — Placez-vous sur la colonne du nord. Les connaissances que vous possédez, et la précision de vos réponses, vous feront passer incessamment sur la colonne du midi.

TENUE DE TABLE.

La salle consacrée aux banquets est, de même que le lieu où se tient la loge, éloignée de toute habitation profane, et, comme ce lieu, toujours couverte. Sa forme est un carré long : on y place une table en fer-à-cheval. Le sommet de cette table désigne l'orient, c'est la place du vénérable; les extrémités désignent l'occident, et sont occupées par les surveillans; l'orateur et le secrétaire conservent à l'orient de la table les places qu'ils occupent à l'orient de la loge. Les visiteurs revêtus des hauts grades décorent l'orient, entre le vénérable et les orateur et secrétaire, et tous les frères se placent indistinctement aux côtés intérieurs et extérieurs de la table.

Pour passer à la tenue de la table, le vénérable suspend les travaux, et, en quittant la loge, ordonne qu'on se rende en cérémonie à la salle des banquets : les maîtres des cérémonies et les experts sont en tête, le vénérable suit, les visiteurs des hauts grades marchent immédiatement après le vénérable, les orateur et secrétaire précèdent les frères des colonnes, et les surveillans terminent le cortége.

Le vénérable, parvenu à l'orient, se tient debout : tous les frères se placent et se tiennent également debout, et quand l'ordre est parfaitement rétabli, le vénérable r'ouvre les travaux.

Le frère orateur demande au grand Architecte de l'univers qu'il daigne bénir les mets. Cette courte invocation ou prière terminée, le vénérable, l'orateur, les surveillans et les frères des colonnes s'asseyent.

Le vénérable suspend les travaux et permet la récréation : c'est alors que la mastication a lieu d'une manière calme et décente.

Le premier service étant terminé, le vénérable donne un coup de maillet que les surveillans répètent, et dit.

Le vénérable. — « Frère premier et frère second » surveillans, annoncez sur vos colonnes respec- » tives, que les travaux qui étaient suspendus vont » reprendre force et vigueur. » *(Les surveillans font l'annonce ; le frère premier expert place à l'entrée de la salle, intérieurement, et pendant chaque santé, le frère couvreur. Les frères qui mastiqueraient encore, sont tenus de cesser.)*

PREMIÈRE SANTÉ.

Elle est d'obligation.

« Frère premier et frère second surveillans, in- » vitez les frères de l'une et de l'autre colonne à » se tenir prêts à charger et à aligner pour la pre- » mière santé d'obligation que j'aurai la faveur de » proposer. » *(Les surveillans redisent l'invitation du vénérable.)* Chargeons et alignons. *(Chaque frère porte la main à sa barrique et verse dans son canon la quantité de poudre rouge qui lui plaît. On aligne sur un premier rang les canons, sur un second rang les barriques et les étoiles. Sur le troisième sont rangés les plats qui contiennent les mets. Tout étant chargé et aligné sur les colonnes, les surveillans en préviennent le vénérable, qui poursuit.)* « L'orient l'étant également, debout, à l'ordre et » glaive en main. » *(Tous les frères placés à l'extérieur de la table se lèvent et se mettent à l'ordre : les apprentis et les compagnons appuient légèrement leur main gauche sur la table ; les maîtres prennent le glaive de la main gauche, et jettent la serviette sur l'avant-bras ; les frères possesseurs des hauts grades prennent aussi le glaive de la main gauche et placent la serviette sur l'épaule gauche. Les frères de l'intérieur de la table restent assis, mais ob-*

servent le même ordre pour le glaive et le drapeau, et comme les autres frères font l'exercice.) « Frère » premier et frère second surveillans, annoncez que » la première santé d'obligation est celle de... ». *(On désigne le chef de l'Etat, son épouse, sa famille, et tout ce qui a le bonheur de lui appartenir.)* « Nous joindrons à cette santé les vœux les plus » ardens pour la prospérité de ses armes, et nous » ferons à une telle occasion le feu le plus parfait. » *(Les surveillans répètent l'annonce.)* « Attention, » mes frères : la main aux armes, en joue : premier » feu : celui du respect et de l'obéissance. » *(On boit.)* « Deuxième feu : de l'admiration et du » dévouement. » *(On boit.)* Troisième et dernier feu : » de la reconnaissance et de l'affection. » *(On boit.)* « Les armes au repos. » *(On tient le canon près de l'épaule droite.* (En avant. *(On le porte devant soi à la hauteur de l'estomac.)* Un. *(A la mamelle gauche.)* Deux. *(A la mamelle droite, en passant horizontalement d'une mamelle à l'autre.)* Trois. *(En avant, à la hauteur de l'estomac. On répète trois fois, rapidement, mais distinctement, cet exercice. Après la dernière fois, on reste en avant. Le vénérable dit :)* Un... deux... trois... *(A ce dernier temps tous les canons doivent se poser avec accord et d'un seul coup sur la table.)* Applaudissons. *(On fait la triple batterie du grade d'apprenti, et le* vivat *ou le* houzé *est trois fois répété.)* « Repre-

» nons nos places, mes frères. » *(Les surveillans répètent encore cette annonce, et chaque frère se remet à sa place.)*

SECONDE SANTÉ.

Elle est aussi d'obligation.

Peu de temps après la première santé, si le vénérable n'a pas suspendu les travaux. *(Dans le cas de suspension, il les rétablit.)* Il dit : « Frère premier » et frère second surveillans, engagez les frères de » vos colonnes à se disposer à charger pour la se» conde santé d'obligation. « *(Les surveillans transmettent l'invitation et en rendent compte.)* « Chargeons et alignons. » *(On obéit.)* » La seconde santé » que j'ai la faveur de proposer est celle *(En France, du grand maître et de ses représentans, du Grand Orient de France, de tous ses officiers, des vénérables et députés de loges, des loges de la correspondance, et des Orients étrangers. Les frères compris dans la santé restent assis ou se lèvent (cette dernière attitude est plus décente), et attendent, pour remercier et boire, que la santé ait été tirée ; alors l'un d'eux rend la santé de la même manière qu'elle a été portée. Par respect pour les dignités, la loge ne couvre pas les applaudissemens.)* « Nous join-

» drons à cette santé nos vœux pour la prospérité
» de l'ordre, et nous ferons le feu le plus vif et le
» meilleur possible. Premier feu : d'un attachement
» inaltérable. » *(On boit à chaque temps.)* « Second
» feu : d'un zèle sans bornes. Troisième feu : d'une
» union indissoluble. » *(Même batterie et même cri de joie qu'à la première santé. Ici les travaux se suspendent et le service se fait.)*

TROISIÈME SANTÉ.

C'est la dernière d'obligation.

Le premier surveillant frappe un coup de maillet, répété par le vénérable, et dit : « Vos surveillans
» vous prient, très-vénérable, de remettre les
» travaux en activité et de faire charger et aligner
» pour une troisième et dernière santé d'obligation,
» que, de concert avec les frères orateur et secré-
» taire, ils auront la faveur de proposer. » *(Le vénérable ayant donné les ordres nécessaires, le premier surveillant continue.)* « La santé que le second
» surveillant, l'orateur, le secrétaire et moi, avons
» la faveur de porter, est la vôtre, très-vénérable.
» Debout, à l'ordre et glaive en main. » *(Le vénérable peut se dispenser de se lever.)* « Mes
» frères, la santé qui vous est proposée est celle du

» très-cher vénérable, qui conduit si sagement nos » travaux; nous joindrons à la santé que nous lui » portons, des vœux ardens pour sa conservation, » sa prospérité et son bonheur. » *(Le deuxième surveillant, l'orateur et le secrétaire font l'annonce. Après les préliminaires de la santé, le premier surveillant ajoute :)* « Premier feu : de la considéra» tion pour le mérite. Second feu : des égards et du » dévouement. Troisième et dernier feu : de la con» fiance et de l'amitié. » *(On applaudit comme aux précédentes santés. Le vénérable se lève, remercie et boit. Durant ces trois feux, on applaudit maçonniquement. C'est la seule manière et la seule occasion de le couvrir.)*

QUATRIÈME SANTÉ.

Celle des surveillans, annoncée par le vénérable, l'orateur et le secrétaire. Les surveillans, qui doivent être debout, remercient; et tous les frères couvrent leurs applaudissemens.

CINQUIÈME SANTÉ.

Celle des visiteurs et des loges affiliées. Les visiteurs et les représentans des loges affiliées se tiennent debout. L'un d'eux remercie pour tous. On couvre leurs applaudissemens.

SIXIÈME SANTÉ.

Celle des officiers et membres de la loge, et, s'il y en a, des nouveaux initiés; l'orateur et l'un des nouveaux initiés remercient, et on couvre leurs applaudissemens.

Ici se communiquent les cantiques ou vers qui ont rapport à la Franche-Maçonnerie.

SEPTIÈME ET DERNIÈRE SANTÉ.

Cette santé est de rigueur.

Elle se porte avec la poudre fulminante, et elle est consacrée à tous les Francs-Maçons. Le vénérable fait assembler les frères servans, les invite à s'armer de leurs canons, à se placer entre les deux colonnes, à se réunir aux frères de la loge, le maître des cérémonies au milieu; et tous, étant ainsi rassemblés, forment la chaîne d'union, qui se fait en donnant à droite et à gauche, à son voisin, le bout de sa serviette. La chaîne étant établie, le vénérable dit :

Le vénérable. — « Frère premier et frère se-
» cond surveillans, annoncez que la dernière
» santé que je propose est celle de tous les Ma-
» çons répandus sur la surface de la terre, heureux

» ou malheureux. Nous ajouterons à cette santé » les vœux les plus ardens pour que les infortunés » voient enfin le terme de leurs peines, et que les » voyageurs arrivent à bon port. »

Cantique final et d'usage.

(On ne chante ordinairement que les deux couplets suivans :)

« Frères et compagnons
» De la Maçonnerie,
» Sans chagrin jouissons
» Des plaisirs de la vie. } *Bis en chœur.*
» Munis d'un rouge-bord,
» Que par trois fois le signal de nos verres
» Soit une preuve que, d'accord,
» Nous buvons à nos frères. » } *Bis en chœur.*

« Joignons-nous main en main,
» Tenons-nous ferme ensemble ;
» Rendons grâce au destin
» Du nœud qui nous rassemble, } *Bis en chœur.*
» Et soyons assurés
» Qu'il ne se boit sur les deux hémisphères
» Point de plus illustres santés
» Que celles de nos frères. } *Bis en chœur.*

TRAVAUX

DU GRADE DE COMPAGNON.

(*Le vénérable frappe un coup de maillet, et dit :*) Mes frères, debout, et glaive en main. (*On se lève.*) Frère premier et frère second surveillans, assurez-vous, en parcourant vos colonnes, si tous les frères sont compagnons. (*Cet ordre s'exécute, et, sur la réponse affirmative, il continue.*) A l'ordre, mes frères. (*On s'y met.*) Frère premier surveillant, pourquoi vous êtes-vous fait recevoir compagnon ?

Le premier surveillant. — Pour connaître la lettre *G.*

Le vénérable. — Quel âge avez-vous comme compagnon, frère premier surveillant ?

Le premier surveillant. — Cinq ans, très-vénérable.

Le vénérable. — Quelle heure est-il, frère second surveillant ?

Le deuxième surveillant. — Midi.

Le vénérable. — Puisqu'il est midi, et que c'est l'heure à laquelle les compagnons ont coutume d'ouvrir leur travaux, frère premier et frère second

surveillans, invitez les frères des deux colonnes à se réunir à nous pour ouvrir les travaux de compagnon dans cette respectable loge. *(Les surveillans font l'annonce. Le vénérable frappe cinq coups, que les surveillans répètent.)* A moi, mes frères. *(Tous regardent le vénérable, et, comme lui, font le signe et applaudissent.)* Les travaux de compagnon sont ouverts : prenez place, mes frères. *(Il continue.)* L'apprenti..... a demandé une augmentation de salaire ; veuillez manifester vos dispositions à cet égard : en conséquence, frère premier et frère second surveillans, engagez les frères à donner connaissance des objections qu'ils pourraient avoir à faire. *(Les surveillans répètent l'invitation. Si personne ne demande la parole :)* Donnons notre assentiment en la manière accoutumée. *(Comme au grade d'apprenti.)* Que l'apprenti soit introduit après avoir frappé en son grade. *(L'apprenti se fait entendre.)* Frère premier surveillant, sachez quel est l'apprenti qui veut s'introduire parmi nous ?

Le premier surveillant. — *(Après avoir été instruit par le second surveillant, celui-ci l'ayant été par l'expert, dit :)* C'est le Tubal.....qui désire être reçu compagnon.

Le vénérable. — Demandez-lui ses nom, prénoms, qualités civiles, âge, lieu de naissance et

demeure. *(Ce qui étant fait, le vénérable ajoute :)* Faites entrer l'apprenti. *(Celui-ci se place entre les surveillans, les pieds en équerre et à l'ordre de son grade. Le vénérable l'interroge sur les progrès qu'il a dû faire dans l'étude du premier grade, qu'il lui fait développer, analyser et résumer. Si l'apprenti ne lui semblait point encore en état de passer à un grade supérieur, il le renverrait à une tenue plus ou moins éloignée, et l'exhorterait à travailler davantage. Si, au contraire, l'apprenti répond d'une manière judicieuse, et s'il paraît assez instruit, le vénérable lui dit :)* « Mon frère, les con-
» naissances que vous avez acquises depuis que
» vous avez été admis à nos mystères ont rendu
» sensibles à votre esprit les emblêmes qui accom-
» pagnent la réception d'apprenti. Plus vous avan-
» cerez par votre travail, plus vous ferez de décou-
» vertes intéressantes. Réfléchissez à ce qui va vous
» être démontré dans le nouveau grade que vous
» allez obtenir, et faites-en toujours un digne
» usage. Frère premier expert, faites faire le pre-
» mier voyage. »

(Pour l'explication de ce voyage et de ceux qui suivent, à défaut des cahiers du Grand Orient, recourir à l'Instruction raisonnée du grade de compagnon.)

(La réception terminée, la loge se ferme comme au grade d'apprenti, en changeant cependant les signe et batterie.)

INSTRUCTION RAISONNÉE

DU GRADE DE COMPAGNON.

(Le compagnon, avant son admission dans le temple, doit donner au frère expert les mots, signe et attouchement du compagnonage. Parvenu entre les colonnes, il se tient à l'ordre, et répond aux diverses demandes du vénérable.)

Le vénérable. —Etes-vous compagnon?

Le compagnon. — Très-vénérable, je le suis, et j'en offre la preuve.

Le vénérable. —Faites le signe, et expliquez-le.

Le compagnon. —(*Fait le signe, et dit :*) Ce signe atteste que je souffrirais que l'on m'arrachât le cœur plutôt que de dévoiler nos mystères.

Le vénérable. —Donnez l'attouchement au premier surveillant. (*Le compagnon le donne.*) Communiquez-nous le mot de passe.

Le compagnon. — . . . . . . C'est-à-dire, nombreux comme des épis de blé.

Le vénérable. — Donnez-nous encore la parole sacrée.

Le compagnon. —De même que l'apprenti, le compagnon épelle.

(Ici, entre le vénérable et le compagnon, s'établit le dialogue nécessaire pour la communication de la parole sacrée, qui est.....)

Le vénérable.—Qu'entendez-vous par ce mot?

Le compagnon.—Persévérance dans le bien.

Le vénérable.—Pourquoi vous êtes-vous fait recevoir compagnon?

Le compagnon.—Pour connaître la lettre *G*.

Le vénérable.—Que vous a-t-on dit sur cette lettre?

Le compagnon.—Premièrement, qu'elle signifiait Géométrie, science qui a pour base l'application de la propriété des nombres aux dimensions des corps, et particulièrement au triangle, auquel se rapportent généralement toutes les figures. Secondement, qu'elle était l'initiale d'un des noms du grand Architecte de l'univers, et le symbole du feu divin qui nous fait distinguer, connaître, aimer et pratiquer la vérité, la sagesse et la justice.

Le vénérable.—Comment êtes-vous parvenu au grade de compagnon?

Le compagnon.—En travaillant avec ardeur et constance, en passant de la colonne *J* à la colonne *B*, après avoir fait les voyages du grade, et en montant les cinq degrés du temple.

Le vénérable.—Combien avez-vous fait de voyages? quels en sont les emblêmes, et quel sens moral leur attribue-t-on?

Le compagnon. — Très-vénérable, les voyages de compagnon sont au nombre de cinq, et, par le récit de ces voyages, je satisferai à vos autres questions.

Le premier voyage figure l'année qu'un compagnon consacre à s'instruire de la propriété et de l'emploi des matériaux, et à se perfectionner dans la taille des pierres qu'il a appris à dégrossir pendant son apprentissage. Le sens de cet emblême est qu'un apprenti, quelques connaissances qu'il ait acquises, est encore loin de l'achèvement de son ouvrage; que le travail opiniâtre du maillet et du ciseau est la première voie qui doit le conduire au but qu'on lui a fait envisager en lui donnant la lumière.

Le deuxième voyage apprend que, pendant la seconde année, un compagnon doit acquérir les élémens de la maçonnerie pratique, c'est-à-dire, qu'il doit tracer des lignes sur des matériaux dégrossis et dressés. C'est pour cela que l'on donne au compagnon un compas et une règle. Cet emblême présente à l'esprit quelque chose de bien important. Des hommes instruits prennent soin de notre enfance, et nous enseignent les élémens des sciences. Nos premiers essais se ressentent de notre faiblesse; mais bientôt l'éducation nous ayant ouvert le chemin des hautes connaissances, nous y parvenons par des études constantes.

Le troisième voyage représente les travaux d'un compagnon pendant la troisième année. On lui confie l'emploi des pierres et des matériaux taillés; ce qui suppose assez de moyens pour juger par leur forme de la place à laquelle ces pierres et ces matériaux sont destinés; mais comme, pour les déplacer et les transporter à leur destination, il faut de la force, on confie au compagnon une règle et une pince, afin de suppléer à l'insuffisance des forces naturelles.

Par le quatrième voyage il faut entendre la quatrième année d'un compagnon, pendant laquelle il est occupé à la construction et à l'élévation des bâtimens. Il en dirige l'ensemble; il vérifie l'exactitude de la pose des pierres, et il s'assure de l'emploi des matériaux. Ceci montre la supériorité que les hommes instruits ont sur les autres hommes.

Le cinquième voyage est la dernière année de l'instruction du compagnon. Suffisamment avancé dans la pratique de l'art, le compagnon se livre tout entier à l'étude de la théorie, qui est le travail de l'esprit; et c'est pour cela que ses mains sont libres.

Très-vénérable, vous voyez et nous sentons vivement combien la Maçonnerie est précieuse, puisque ce dernier voyage semble nous démontrer qu'il ne suffit pas qu'une éducation soignée nous

mette dans le chemin de la vertu, mais qu'il faut encore, pour ne point nous en écarter, que des efforts continuels et une étude constante nous tiennent en garde contre la séduction du vice et la violence des passions.

Le vénérable.—Cette explication est aussi judicieuse que pleine de clarté. Continuez vos réponses, et dites-nous ce que vous avez vu en montant les degrés du temple.

Le compagnon. — Deux colonnes d'airain, hautes de dix-huit coudées, ayant une circonférence de douze et une épaisseur de quatre doigts.

Le vénérable.—Elles étaient donc creuses ?

Le compagnon.—Très-vénérable, elles l'étaient afin de renfermer les outils des compagnons et des apprentis, et de tenir en sûreté le trésor destiné à leur salaire.

Le vénérable.—Comment les ouvriers reçoivent-ils leurs gages ?

Le compagnon.—En donnant le signe, l'attouchement et la parole de leur grade.

Le vénérable.—Ces colonnes étaient-elles décorées?

Le compagnon. — Oui, très-vénérable, des feuilles d'acanthe en ornaient les chapiteaux, surmontés d'un nombre infini de grenades.

Le vénérable.—Où avez-vous été reçu compagnon ?

Le compagnon. — Dans une loge juste et parfaite.

Le vénérable. — Quelle en était la forme ?

Le compagnon. — Celle d'un carré long.

Le vénérable. — La longueur ?

Le compagnon. — De l'orient à l'occident.

Le vénérable. — La largeur ?

Le compagnon. — Du midi au septentrion.

Le vénérable. — La hauteur ?

Le compagnon. — Incalculable.

Le vénérable. — De quoi était-elle converte ?

Le compagnon. — D'un dais d'azur parsemé d'étoiles.

Le vénérable. — Qu'est-ce qui le soutenait ?

Le compagnon. — Trois grands piliers de forme triangulaire, nommés sagesse pour inventer, force pour exécuter et soutenir, et beauté pour orner.

Le vénérable. — Quelle était sa profondeur ?

Le compagnon. — De la surface de la terre au centre.

Le vénérable. — Pourquoi répondez-vous de cette manière ?

Le compagnon. — Pour donner à connaître que tous les Maçons répandus sur la surface de la terre ne font qu'un même peuple régi par les mêmes lois et soumis aux mêmes usages.

Le vénérable. — Quels sont les ornemens de votre loge?

Le compagnon. — Ces ornemens sont au nombre de trois. Le pavé mosaïque orne l'entrée du temple; l'étoile flamboyante est au milieu, pour éclairer le centre; la houppe dentelée borde les extrémités.

Le sens moral de ces trois ornemens est, dans le pavé mosaïque, l'emblême de l'union qui règne parmi les Maçons; dans l'étoile flamboyante, l'emblême du grand Architecte de l'univers; et dans la houppe dentelée, le lien qui de tous les Maçons ne fait qu'une même famille.

Le vénérable. — Quels sont les bijoux de votre loge, combien en possédez-vous, quel en est l'usage, et quelle signification morale leur prête-t-on?

Le compagnon. — Nos bijoux sont au nombre de six, trois mobiles et trois immobiles.

Les trois premiers sont l'équerre que porte le vénérable, le niveau dont est décoré le premier surveillant, et la perpendiculaire que l'on remarque au cordon du second surveillant.

L'équerre sert à équarrir les matériaux et à mettre leurs surfaces à angles droits entre elles; le niveau sert à placer horizontalement les pierres à côté les unes des autres; et la perpendiculaire, à élever les bâtimens parfaitement d'aplomb sur leurs bases.

L'équerre nous enseigne que toutes nos actions doivent être réglées par la droiture et la justice ; le niveau, qu'il doit régner une parfaite et immuable égalité entre les Maçons ; et la perpendiculaire, que les biens sont un don du grand Architecte de l'univers.

Les trois derniers bijoux sont la planche à tracer, la pierre cubique à pointe, et la pierre brute.

La planche à tracer sert aux maîtres pour recevoir leurs plans ou dessins ; la pierre cubique, aux compagnons pour aiguiser leurs outils ; et la pierre brute, aux apprentis pour apprendre à travailler.

La planche à tracer nous donne l'idée du bon exemple ; la pierre cubique est le symbole des soins que l'homme vertueux se donne pour éloigner le vice ; et la pierre brute est l'image de l'homme grossier ou sans éducation, que l'étude seule peut polir.

Le vénérable. — Reconnaissez-vous plusieurs sortes de Maçons ?

Le compagnon. — Oui, très-vénérable, les Maçons de théorie et les Maçons de pratique. Les Maçons de théorie enseignent la morale et ne se livrent qu'à des occupations libérales ; les autres sont des ouvriers qui élèvent des édifices matériels.

Le vénérable. — A quoi reconnaît-on un Maçon ?

Le compagnon. — A ses signes, paroles et attouchement.

Le vénérable. — Y a-t-il beaucoup de signes dans la Maçonnerie?

Le compagnon. — Beaucoup, très-vénérable; mais ils se réduisent à cinq principaux, savoir : le vocal, pour donner la parole; le guttural, pour donner le signe d'apprenti; le pectoral, pour donner le signe de compagnon; le manuel, pour donner l'attouchement de l'un et de l'autre grade; et le pédestre, pour exécuter la marche propre à chacun d'eux.

Le vénérable. — Comment est habillé votre maître?

Le compagnon. — D'or et d'azur. L'or indique la richesse, et l'azur la sagesse; ce sont deux dons que le grand Architecte de l'univers fit à Salomon.

Le vénérable. — Où se tiennent les compagnons?

Le compagnon. — Au midi, comme étant plus éclairés que les apprentis.

Le vénérable. — Où recevez-vous vos gages?

Le compagnon. — A la colonne *B.*

Le vénérable. — Quel âge avez-vous?

Le compagnon. — Cinq ans.

Le vénérable. — Mon frère, le mérite et l'instruction que vous possédez, nous donnent l'espoir

de vous voir bientôt au rang des maîtres : en attendant cet instant fortuné, prenez place sur la colonne du midi, et participez à nos sublimes travaux.

TRAVAUX

DU GRADE DE MAÎTRE.

Le vénérable s'appelle très-respectable; les maîtres, vénérables maîtres.)

Le très-respectable. — Vénérable frère premier et vénérable frère second surveillans, quel est le devoir des surveillans en loge?

Le premier surveillant. — C'est de s'assurer si tous les frères sont maîtres.

Le très-respectable. — Vous en êtes-vous assuré?

(Les surveillans parcourent la chambre; tous les frères se tournent du côté de l'orient, afin de ne point voir comment les surveillans interrogent les frères auxquels ils s'adressent. De retour, après avoir entendu le second surveillant, le premier surveillant dit:)

Le premier surveillant. — Nous sommes tous maîtres, très-respectable.

Le très-respectable. — Comment reconnaîtrai-je que vous êtes maître ?

Le premier surveillant. — En m'éprouvant. L'acacia m'est connu.

Le très-respectable. — Faites le signe de maître. *(Le surveillant obéit.)* Quel âge avez-vous ?

Le premier surveillant. — Sept ans et plus.

Le très-respectable. — A quelle heure ouvrons-nous nos travaux dans la chambre du milieu, frère second surveillant ?

Le deuxième surveillant. A midi.

Le très-respectable. — Quelle heure est-il ?

Le deuxième surveillant. — Midi.

Le très-respectable. — Puisqu'il est midi, vénérables frères premier et second surveillans, engagez les vénérables maîtres à nous aider à ouvrir les travaux de maître dans la respectable loge de.... *(Dès que les surveillans ont répété l'annonce, le très-respectable frappe sept coups ou trois fois trois coups : cette batterie se répète également par les surveillans.)* Les travaux de maître sont ouverts ; placez-vous, mes frères. *(Puis il ajoute :)* Vous avez donné précédemment votre consentement à l'admission parmi nous du compagnon.... Si aujourd'hui vous avez des motifs de rejet, vénérable frère premier et vénérable frère second surveillans, engagez les vénérables maîtres à demander la parole. *(Les surveillans font l'invitation : s'il y a des ob-*

jections, on les discute; s'il n'y en a point, on amène à la porte le compagnon, qui, de suite, se fait entendre. En cet instant on éteint les bougies et on allume la lampe antique suspendue au plafond. Il faut avoir soin que la lumière n'excède pas les bords de la lampe, afin qu'on ne puisse rien remarquer de ce qui se passe dans la loge. On place sur l'autel, à l'orient, une autre lampe dont la lumière ne doit réfléchir que sur le très-respectable; tous les frères, vêtus de noir, le chapeau sur la tête, ont l'épée à la main.) Vénérable maître premier surveillant, sachez qui frappe. *(Les surveillans s'en informent, et le premier surveillant répond.)*

Le premier surveillant. — C'est un compagnon qui souhaite d'être reçu maître.

Le très-respectable. — Demandez-lui ses nom, prénoms, qualités et âge maçonniques. *(On satisfait à tout.)* Demandez-lui encore où il a travaillé, sur quoi il s'est exercé, s'il a fait son temps, si son maître est content de lui, s'il n'a aucun reproche à se faire, et s'il est bien disposé à remplir les devoirs d'un maître Maçon? *(Ces questions faites et les réponses entendues.)* Introduisez le compagnon. *(Lorsqu'il est entré.)* Vénérable frère premier et vénérable frère second surveillans, emparez-vous du compagnon, et ayez soin qu'il ne puisse rien voir de ce qui se passe ici jusqu'à ce que nous

ayons la certitude qu'il est digne d'être admis parmi nous. *(On saisit le compagnon.)* Compagnon, jurez, sous les peines dont vous avez été menacé lors de votre premier engagement, de ne rien révéler de ce que vous apercevrez dans ce lieu, et de ne rien communiquer à qui que ce soit, dans le cas où vous ne seriez point admis au grade que vous paraissez désirer. *(Après le serment.)* Promettez de répondre avec franchise et candeur aux questions qui vous seront faites. *(S'il promet.)* Compagnon, que voulez-vous ? *(Il le dit.)* Est-ce bien le désir de vous instruire qui vous anime ? *(Sur la réponse affirmative.)* Croyez-vous avoir fait assez de progrès dans l'étude de la Franche-Maçonnerie pour mériter d'obtenir le plus important de ses grades ? *(Il manifeste ce qu'il pense. Le très-respectable saisit cette occasion pour le questionner sur les grades d'apprenti et de compagnon. L'examen qu'il fera de l'instruction du récipiendaire sera sévère, mais sans ordre, sans méthode, sans gradation; il ne faut pas que le compagnon puisse répéter sèchement un catéchisme appris par cœur; il faut qu'il prouve qu'il sent, qu'il conçoit, qu'il se pénètre, et qu'il est en état de se rendre raison, en tout temps, à tout propos, de toutes les manières, de ce qui lui a été appris et de ce qu'il a découvert. Telles sont les conditions imposées par la prudence à quiconque veut obtenir le grade de maître. Le*

compagnon qui sera capable de remplir ces conditions, pourra se flatter de retirer les plus doux fruits de son initiation aux mystères de l'Ordre, mystères qu'il pénétrera bientôt, grâce à son intelligence, à son aptitude et à l'aide de ses frères. Le très-respectable ayant cessé de questionner l'adepte, et l'ayant jugé digne de l'admission, lui demandera:) Avez-vous quelques notions du grade que vous sollicitez? *(Le compagnon assure que non.)* En ce cas, frère premier expert, faites faire le premier des neuf voyages mystérieux.

*(A défaut des cahiers du Grand Orient, recourir à l'*Instruction raisonnée du grade de maître.)

(La loge de maître se ferme comme les loges d'apprenti et de compagnon, par les questions: Quelle heure est-il? quel âge avez-vous? etc. Bien entendu qu'on doit répondre en maître.)

INSTRUCTION RAISONNÉE

DU GRADE DE MAÎTRE.

(Le maître, le chapeau sur la tête et l'épée au côté, se met à l'ordre de maître, entre par les pas de son grade, se place sur l'une des deux colonnes,

mais se tient debout jusqu'à la fin de l'instruction qui suit :

Le très-respectable. — Pourquoi, mon frère, vous présentez-vous ainsi, et vous placez-vous sans attendre mes ordres ?

Le maître. — Parce que je suis maître, très-respectable ; l'acacia m'est connu.

Le très-respectable. — Où avez-vous été reçu

Le maître. — Dans la chambre du milieu.

Le très-respectable. — Comment y êtes-vous parvenu ?

Le maître. — Par un escalier que j'ai monté par trois, cinq et sept.

Le très-respectable. — Qu'avez-vous vu dans cette chambre ?

Le maître. — Deuil et tristesse.

Le très-respectable. — Pourquoi ?

Le maître. — Parce que là était le tombeau de notre respectable maître Hiram.

Le très-respectable. — Qu'y avait-il dessus ?

Le maître. — Une branche d'acacia, et dans la partie supérieure un triangle d'or, au centre duquel était gravé le nom du grand Architecte de l'univers.

Le très-respectable. — Ne vîtes-vous rien de plus dans la chambre du milieu ?

Le maître. — J'y remarquai neuf étoiles ?

Le très-respectable. — Que fîtes-vous en entrant dans l'assemblée des maîtres ?

Le maître. — Le signe. *(Il le fait.)*

Le très-respectable. — Que signifie ce signe?

Le maître. — L'horreur que les maîtres éprouvèrent en découvrant le cadavre d'Hiram.

Le très-respectable. — Quel est le mot de passe, et comment l'expliquez-vous?

Le maître. — .... C'est le nom des habitans du Mont-Cibel, qui tiraient les pierres des carrières, et préparaient les cèdres employés à la construction du temple.

Le très-respectable. — Quel est le mot sacré?

Le maître. — .... La chair quitte les os.

Le très-respectable. — Votre réception est-elle assez présente à votre esprit pour m'en donner l'historique?

Le maître. — Daignez m'écouter. Ma réception se divise en deux parties. Dans la première, j'ai été traité en compagnon suspect; dans la seconde, j'ai vu représenter la mort de notre respectable maître Hiram.

Première partie. Après avoir travaillé trois ans comme apprenti sur la colonne *J*, et cinq ans sur la colonne *B*, en qualité de compagnon, j'ai été conduit parmi les maîtres. Je venais de finir mon temps, je m'étais exercé sur la pierre polie, j'avais préparé les outils, mon maître était content de mon travail, et je demandais la récompense due

aux compagnons zélés, lorsque le très-respectable a commandé de m'arracher mon tablier, parce que j'étais soupçonné de l'avoir déshonoré. Je fus interrogé, je répondis avec fermeté et franchise, je me justifiai, et on m'admit aux voyages qui sont au nombre de neuf et qui furent réduits à trois. Les voyages terminés, je fus introduit par la porte d'occident ; je montai les sept degrés du temple, et je parvins au tombeau d'Hiram par les pas d'apprenti et de compagnon. Là je m'arrêtai, et le très-respectable me dit :

« Salomon, fils de David, aussi célèbre par sa » profonde sagesse que par ses hautes connais- » sances, résolut d'élever le temple projeté par » son père. Il demanda à Hiram, roi de Tyr, les » matériaux nécessaires, et un homme capable » de le seconder dans ses nobles dispositions. Le » roi de Tyr envoya à Salomon un architecte ha- » bile, et qui, comme lui, s'appelait Hiram, quoi- » qu'il fût fils d'un Tyrien et d'une femme de la » tribu de Nephtali.

» Salomon donna à Hiram la direction générale » des travaux.

» Les ouvriers, au nombre de plus de cent » mille, divisés en trois classes, avaient des mots, » des signes et des attouchemens pour se recon- » naître entre eux et recevoir la paye proportionnée » aux travaux auxquels ils étaient propres.

» Les apprentis touchaient leur salaire à la co-
» lonne *J*, placée au nord.

» Les compagnons à la colonne *B*, située au
» midi, près de la porte d'occident.

» Les maîtres, dans la chambre du milieu.

» On entrait dans le temple par trois portes.
» Celle qui d'abord fut destinée aux apprentis, et
» par la suite au peuple, était à l'occident; au
» midi, celle des compagnons, qui, depuis l'achève-
» ment du temple, fut consacrée aux lévites; enfin,
» celle des maîtres, et par la suite des pontifes,
» était à l'orient.

» L'ordre établi parmi les ouvriers devait assurer
» la tranquillité. La vigilance d'Hiram hâtait les
» travaux du temple, lorsqu'un événement affreux
» vint les suspendre et causa un deuil général.

» Trois compagnons, mécontens de leur paye,
» voulurent obtenir celle de maître, à l'aide des
» signes, paroles et attouchement qu'ils espéraient
» se procurer à force ouverte.

» Ils avaient remarqué qu'Hiram visitait tous
» les soirs les travaux après que les ouvriers étaient
« retirés. Ils se placèrent aux trois portes du tem-
» ple..L'un s'arma d'une règle, l'autre d'un levier,
» et le troisième d'un fort maillet.

» Hiram s'étant rendu dans le temple par une
» porte secrète, se dirigea vers la porte d'occident.
» Il y trouva un compagnon qui le menaça de le

» tuer s'il ne lui donnait le mot, le signe et l'at-
» touchement de maître. Hiram lui dit : Malheu-
» reux, tu sais que je ne peux ni ne dois te les
» donner ; efforce-toi de les mériter et tu les ob-
» tiendras. A l'instant le compagnon veut, de la
» règle qu'il tenait, le frapper sur la tête ; mais le
» coup mal dirigé ne porta que sur l'épaule. »

Ici commence la seconde partie de ma réception. Le frère expert, en me faisant faire le premier pas mystérieux, me frappa, et figura ainsi le coup que reçut Hiram. Le très-respectable continua :

« Hiram chercha son salut dans la fuite et vou-
» lut sortir par la porte du midi. Le second com-
» pagnon se présenta, fit la même demande et
» reçut la même réponse ; alors le traître, le frap-
» pant de son levier, n'atteignit Hiram que sur la
» nuque du cou. »

Le frère expert me fit faire le second pas mystérieux et me porta le même coup.

« Le coup ne fit qu'étourdir Hiram, qui eut
» encore assez de force pour courir vers la porte
» d'orient : là, le troisième compagnon lui fit la
» demande du mot, du signe et de l'attouchement
» de maître ; et, sur le refus d'Hiram, le compa-
» gnon lui porta un coup de maillet sur le front et
» l'étendit mort. »

Je venais de faire le troisième pas mystérieux,

lorsque le très-respectable me frappant au front, me renversa sur la représentation du tombeau de notre respectable maître. Ma tête était un peu élevée, ma jambe gauche étendue, la droite repliée en équerre; mon genou élevé, mon bras gauche étendu, et le droit aussi plié en équerre. Ma main se trouvait posée sur mon cœur à l'ordre de compagnon, mon tablier était relevé sur ma main, et un drap noir couvrait tout mon corps. Une branche d'acacia fut fixée sur moi.

« Les compagnons n'eurent pas plutôt commis » leur crime qu'ils en sentirent l'énormité. Afin » d'en dérober la trace, ils enlevèrent le corps » d'Hiram, qu'ils déposèrent à quelque distance » des travaux, et l'enterrèrent dans une fosse creusée » à la hâte, se promettant, au premier instant » favorable, de l'emporter bien loin; et pour re- » connaître l'endroit où ils l'avaient placé, ils plan- » tèrent une branche d'acacia.

» Les maîtres s'aperçurent bientôt de l'absence » d'Hiram : ils en avertirent Salomon, qui or- » donna de le chercher avec le plus grand soin.

» Trois maîtres partirent par la porte du nord. »

Ici le second surveillant prend deux maîtres et commence la recherche par le nord, en sondant le terrain qu'il parcourt. Revenu à sa place, il dit: « Nos recherches ont été vaines. »

« Trois autres maîtres partirent par la porte du
» midi. »

Le premier surveillant prend deux maîtres, fait, par le midi, le tour de la représentation, et dit, après avoir sondé le terrain, de retour à sa place : « Nos recherches ont été vaines. »

« Et trois maîtres partirent par la porte d'o-
» rient. »

Le très-respectable prend deux maîtres ; les surveillans et les quatre maîtres recommencent leurs recherches, et tous font le tour de la représentation en sondant le terrain.

» Les neuf maîtres convinrent de ne pas s'éloi-
» gner hors de la portée de la voix. Au lever du
» soleil, l'un d'eux aperçut une vapeur qui s'élevait
» dans la campagne. Tous s'approchèrent de l'en-
» droit d'où sortait cette vapeur. Au premier as-
» pect ils virent une petite élévation, la terre leur
» parut fraîchement remuée, et leurs soupçons
» furent confirmés, lorsque la branche d'acacia
» céda sans la moindre résistance. Ils se mirent à
» fouiller, et trouvèrent le corps de notre respec-
» table maître déjà corrompu. Ils reconnurent qu'il
» avait été assassiné.

» Il était à craindre que les assassins n'eussent,
» à force de tourmens, arraché à Hiram les signes
» et paroles de maître ; ils convinrent donc que

» le premier signe et le premier mot qui leur échap-
» perait lors de l'exhumation du corps, seraient à
» l'avenir le signe et le mot de reconnaissance par-
» mi les maîtres. »

Le très-repectable m'a relevé, m'a permis de me placer sur l'une des deux colonnes, et l'instruction du grade a continué.

« Les maîtres se revêtirent de gants et de tabliers
» de peau blanche pour marquer qu'ils n'avaient
» point trempé leurs mains dans le sang innocent.

» Salomon, instruit du crime qui l'avait privé
» d'un ami et du chef des travaux, se livra à la
» plus vive douleur, ordonna un deuil général
» parmi les ouvriers du temple, envoya les maîtres
» exhumer le corps, lui fit de magnifiques funé-
» railles, le mit dans un tombeau de trois pieds de
» largeur sur cinq de profondeur et sept de longueur.
» Il fit incruster dessus un triangle d'or, et fit gra-
» ver au centre l'ancien mot de maître, qui était
» un des noms du grand Architecte de l'univers,
» et ordonna qu'on substitüerait aux anciens, les
» mots, signe et attouchement dont les neuf maîtres
» étaient convenus.

» Vous avez été traité en compagnon suspect,
» ajoute le très-respectable; cela fait allusion aux
» profanes, ennemis ou jaloux de notre Ordre.

» A peine avez-vous eu achevé votre justifica-

» tion, que vous avez été admis à la participation
» de nos secrets les plus intimes : dès cet instant
» vous êtes parvenu dans l'intérieur.

» Que les profanes cessent d'être injustes envers
» nous, qu'ils cherchent la lumière, et, comme
» vous, ils éprouveront des traitemens généreux.

» Les courses et les voyages sont l'emblême de
» la recherche du crime, et désignent l'état inquiet
» du criminel, qui ne peut se soustraire aux re-
» mords et au châtiment.

» Les trois coups qui vous ont été portés doivent
» vous engager à fuir le danger de trois passions
» funestes, l'orgueil, l'envie et l'avarice.

» Ces mêmes épreuves doivent vous disposer à
» souffrir plutôt la mort que de révéler nos secrets
» et de manquer à vos engagemens. Dites-moi,
» mon frère, comment voyagent les maîtres ? »

Le maître. — De l'occident à l'orient, et sur toute la surface de la terre, afin de répandre la lumière et de rassembler tout ce qui est épars.

Le très-respectable. — Si un maître était en danger de perdre la vie, que ferait-il ?

Le maître. — Le signe de détresse (*il le fait*), et crierait : A.·. L.·. E.·. D.·. L.·. V.·., parce que nous sommes les enfans d'Hiram.

Le très-respectable. — Si un maître était perdu, où le trouveriez-vous ?

Le maître. — Entre l'équerre et le compas.

Le très-respectable. — Pourquoi ?

Le maître. — L'équerre et le compas étant le symbole de la sagesse et de la justice, un maître ne s'en écarte jamais.

Le très-respectable. — Quel âge avez-vous ?

Le maître. — Sept ans et plus, parce que Salomon employa sept ans et plus à la construction du temple.

Le très-respectable. — Placez-vous, mon frère, et aidez-nous de vos lumières.

INSTRUCTIONS SOMMAIRES

DES

TROIS PREMIERS GRADES ÉCOSSAIS.

Préliminaires.

La Franche-Maçonnerie, comme la religion catholique, a vu s'élever dans son sein un schisme qui a troublé pendant quelque temps sa tranquillité; mais le schisme maçonnique n'a point offert les résultats affligeans du schisme religieux. Si les Francs-Maçons se sont partagés en deux classes sous les dénominations de *rite français* et de *rite écossais*, un concordat heureux a tout pacifié, et d'ailleurs le but n'avait pas cessé d'être le même; la foi n'avait point été altérée, aucun dogme nouveau, aucune différence dans les principes n'avaient été établis: *des objets de forme, des prétentions d'ancienneté, l'idée de plus de zèle dans le travail, de plus de scrupule dans la pratique des devoirs, de constance à suivre les usages et les erremens anciens*, voilà en somme les causes de

la révolution et du schisme ; aussi cette légère différence à part, les deux rites se tolèrent, s'accueillent réciproquement et vivent dans une paix profonde. Leur chef commun, le Grand Orient de France, les maintient dans une faveur et dans une dépendance égales ; il a pour eux la même bienveillance, les mêmes égards, les mêmes sentimens. On ne doit donc prendre parti pour aucun des deux rites, et l'on peut s'adresser à chacun d'eux avec la même confiance; on peut même sans inconvénient appartenir à tous les deux ; car le principe d'existence et le fond de l'enseignement étant égaux, on doit espérer qu'un jour les deux rites n'en feront qu'un et se confondront dans tous les points.

L'instruction sommaire des trois premiers grades écossais va prouver ce qui vient d'être dit.

GRADE D'APPRENTI.

Le vénérable. — Y a-t-il quelque chose de commun entre vous et moi?

L'apprenti. — Oui, très-vénérable, il y a un culte.

Le vénérable. — Quel est-il?

L'apprenti. — C'est un secret.

Le vénérable. — Quel est ce secret?

L'apprenti. — La Franche-Maçonnerie.

Les questions qui suivent cette interrogation sont à peu près semblables à celles du rite français détaillées dans l'instruction raisonnée. Voici les réponses principales qu'on devra faire lorsqu'on sera interrogé. L'intelligence du nouvel admis saura les placer à propos.

« J'ai déclaré mon nom, mon âge, mes qualités civiles, ma religion, et le lieu de ma naissance.

» J'ai dit que je mettais ma confiance en Dieu.

» J'ai fait trois fois le tour de la loge, j'ai rencontré trois obstacles; au sud, derrière la colonne du second surveillant; au nord, derrière la colonne du premier surveillant; et à l'est, derrière le vénérable.

» J'ai vu une bible, une équerre et un compas. Ces trois choses représentent trois grandes lumières de la Franche-Maçonnerie. La bible règle et gouverne notre foi, l'équerre nos actions, et le compas nous maintient dans de justes bornes envers nos frères.

» Une loge se compose des nombres trois, cinq, sept, parce que trois grands Maçons furent employés à la construction du temple; parce que l'homme est doué de cinq sens, dont trois servent particulièrement en maçonnerie: la *vue* pour voir les signes, le *toucher* pour sentir l'attouchement, et *l'ouie* pour entendre la parole; parce qu'enfin il y a sept

sciences libérales, savoir : la *grammaire*, qui enseigne l'écriture ; la *rhétorique*, qui nous forme à l'art de parler ; la *logique*, qui apprend à raisonner ; l'*arithmétique*, qui fait connaître le pouvoir des nombres ; la *géométrie*, qui nous facilite les moyens de mesurer les espaces ; la *musique*, qui nous fait sentir la vertu des sons ; et l'*astronomie*, qui nous procure la connaissance des corps célestes.

» Ma loge est un carré long qui s'étend en longueur du nord au sud, et en largeur de l'est à l'ouest ; elle est tournée de l'est à l'ouest parce que tous les temples le sont ainsi, et que l'évangile, d'abord prêché à l'est, s'étendit ensuite à l'ouest. Trois grands piliers soutiennent cette loge : le premier, emblême de la *sagesse*, est représenté par le vénérable qui se tient à l'est, d'où viennent la lumière et les ordres : le deuxième, emblême de la *force*, est représenté par le premier surveillant, qui se tient à l'ouest, où le soleil finit sa carrière, et où sont payés les ouvriers, dont la force et l'existence sont conservées par les gages qu'ils reçoivent : le troisième et dernier pilier est l'emblême de la *beauté* ; il est représenté par le deuxième surveillant, qui se tient au sud, parce que cette partie figure le milieu du jour, dont la beauté est parfaite ; que c'est pendant ce temps que se reposent les ouvriers, et que c'est de là que le second surveillant les voit

rentrer dans l'atelier et reprendre leurs travaux. Des nuages de diverses couleurs couvrent la loge; les vents qui soufflent pour les Maçons, se font sentir de l'est à l'ouest. »

Le signe et l'ordre sont les mêmes que ceux du rite français ; la parole sacrée diffère de celle de ce grade, et ne se prononce pas de la même manière; l'attouchement et la batterie sont également différens. Il n'y a pas de mot de passe.

GRADE DE COMPAGNON.

L'instruction de ce grade est à peu près la même que celle du rite français ; il est facile de répondre à toutes les questions qui sont faites dans ce grade-ci, lorsque l'on est familiarisé avec l'instruction raisonnée du deuxième grade de l'autre rite.

Le signe, la batterie, la marche, le mot de passe, la parole sacrée et l'attouchement, sont entièrement différens de ceux du grade de compagnon du rite français ; l'ordre est le même.

GRADE DE MAÎTRE.

Le très-respectable. — Où allez-vous ?

Le maître. — De l'ouest à l'est.

Le très-respectable. — Pourquoi ?

Le maître. — Parce que l'évangile fut d'abord prêché sur ce point.

Le très-respectable. — Qu'allez-vous chercher à l'est?

Le maître. — Une loge de maître.

Les deux rites diffèrent peu dans l'instruction du grade de maître; c'est dans ce grade que se trouve l'explication qui suit des cinq points de perfection. M.·. C.·. M.·. signifie que je secourrai toujours mes frères selon mes facultés. P.·. C.·. P.·. que je suis toujours prêt à voler à sa défense. G.·. C.·. G.·. qu'il faut fléchir devant le grand Architecte de l'univers, et ne point oublier les frères dans les vœux qu'on lui adresse. S.·. C.·. S.·. que les secrets de la Maçonnerie doivent être inviolablement gardés. M.·. G.·. D.·. L.·. D.·. qu'autant qu'il est en nous, nous devons soutenir nos frères dans tous les périls qui peuvent les menacer.

Le signe, le mot de passe, la parole sacrée, l'attouchement, la batterie et la marche, ne sont pas semblables aux signes, marches, etc., du grade de maître du rite français; mais l'ordre est le même.

Un rite nouveau pour la France, le rite de Misraïm ou d'Egypte, vient de s'établir à Paris. Il diffère peu, pour les trois premiers grades, des deux précédens, et c'est sous ce point de vue que je l'envisagerai dans l'aperçu que j'en donnerai à

la fin de cet ouvrage. Les cérémonies de la réception au premier grade particulièrement, rappellent l'initiation égyptienne. Les épreuves physiques ont toutes lieu hors du temple, dans lequel l'aspirant n'est introduit qu'après avoir été purifié par les quatre élémens. Les formes orientales de ce rite annoncent son origine et son antiquité.

Ses signes, paroles et attouchement tiennent à la fois des rites français et écossais. Sa batterie est, au premier et deuxième grades, l'inverse de la batterie française ; la batterie du troisième est de sept coups, tandis que dans les deux autres rites elle est de neuf.

TROISIÈME PARTIE.

DISCOURS

SUR LES SOCIÉTÉS PROFANES ET SUR LES SOCIÉTÉS MAÇONNIQUES.

> L'homme de sens ressemble au chimiste. il fait la séparation des substances, tire le métal et écarte la matière terrestre.
>
> LEMIERRE, notes du Poëme *de la Peinture*, ch. I.

MES FRÈRES,

L'instruction, je l'ai dit dans un ouvrage étranger à la Franche-Maçonnerie, ne consiste pas seulement dans l'enseignement d'une science ou d'un art quelconque, elle est dans tout ce qui fait connaître une chose ignorée, non aperçue, mal vue ou peu sentie.

C'est donc pour parvenir à ce but que je me suis proposé d'établir dans des observations sur les assemblées des Maçons et sur celles des profanes, la prééminence que doivent avoir les premières sur les autres; c'est dans le même esprit et pour par-

de défauts, semblent ici changer de caractère et de mœurs; ils ne se rassemblent que pour vivre dans la paix, au milieu des douceurs de l'intimité et des prévenances de l'estime. Pourquoi un tel changement, demandera-t-on? Parce que dans les sociétés ordinaires on n'est mû que par l'intérêt et l'égoïsme, et que dans la société maçonnique, ce vil principe n'existant pas, les hommes redeviennent ce qu'ils sont naturellement, bons, généreux, sociables. Le vrai Franc-Maçon, qui, par l'institution maçonnique, se rapproche tant du caractère primitif de l'homme, n'agit et ne parle que pour l'utilité des autres; sa bouche ne s'ouvre que pour porter à la concorde et à la bienfaisance; ses démarches ne tendent qu'à rendre service. Il ne dit jamais un mot qui ne soit obligeant; il ne cite jamais un exemple qui ne soit digne d'être imité; il ne promet jamais qu'il ne soit certain de remplir sa promesse; il se plaît à approuver sans bassesse, à louer sans emphase; il discute sans violence, censure sans amertume; et s'il laisse paraître sa supériorité, c'est sans prétention, sans vanité et uniquement dans le dessein de chercher le mieux possible: toujours guidé par des préceptes admirables, il devient, avec quelques années de franche-maçonnerie, un code vivant de morale, et l'image de la perfection humaine.

Des Maçons tels que celui que je viens de dé-

peindre ont formé des loges; ces loges se sont multipliées, et, malgré l'action du temps par qui tout périt et se détériore, nous redoublons de vigilance et de zèle pour la conservation de ces édifices moraux qui ont été élevés en l'honneur du grand Architecte de l'univers.

Conservons-les avec le plus précieux soin ces édifices où une morale sublime est sans cesse enseignée, où on ne pense, où on n'agit que pour l'utilité de tous... Quel lieu profane consacré à l'enseignement de la vertu et de la vérité, peut être comparé à un temple maçonnique? Quelle institution passée ou existante a pratiqué, comme notre ordre, le grand culte, a multiplié les bonnes œuvres, donné de bons préceptes, fait ou conseillé de belles, de grandes actions?.... Quel temple de l'antiquité, resté debout, rivalise le temple des Maçons? Quelles sociétés vertueuses de nos jours, peuvent se flatter d'avoir vu la création de l'auguste et sainte Maçonnerie? Quel prophète, quel sage, quel philosophe, quel homme respectable a manifesté des sentimens plus grands, plus purs, plus parfaits, plus divins que ceux que nous possédons, que nous enseignons et que nous nous efforçons de pratiquer? Quels dogmes sont plus précis, plus clairs et plus utiles au genre humain, que ceux que présentent nos codes et nos livres? Quel

homme sait moins se démentir dans toutes ses actions qu'un des enfans de la vraie lumière ?

Mais, si j'ai déjà produit un grand nombre de preuves de ce que je viens d'avancer, j'en ai encore d'autres à faire valoir, et qui ne sont ni moins nombreuses, ni moins importantes; je les exposerai, et l'homme le plus simple, pourvu qu'il soit doué de quelque raison, en les rassemblant en fera un faisceau qu'il élevera pour nous défendre, lorsque l'envie ou la malignité osera nous attaquer avec son adresse ou son impudence ordinaire.

Si je réussis dans mon dessein, qui est de faire aimer la Franche-Maçonnerie et de convaincre de son excellence, la récompense de mon zèle sera dans la prospérité de notre association et dans le bonheur de tous mes frères.

DISCOURS

SUR LE GRADE D'APPRENTI,

AU NOUVEL INITIÉ.

> Les initiations aux mystères étaient une école-pratique de religion et de vertu, instituée par les anciens pour apprendre aux hommes à vivre selon les principes de la raison et de la sagesse.
>
> Le P. LAFFITEAU, *Mœurs des Sauvages*, t. I, p. 211.

MON FRÈRE,

Si les initiations aux mystères apprenaient aux hommes, sous les auspices de la religion, à pratiquer la sagesse et la vertu, il est donc de la plus haute importance pour tout homme de bien d'obtenir la faveur d'être admis aux épreuves, et c'est avec autant de joie que de reconnaissance que cet homme, favorisé de l'initiation, se trouvera au milieu des initiés dont l'accueil plein de bonté lui promettra de l'indulgence, de l'intérêt et de l'instruction. En effet, la société et l'affection d'une classe d'hommes distingués par leurs vertus et leurs lumières, doivent

singulièrement flatter le noble amour-propre de tout individu qui sait honorer sa qualité d'homme, et j'oserai dire qu'il ne saurait penser au bonheur de posséder l'intimité des personnes éclairées et sages, sans ressentir les transports d'une vertueuse joie.

Mais afin de vous mettre à même de voir d'un seul coup-d'œil toute l'étendue du bonheur que se promet votre imagination, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails instructifs.

L'initiation ancienne s'obtenait difficilement. Une hardiesse capable de braver tous les dangers, un courage solide, une constance exercée, l'abandon de toutes ses passions, de toutes ses volontés, étaient les premières dispositions que l'on devait apporter ; il fallait y joindre un jugement sain, un esprit cultivé, un cœur pur, une âme honnête ; et l'on n'accordait à l'aspirant le prix de ses vertus qu'après les avoir soumises à de nombreuses et redoutables épreuves.

Comblé par cette faveur suprême, le nouvel initié se croyait, et était en effet, ou devenait un être supérieur : les biens, les honneurs, les marques les plus éclatantes de l'estime des peuples et de celle des rois ajoutaient à son existence fortunée ; et si les événemens de la vie le faisaient déchoir de cet heureux état, il savait, au sein du malheur et de l'indigence, montrer du courage et de la rési-

gnation, comme au sein de l'opulence il avait su repousser les vices et éviter la séduction.

Moins rigoureux dans leurs épreuves, plus justes appréciateurs de la faiblesse humaine, les Francs-Maçons ne cherchent point à changer la nature; ils veulent l'aider dans ses bons principes, et, lorsqu'ils en reconnaissent la possibilité, rectifier les imperfections qui les frappent, et dont eux-mêmes ne sont point exempts. Mais, invariables dans la rectitude de leurs vues, s'ils excusent et supportent les défauts de l'homme, ils exigent un cœur délicat, une âme loyale, un esprit sociable et droit, et ils chassent de leur sein, aprés l'avoir dégradé de l'auguste nom de *frère*, l'être assez malheureux pour se déshonorer, et assez corrompu pour refuser de rentrer dans le temple de la sagesse.

Vous connaissez en partie, mon frère, ce qui soutient notre existence. On vous a expliqué les emblêmes qui caractérisent vos voyages; chaque épreuve a été raisonnée, et vous n'avez pas fait un pas qui n'ait eu un résultat utile.

Vous avez reçu l'initiation maçonnique, ou, pour autrement dire, vous avez obtenu d'une société particulière, mais étendue sur les deux hémisphères, la récompense morale des qualités estimables qui vous sont personnelles; cependant si d'heu-

reuses dispositions, si quelques vertus vous ont mérité la grâce d'être reçu Franc-Maçon, vous avez, par l'obtention de cette grâce, que nous nommons faveur, contracté des engagemens sacrés dont je vais sommairement vous donner connaissance.

Etre honnête homme, c'est le premier devoir de tout citoyen; c'est la première vertu de tout Franc-Maçon.

Etre bon époux, c'est mériter civilement l'estime de la société, la considération de ses égaux et le respect de ses inférieurs. En maçonnerie, c'est tout simplement remplir l'un de ses devoirs.

Etre bon père, c'est rendre à ses fils ce qu'on a reçu de ceux à qui on doit la naissance; maçonniquement, c'est prouver que l'on considère les membres de la grande famille comme l'on se considère soi-même.

Etre bon ami, c'est se dévouer à un particulier qui nous est uni par des rapports de caractère, de goût, de rang. Parmi les Francs-Maçons, c'est tout sacrifier à l'utilité générale, au soulagement de ses semblables, que l'on reconnaît dans tous les hommes, de quelque état qu'ils soient.

Etre bon citoyen, c'est honorer et servir son pays; chez nous, c'est prouver que l'on est fidèle à ses devoirs, à l'Ordre, à ses engagemens.

Je pourrais m'étendre davantage sur des préceptes qui tous tendent au bonheur des humains, qui tous font le charme de la vie dans la prospérité, et la consolation dans les peines; mais je vous fatiguerais sans arriver à mes fins, et la prudence m'ordonne d'abréger, pour vous intéresser davantage.

Vous ne recevrez de nous que des conseils salutaires, que des exemples bons à suivre : puissiez-vous bien vous pénétrer de l'importante action que vous venez de faire ! Puissiez-vous, par une conduite toujours estimable, parvenir à un grade supérieur et à la connaissance totale de notre institution, qui est souveraine dans tous les pays, et qui subsistera tant que les hommes seront capables de discerner ce qui est vraiment utile, et de sentir ce qui est vraiment beau !

DISCOURS

SUR LE GRADE DE COMPAGNON,

AU NOUVEL INITIÉ.

Usus efficacissimus rerum omnium.
PLIN. *Nat. Hist.* l. 26, c. 2.

MON FRÈRE,

Lorsque nous nous sommes présentés avec courage pour tenter une entreprise hardie, lorsque notre tentative a été heureuse, lorsque nous nous trouvons flattés de notre réussite, nous mettons le plus grand intérêt à avancer dans la carrière ouverte et tracée à notre zèle; l'encouragement qui suit nos efforts, redouble notre impatience et notre ardeur, et nous marchons avec autant d'empressement que de confiance. Chaque pas qui nous approche du but nous pénètre de joie et nous mérite des applaudissemens.

Dans le discours que je vous ai adressé à votre admission parmi nous, je vous ai donné de légères notions sur l'initiation ancienne; je vous ai succinc-

tement exposé les devoirs du Maçon, et je me suis borné à vous engager au travail.

Mes présomptions à votre égard étaient justes, et mes vœux pour vous n'ont point été trompés. Votre entreprise a été heureuse, vos efforts sont couronnés d'un plein succès : vous voilà compagnon.

Ce grade est de la plus haute importance; et comme la Franche-Maçonnerie n'a été établie que pour contribuer au bonheur de l'homme, l'homme, qui en est l'objet, lui servira aussi de terme de comparaison.

La Franche-Maçonnerie ne reconnaît que trois âges; la jeunesse, la virilité et la maturité. L'enfance nous est étrangère; car, dans l'ordre moral comme dans l'orde physique, elle ne nous est d'aucun secours.

Désir d'apprendre, dispositions à saisir, envie de bien faire, force pour exécuter, telle est la jeunesse, tel est notre premier grade, l'apprentissage ou l'initiation.

Au désir d'apprendre, à la facilité de saisir, à l'envie de bien faire, à la force d'exécuter, se joignent l'esprit de combinaison, le raisonnement, une aptitude réfléchie et la persévérance. Ces qualités, qui distinguent la virilité, caractérisent le compagnonage, grade intermédiaire entre la création

et le parfait, c'est-à-dire, entre l'apprentissage et la maîtrise.

Vous voilà donc dans la plus belle situation qu'il vous soit possible d'ambitionner. De vous dépend ce que vous serez dans le monde, et déjà vous le faites pressentir par votre instruction, par vos divers moyens. Une espèce de révolution se manifeste en vous, et, si la nature vous a doué d'un véritable génie, la communication de vos idées avec celle de vos frères en fera jaillir des étincelles qui le décèleront à nos yeux. Dans notre Ordre, votre grade, sans que vous le fassiez valoir, jouit d'une considération solide. Tous les yeux sont fixés sur vous. Les apprentis ambitionnent votre élévation, parce qu'ils sentent que vous vous éloignez d'eux pour être leur supérieur. Les maîtres vous voient avec intérêt, parce qu'ils aiment à vous considérer d'avance comme leur égal.

Envié d'un côté, et bien accueilli d'un autre, jugez combien il serait honteux de vous éclipser de votre propre faute, en laissant paraître de l'insouciance dans vos occupations! Jugez combien serait alors humilié celui qu'on aurait exalté si mal à propos, et jugez enfin combien il serait déshonorant pour vous et pour nous de montrer, vous, que vous n'avez été qu'un être présomptueux, et nous, que des hommes légers, trop favorablement prévenus en votre faveur!

Mais je vous offre un tableau que vous ne réaliserez jamais. Vous avez suivi la gradation naturelle. Apprenti actif, compagnon intelligent, vous deviendrez un maître habile. Telle est du moins l'espérance que vous nous avez donnée, et que vous soutiendrez ; car vous vous êtes avancé avec trop de modestie et de talens pour rétrograder, lorsqu'il faudra paraître devant des hommes qui, s'ils sont vos maîtres au travail, n'en sont pas moins, en société, des amis affectionnés et sûrs.

DISCOURS

SUR LE GRADE DE MAITRE,

AU NOUVEL INITIÉ.

Noce te ipsum.

Mon frère,

L'homme courageux qui a entrepris un voyage lointain, durant lequel il a éprouvé dans sa marche toutes les difficultés, toutes les inquiétudes qui naissent et se multiplient nécessairement dans une route longue, ressent avec les plus vifs délices

le doux plaisir qu'occasionnent les entraves surmontées et la vue du terme de son voyage.

Il en est ainsi du néophyte qui a atteint le troisième grade de la Franche-Maçonnerie ; tel est la situation dans laquelle vous vous trouvez.

Après une longue attente, de nombreux travaux, plusieurs examens, vous avez enfin obtenu le grade de maître, et cette qualité vous donne en même temps une récompense flatteuse et un titre précieux.

Vous ne recevrez plus de nous les leçons de la supériorité.

Vous siégerez dans nos réunions ; nos projets et nos plans vous seront dévoilés et soumis ; nos discussions vous seront ouvertes ; la carrière du raisonnement ne vous sera plus étrangère ; et nous adopterons vos avis, et corrigerons nos œuvres, dès que votre sagesse nous en aura démontré la nécessité. Ne soyez point téméraire, et n'abusez point de notre confiance, car nous jugerions avec sévérité l'imprudent réformateur.

Elevé à notre rang, revêtu d'un pouvoir égal au nôtre, ne vous rendez point indigne de faveurs aussi grandes, et l'intimité la plus parfaite demeurera à jamais établie entre nous.

Apprenti, on a fermé les yeux sur vos légèretés ; *compagnon*, on vous a pardonné un peu de tiédeur et quelques négligences ; *maître*, vous devez vous

surveiller sans relâche, éviter les moindres fautes, craindre le plus petit oubli. Que diraient les ouvriers que vous instruirez, inspecterez, s'ils vous voyaient chercher à les distraire par une gaîté déplacée, ou, n'en calculant pas les suites, partager leur relâchement? Ils vous blâmeraient, vous mésestimeraient, se familiariseraient avec vous; et lorsque, revenu d'une faiblesse passagère, vous voudriez commander, ils vous méconnaîtraient, vous outrageraient peut-être, et peut-être oseraient vous maltraiter..... Ils vous auraient vu un moment sur leur ligne, et ce seul moment aurait fait disparaître toute subordination.

Soyez donc parmi nous, aisé et confiant; et parmi les compagnons et les apprentis, bon sans être faible, sévère sans être dur, supérieur sans être arrogant. Etudiez-vous sans cesse et dans le dessein de vous connaître; enseignez avec gravité et sans orgueil; raisonnez sans pédantisme; pesez vos gestes et vos paroles; n'oubliez pas les égards et les convenances; et souvenez-vous surtout de cette indulgence réfléchie qui tolère sans jamais dévier. Trop de rigueur éloigne la confiance, trop de bonté amollit le courage : c'est donc à un juste milieu qu'il faut atteindre; et n'y parvient point celui qui est sans discernement, sans expérience, sans pratique. Qui a bien obéi, est certain de bien commander.

Nos discussions, nos conférences, ce que vo
verrez se passer parmi nous, tout, mon frère, vo
apprendra que si la maturité est la plus belle p
riode de la vie de l'homme, la *maitrise* est le pl
sublime des grades maçonniques.

DISCOURS

A UN NOUVEL AFFILIÉ.

Licet sapere sine pompa, sine invidia
SENEC., ep. 103.

MON FRÈRE,

Dans ce temps heureux de paix et d'innocence, chez ces peuples célèbres par leurs vertus et pa la naissance ou le développement des mystères, l'hospitalité était une chose sacrée, et tout voyageu paisible pouvait prétendre au plus doux accueil, aux soins les plus obligeans. Lorsque l'instant de son départ était arrivé, comblé de présens et de témoignages d'amitié, il s'éloignait avec regret et emportait les souvenirs précieux du bon accueil et de l'assistance généreuse; mais, lorsque libre de ses actions et de sa volonté, il voulait se fixer sur une terre amie, près de ses hôtes protecteurs, s'il était

vertueux on l'agréait avec joie, et il trouvait dans l'affection de ses voisins une adoption qui garantissait en quelque sorte sa personne et ses biens, et qui lui procurait par une affiliation naturelle, l'amitié et les secours de ses nouveaux concitoyens.

Cette association d'un seul avec plusieurs est à peu près l'image de l'alliance que vous venez de contracter avec nous, et qui déjà est l'objet de toute notre sollicitude.

La satisfaction que les Maçons éprouvent en recevant dans le sanctuaire des lumières et de la sagesse un profane d'un caractère estimable et d'un mérite distingué, est bien douce, sans doute, mais elle ne peut se comparer à la joie qui les transporte lorsqu'ils ouvrent leur atelier au frère habile et aimant le travail qui vient se fixer et se confondre parmi eux.

Le profane s'éloignant volontairement, sans affectation et avec fermeté, d'un monde attrayant et séducteur, donne une preuve irrécusable de l'amour qu'il porte à la vertu, et mérite que son enthousiasme pour cette vertu, qu'il ne connaît que de nom, soit récompensé par un accueil plein d'intérêt, de bienveillance et d'encouragement; mais le Maçon qui, dans la situation du profane, a tenu la même conduite, qui a supporté avec fermeté et sans forfanterie toutes les épreuves, qui

s'est montré sage sans orgueil, confiant sans témérité, docile sans faiblesse, enfin qui n'a point cessé d'être digne de l'initiation, mérite une réception plus affectueuse et plus éclatante ; car il réunit aux titres du profane ceux du Maçon instruit et laborieux.

C'est donc avec sincérité que nous exprimons notre allégresse, et que nous suspendons nos travaux du moment pour nous réjouir de votre entrée dans notre respectable loge. En effet, s'il vous est agréable d'obtenir les témoignages de nos félicitations, il nous est également précieux d'avoir à vous les offrir, et de compter parmi nos bons ouvriers, un ouvrier non moins excellent qui en accroît le nombre et en augmente la qualité.

Le temple que les Maçons élèvent au grand Architecte de l'univers est immense, et les ateliers pour le construire sont innombrables. Notre atelier est composé d'apprentis, de compagnons et de maîtres laborieux et infatigables, et qui peuvent lutter de zèle et d'instruction avec les ateliers des orients les plus célèbres; mais de même que le corps humain dépérirait faute d'alimens, de même la société maçonnique en général, et notre loge en particulier, ne manqueraient pas de se détériorer, si elles n'accroissaient leurs forces par d'utiles réceptions et de solides affiliations.

Demeurez donc avec nous, mon frère, partagez

nos labeurs et nos récréations ; identifiez-vous avec des frères qui vous estiment, vous honorent et déjà vous aiment. Secondez de tous vos moyens leurs constans efforts pour l'achèvement du temple, pour le maintien de l'ordre, pour la prospérité de leur réunion ; concourez par votre esprit pacifique, par vos vertus douces et modestes, au maintien de la concorde qui règne parmi eux ; fortifiez de tout votre amour, s'il est possible, l'amitié fraternelle qu'ils se sont jurée. Rendez-leur attachement pour attachement, et montrez, par vos exemples et vos leçons, que vous êtes réellement un sage sans faste, c'est-à-dire maçonniquement, l'un des enfans de la veuve, et l'un des membres essentiels de la grande famille.

DISCOURS

AUX VISITEURS DES TROIS PREMIERS GRADES.

L'homme ici bas, toujours inquiet et gêné,
Est, dans le repos même, au travail condamné.

BOILEAU, ép. II.

MES FRÈRES,

Votre présence parmi nous est une preuve de votre confiance, et cette marque de considération

excite notre gratitude et nous dispose à répondre dignement à vos avances amicales. Ainsi que cette illustre Romaine qui se parait de ses enfans, nous nous parerons à vos yeux de ce que nous avons de plus cher, je veux parler du travail; c'est donc en vous entretenant de ce qui intéresse tout bon Maçon, que nous allons honorer votre entrée et vous exprimer nos sentimens d'estime et d'affection.

Les Maçons, vous le savez, ne se réunissent que pour travailler. Le travail, élément conservateur de l'homme, en même temps qu'il assure son existence physique, importe à son existence morale. Le travail est pour nous un besoin qui se tourne en plaisir utile.

Tout travaille ici bas. Les arbres, les plantes, les animaux, l'or, le fer, toutes les productions, tous les phénomènes, sont le travail de la nature, qui, elle-même, est le travail de la Divinité. Les cabanes rustiques, les objets et les ustensiles grossiers, les palais superbes avec leur riche ameublement, les habitations charmantes, sont le travail de l'homme brute et de l'homme civilisé. L'artisan travaille pour du pain, l'homme de lettres travaille pour la gloire, le Maçon travaille pour la vertu.

Travaillons donc, puisque telle est notre destinée; travaillons, puisque le grand Architecte de

l'univers a travaillé le premier. Travaillons pour nous et pour les autres; pour les autres, parce que les travaux de ceux qui nous ont précédés nous en imposent l'obligation; pour nous, parce que notre propre intérêt nous y engage. Voyez l'homme laborieux : s'il travaille avec constance, de pauvre il devient aisé, d'aisé il devient riche, d'ignoré qu'il était, il devient connu, et de connu, célèbre. Voyez l'homme désœuvré et sans aptitude : il traîne des jours monotones et insipides; il souhaite le plaisir, et il craint la fatigue; il veut le bonheur, et il n'a pas la force de le chercher..... Triste sans sujet réel de l'être, apathique, incapable de goûter le plaisir, parce qu'il n'a jamais connu la peine, il déteste la vie, tandis que l'homme qui sait s'occuper passe gaîment du travail au plaisir, du plaisir au travail.

Hommes actifs et Maçons travailleurs, vous venez, mes frères, partager nos travaux et nous aider de vos lumières. Ce soin est généreux, nous l'acceptons avec reconnaissance, et il ne dépendra pas de notre attention à vous écouter, de notre docilité à suivre vos avis, de notre empressement à seconder vos efforts, que vous n'emportiez, en nous quittant, l'assurance réelle de notre amour pour le travail et de notre affection pour vous.

DISCOURS

AUX VISITEURS DES HAUTS GRADES.

Vitam impendere vero.

Mes frères,

Celui qui brave les opinions et les convenances, qui se fait un devoir de fouler aux pieds des préjugés respectables, de heurter les usages, et de fronder ouvertement ce qui n'a pas l'honneur d'être adopté par lui, n'est point un homme sage, et est encore moins un digne et vrai Franc-Maçon.

En vous rendant des hommages solennels, nous n'avons fait que payer le tribut de respect que nous imposent les grades éminens dont vous êtes revêtus, nous avons satisfait à l'estime que nous vous portons individuellement; et nous avons cru devoir, par ces hommages particuliers, donner une preuve de l'esprit d'aménité, de prudence et de sociabilité qui distingue les ateliers maçonniques conservateurs de la fraternité antique. Permettez-nous maintenant de traiter avec la modération qui est un des caractères distinctifs des Francs-Maçons, un point qui intéresse essentiellement et la Maçonnerie primitive, et la Maçonnerie actuelle.

Il fut un temps où la Franche-Maçonnerie était entièrement renfermée dans les grades d'*apprenti*, de *compagnon* et de *maître*. On peut considérer comme l'âge d'or de notre association, ce temps où les Maçons, simples dans leurs sentimens, dans leurs goûts, dans leurs vues, ne cherchaient point à étendre des grades qu'ils estimaient assez nombreux, assez honorables. Ils se disaient : La Franche-Maçonnerie est une institution dont l'objet est d'offrir un digne hommage à la Divinité, et de rendre les hommes meilleurs et plus heureux. Pour honorer Dieu, il faut être pur de cœur et modeste d'esprit; et pour conduire les hommes à la vertu et au bonheur, il faut les intéresser, les rapprocher et leur parler un langage naturel et uniforme. Le langage le plus convenable, on le trouve dans l'*apprentissage*, qui met en mouvement le corps; dans le *compagnonage*, qui prépare et fortifie les idées, et dans la *maîtrise*, qui donne les lumières.

Tout change avec le temps. Les Maçons modernes ont, contre l'esprit de l'*Ordre*, établi des distinctions et partagé la Franche-Maçonnerie en deux classes, qu'on appelle, la première, *Maçonnerie symbolique* ou *Maçonnerie bleue;* la seconde, *Maçonnerie des hauts grades* ou *Maçonnerie rouge*...

Nos aïeux étaient et se glorifiaient d'être des *apprentis*, des *compagnons*, des *maîtres*, et nous,

Maçons comme eux, nous sommes des *chevaliers* et des *princes!*... A Dieu ne plaise que je prétende louer ceux qui ne sont plus pour abaisser ceux qui existent; que je me hasarde témérairement à blâmer ce que de plus instruits et de plus clairvoyans que moi ont fait; que je veuille enfin ridiculiser ou attaquer sérieusement les institutions nouvelles généralement reçues et considérées; je ne suis qu'un Maçon ordinaire; et, si j'ai assez de franchise pour penser tout haut, je ne saurais m'oublier au point d'exercer une censure indiscrète.

Décoré des hauts grades (que je dois à l'indulgence), je les respecte : je ne les créerais pas, il est vrai, s'ils étaient à créer et que je méritasse d'être consulté; mais, si j'ose manifester mon opinion à cet égard, je me plais à reconnaître tout aussi librement que ces grades ne s'accordent d'ordinaire qu'aux Maçons véritables, anciens et distingués par leur capacité. Je ferai plus, toutes les fois qu'il me sera permis d'énoncer sincèrement ma pensée, j'engagerai les apprentis, les compagnons et les maîtres à se réunir à moi pour exalter dans les Maçons possesseurs des hauts grades, la sagesse et les talens récompensés.

Tels sont mes sentimens, tels sont, j'ose le croire et le dire, ceux de notre respectable *loge*, qui s'estime infiniment fortunée de posséder à son

orient des lumières qui ne peuvent qu'augmenter l'éclat et l'utilité des travaux.

A cet aveu de notre joie, nous vous demanderons, mes frères, de nous permettre de vous accueillir de nouveau avec les honneurs qui vous sont dus, et par les applaudissemens de la triple batterie.

DISCOURS

SUR LA FÊTE DE L'ORDRE.

> Quæ veritati operam dat oratio incomposita sit et simplex.
>
> SENEC, ep. 40.

MES FRÈRES,

Dieu a condamné l'homme au travail; il est vrai, mais ce serait manquer à la raison qu'il a daigné nous accorder, que de ne point apprécier le véritable sens de sa pensée. Que ferions-nous sans cette obligation imposée à tous les êtres raisonnables? Vous le dire, ce serait faire injure à votre sagesse et à vos lumières; je dois me borner à vous annoncer le travail et la récréation. Dieu qui a parlé par l'exemple, a travaillé et s'est reposé.

L'homme, à l'exemple de la Divinité, travaille et se repose, et la Franche-Maçonnerie qui ordonne le travail, a consacré des jours au repos; ces jours sont ceux où nous célébrons la fête de l'Ordre.

C'est donc de cette fête si agréable et si importante que je vais vous entretenir. Je rappellerai à votre attention les diverses parties qui se réunissent pour la rendre telle. Je vous parlerai des sensations qu'elle fait naître, je vous dirai quelles sont les voluptés que l'on goûte en y participant d'esprit et de cœur. Heureux si je vous fais partager mon émotion et ma joie !

La célébration de la *fête de l'Ordre* est, pour tout *Maçon*, une sainte solennité, un jour de bonheur, une preuve éclatante de l'estime que nous nous portons, de l'amitié qui nous unit, de la paix qui règne parmi nous.

A cette époque fortunée, les esprits se rapprochent plus intimement, les cœurs laissent échapper une joie plus vive, et nos travaux prennent plus de vigueur, d'intérêt et d'éclat; et afin de démontrer que je n'embellis point mon sujet comme à plaisir, que dans tout ce que je dis rien n'est imaginaire, je vais fixer votre attention sur la nomination des officiers et sur la célébration de la fête.

On se rend au temple; mais, avant d'y pénétrer, chaque frère a médité en silence le sujet qui doit occuper l'assemblée. L'élection des officiers nous occupe d'abord.

Chaque Maçon considère et honore tous ses frères; mais son cœur a besoin d'un second lui-même, d'un ami: il le veut, il le cherche, et lorsqu'il a eu l'ineffable satisfaction de le rencontrer, son ambition est satisfaite.

Un frère affectionne donc plus particulièrement un autre frère, et comme l'amitié connaît toute la délicatesse des égards, il est naturel de penser qu'on se hâtera de présenter son ami..... Non ! ce n'est pas ainsi que se conduisent les Maçons. Tout est raisonné, calculé, prévu chez eux; et nul Maçon n'est fait pour porter à un emploi celui qu'il aime, s'il ne connaît en lui les qualités exigées pour remplir dignement d'importantes fonctions.

De cette manière de traiter les individus, résulte le bien général, et lorsqu'on dépouille les scrutins, l'unanimité ou la grande majorité des suffrages attestent l'intégrité et la prudence des frères.

La fête de l'Ordre achève ce fidèle tableau.

Voyez cet appareil de fête, ce concours, cet empressement, cette légère confusion, le plaisir et l'espoir du plaisir la produit !... Tous ces hommes de différens pays, de conditions et de mœurs si diverses, vont se réunir en une seule famille pour célébrer l'*Ordre* qui les rassemble, qui les rapproche et leur fait goûter, au sein de la confiance, les délices de la plus touchante amitié. Un coup de maillet obtient le silence, un coup de maillet

dirige cette multitude docile, un coup de maillet la place à la table des festins, et un coup de maillet ordonne ou suspend les travaux.

Régularité précieuse ! harmonie enchanteresse !

Observons ces vieillards : ils perdent leur gravité, leurs corps appesantis tressaillent encore de joie, et si leurs mouvemens annoncent l'affaiblissement de l'âge, ils indiquent aussi la douce émotion, la gaîté, le bonheur. Voyez comme leurs regards jettent encore des étincelles du feu qui les animait dans la jeunesse ! Leurs bouches s'ouvrent pour parler de leurs sensations, ils oublient le temps......, et cet oubli et une preuve de leur sagesse.

La jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse, tous les âges, tous les rangs, cessent d'être distingués sans être méconnus. Les caractères se confondent sans rien perdre de ce qui leur est propre. Le philosophe savoure tranquillement la félicité et n'affecte pas une orgueilleuse indifférence, le jeune homme se livre à une joie bruyante, et pour tous s'évanouissent les chagrins de la vie.

Je m'arrête, mes frères ; je voulais faire une esquisse, non pas un tableau.

DISCOURS

AUX NOUVEAUX OFFICIERS D'UNE LOGE.

Ceux qui négligent de se rendre utiles à une société où ils ont désiré d'être admis, ressemblent aux estropiés et aux boiteux qui, dans la parabole de l'Evangile, remplissent le festin du père de famille.

D'ALEMBERT, *Eloge de l'abbé Dangeau.*

MES FRÈRES,

La timidité dans l'orateur est une digue qui retient l'éloquence. La confiance, au contraire, surmonte tous les obstacles. Ma confiance en vous est extrême, mes moyens sont peu étendus, il est vrai; mais votre attention, je le sais, me sera toute dévouée, et votre indulgence ne m'abandonnera pas. Puissé-je répondre dignement à vos dispositions bienveillantes! puissé-je ne pas trahir moi-même mes propres espérances!

Ma tâche est cependant bien difficile à remplir. On peut, sans hésitation, exhorter de nouveaux frères à étudier les réglemens de la société à laquelle

ils se sont faits agréger; on peut les inviter à suivre avec exactitude les anciens erremens, à se pénétrer des instructions indispensables, à travailler et à produire; mais lorsqu'il faut tracer à un vénérable, aux premiers officiers d'un atelier, les devoirs qu'ils ont à remplir dans les places où leur mérite personnel les a portés, voilà assurément ce qu'il est presque impossible d'exécuter, ce qu'on n'oserait entreprendre, si l'on n'était fermement persuadé que le Maçon revêtu de la première de nos dignités, n'est que le premier d'entre ses égaux... Ce pénible devoir est cependant celui que je remplirai avec le plus de scrupule. Je cesserai en quelque sorte d'être moi-même dans ce que je dirai, je serai l'organe d'une société entière; et le frère qui tiendra le langage de la supériorité, fera disparaître l'individu pour ne montrer que l'orateur, c'est-à-dire l'interprète des sentimens, des vœux, des volontés de la loge, le conservateur de ses statuts, le censeur né et consacré de tout ce qui ne serait pas conforme à nos lois, à nos réglemens, à nos usages.

Je commence par vous, vénérable, vous êtes notre président, le chef de l'atelier, le maître des ouvriers et des travaux. Nous espérons tout de vous; vos soins, votre zèle, votre surveillance paternelle, nous répondent de notre conservation; votre prudence garantit notre repos, votre sagesse assure

notre prospérité, votre fermeté maintiendra la paix parmi nous, et l'exemple de vos vertus sera notre meilleur précepte. Mais cet assemblage heureux d'excellentes qualités ne suffit pas pour être bon chef, bon administrateur, pour rendre florissant et exempt de toutes taches l'atelier qui vous aura été confié; ce n'est point assez de bien faire soi-même, il faut que les autres fassent également bien, et c'est ce à quoi vous devez particulièrement consacrer vos efforts. Les vices secrets sont plus dangereux que les vices affichés; il est plus difficile de prévenir l'intention que de punir le fait.

Que la douceur mêlée à la sévérité, et se tempérant l'une par l'autre, maintienne parmi les officiers la subordination, l'obéissance, la régularité; parmi les frères, l'égalité, le devoir, l'harmonie, les sentimens généreux.

Ne vous laissez point subjuguer par l'ascendant que prend naturellement la supériorité mondaine; tenez-vous en garde contre les séductions de l'amitié; dédaignez l'adulation de la bassesse; repoussez les tentatives de l'impudence; soyez inaccessible à tout sentiment de crainte, à toute faiblesse; évitez de vous passionner; montrez-vous impassible comme la loi elle-même; tout entier à votre devoir, ne voyez que le bien général, que l'honneur des frères, que la gloire de l'Ordre, que la prospérité de votre atelier.

N'ambitionnez rien qui soit vénal, ne désirez aucun frivole honneur, ne cherchez point à conserver un maillet que le sentiment libre de nos frères ne vous accorderait pas.

Soyez toujours prêt à quitter le trône; n'oubliez pas que vous n'êtes que momentanément le premier d'entre vos égaux ; méritez d'être accueilli des ouvriers lorsque vous rentrerez sur les colonnes.

Alors vous aurez dignement rempli votre place, et votre satisfaction intérieure sera égale à notre reconnaisance.

Estimables seconds d'un sage vénérable, frères surveillans, ayez les mêmes vertus, car, à quelques degrés près, vous avez à espérer la même autorité et à remplir les mêmes obligations.

Conseils et appuis du chef, il reçoit de vous un surcroît de lumières et de forces. Secondez généreusement ses dispositions, soyez ses amis et non pas ses rivaux. Etudiez dans votre honorable place les diverses parties de la science des Maçons; le code de l'obéissance doit vous être familier; les règles de l'exactitude ne peuvent vous être étrangères. Que la surveillance de vous-même, que vos exemples apprennent à vos frères le grand art de parvenir par les vertus et par le mérite.

Je n'ai aucune règle à vous prescrire, frère orateur; la sagesse conduit sous le dais, la science

place au banc de l'orateur, et l'on n'est point nommé à cet emploi éminent lorsqu'on n'est pas pourvu de titres qui distinguent le bon Maçon, l'homme supérieur, l'écrivain éloquent.

Votre rôle est beaucoup plus passif, frère secrétaire; mais il n'est ni moins honorable, ni moins essentiel.

Un esprit d'ordre, une attention continuelle, une activité infatigable, un zèle sans bornes, voilà vos devoirs. Votre récompense est dans la satisfaction que vos frères éprouvent en voyant votre correspondance régulièrement suivie, vos registres biens tenus, votre continuelle présence d'esprit, vos lumières appliquées à toutes les circonstances et à toutes les matières.

La sûreté de la loge dépend de votre surveillance, frère premier expert; chargé de préserver le temple de l'envahissement que pourraient tenter les faux-maçons, et de le défendre contre la hardiesse des profanes, votre attention plus ou moins active nous conserve ou nous perd. Il ne peut entrer dans notre pensée que vous soyez capable de méconnaître ou de trahir vos devoirs; mais il est indispensable que je vous rappelle à cette méfiance conservatrice qui paralyse les tentatives, déconcerte les projets, et maintient la sécurité. Quel plus important emploi que celui qui nous donne des droits sacrés à la confiance générale!

La probité, l'ordre et l'exactitude sont les qualités essentielles du trésorier. Le frère qui est revêtu de cet emploi n'a aucun avis à recevoir, il est Maçon, il est donc probe, soigneux, régulier, et le nommer, c'est faire son éloge.

Le même esprit de délicatesse et de rectitude est également le partage du frère hospitalier; mais ce frère réunit à cet emploi une charge bien précieuse pour le cœur d'un Maçon. Honoré de la confiance spéciale de la loge, il protége, soigne et soulage les Maçons malheureux et les malades de l'atelier. Il doit être réellement infatigable; mais qu'il se tienne en garde contre le vice indigent! La prudence doit régler les mouvemens de sa sensibilité.

Je vous dois aussi quelques exhortations, frère maître des cérémonies. Vos fonctions ne sont point d'une faible importance. Désigné par la loge pour introduire, accompagner et placer les frères qui la favorisent de leur présence, organe des jeunes frères et des visiteurs timides, vous êtes chargé de faire les honneurs d'une société qui se fait un devoir d'accueillir avec la franchise qui distingue les Maçons, et l'urbanité qui caractérise les Français, quiconque se présente dans son sein. De votre abord gracieux, de votre langage plein d'aménité, dépend l'idée qu'on se forme de l'assemblée que l'on vient visiter; et rien n'est aussi défavorable

que la prévention que fait naître un manque de formes aimables et fraternelles. Je vous invite, mon frère, à vous rappeller constamment l'esprit de votre emploi, bien persuadé que si vous ne le perdez pas de vue, notre respectable loge sera toujours dignement représentée.

Frères chargés des autres fonctions de l'atelier, vous connaissez l'étendue de vos devoirs, et cela vous suffit pour bien les remplir. Parties diverses d'un grand tout, souvenez-vous que les choses ne sont belles et parfaites que lorsqu'elles marchent concurremment à la même fin, et que leur organisation est complète.

Je touche à la fin de mon discours, et je m'en réjouis. Le langage que j'ai été forcé de tenir ne convient ni à mes talens, ni à mon caractère : j'ai agi malgré moi. Mon obéissance prouve de nouveau que je sais respecter et remplir mon devoir. Dans le bien, imitons-nous, et fortifions-nous mutuellement.

J'ai invité les nouveaux officiers de cet atelier à se rappeler leurs devoirs. Ce n'est pas assez, il convient que je m'adresse à tous les membres de la loge; oui, mes frères, c'est à vous que je vais parler.

Dans ce que j'ai dit, recueillez des leçons pour les temps futurs. Un jour vous serez officiers, et vous aurez les mêmes fonctions à remplir; mais, en

attendant, disposez-vous à reconnaître, à respecter les chefs de votre choix, appliquez-vous à les seconder, facilitez-leur ce que les emplois dont ils sont chargés peuvent avoir de pénible; soyez dociles à leurs invitations, prompts à faire ce qu'ils désirent; ne les forcez point à user de l'autorité de leur ministère. N'oubliez pas que s'ils sont vos frères, ils n'en sont pas moins vos supérieurs; souvenez-vous qu'ils ne peuvent rien sans vous; mais pensez aussi que vous n'existez que par eux. Ne résistez point à leurs avis qui dirigent toujours vers le bien; et si vous cessiez un instant de concourir à l'avantage général, ce serait non-seulement une infraction coupable de vos propres lois, mais encore le principe de vos troubles, de votre désorganisation, de votre perte, de la chute du temple, de la dissolution de notre société.

Si vous êtes dociles, vos supérieurs seront justes, et vos efforts mutuels ne tendront qu'à la félicité commune. Cette harmonie existant dans toutes les loges, l'ordre prospérera; il était depuis long-temps célèbre, il deviendra immortel.

DISCOURS

SUR L'INAUGURATION D'UN TEMPLE MAÇONNIQUE.

Le jour n'y finit point, et la nuit, avec ses sombres voiles, y est inconnue; une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière : elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais, que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal : elle n'éblouit jamais; au contraire, elle fortifie les yeux, et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité : c'est d'elle seule que ces hommes bienheureux sont nourris; elle sort d'eux et elle y entre; elle les pénètre et s'incorpore à eux comme les alimens s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie.

FÉNÉLON, *Télémaque*, liv. 19.

MES FRÈRES,

Tout ce qui tient aux cérémonies des Francs-Maçons est auguste et inspire un intérêt dont les cérémonies profanes ne sont pas toujours favorisées.

Tout est solennel dans la Franche-Maçonnerie : l'installation d'une loge, les fêtes de l'Ordre, l'adoption d'un lwton, les pompes funèbres, présentent à l'attention des tableaux parfaits de grandeur qui, en excitant l'étonnement et l'admiration, donnent lieu aux émotions les plus vives et souvent les plus douces.

Frappé de la sublimité de ces belles et pieuses solennités, je vais essayer de vous retracer les principaux détails de l'inauguration d'un temple maçonnique; et autant que mes faibles moyens me le permettront, je vous ferai partager les sentimens de respect et de plaisir dont je me suis senti ému.

L'amour de la vertu forme les Francs-Maçons et leur fait élever des temples dans lesquels ils doivent journellement travailler pour la gloire du Créateur suprême, pour le bonheur de leurs semblables, pour leur propre bonheur. Une respectable loge ayant fait édifier l'un de ces temples, résolut de lui imposer le caractère authentique qui devait le distinguer des monumens des hommes. Elle se prépara long-temps à cet acte important, elle instruisit de son projet les loges, ses sœurs, et les frères isolés, enfans de la grande et vertueuse famille. Le jour désigné pour la solennité étant arrivé, la loge qui s'était chargée de faire l'inauguration, se rendit dans le local du temple dont elle

prit possession; elle plaça à toutes les avenues les frères qui devaient les garder. A l'heure indiquée, tous les membres de la loge se rendirent de la salle des *pas perdus* dans celle du *parvis*. Les portes furent closes, et des frères furent chargés de ne permettre l'entrée de l'assemblée qu'aux Maçons réguliers. Le vénérable s'étant placé dans le lieu qui représente l'orient, les surveillans s'étant placés dans le lieu qui représente l'occident, les officiers de l'atelier étant à leurs places respectives, tous les frères se trouvant distribués sur les colonnes, le vénérable frappa un coup qui fut répété au midi et au nord. L'ordre et le silence régnaient dans l'assemblée. Le vénérable ayant été informé que tous les frères étaient Maçons et membres de la loge, ouvrit les travaux au grade d'apprenti, et après avoir fait tuiler les visiteurs, il ordonna d'introduire ces frères, qui furent reçus avec joie, mais auxquels on ne rendit aucun *honneur*, la faible clarté qui n'était produite que par une torche enflammée, la non disposition du lieu et la circonstance de la solennité, ne permettant pas qu'on s'occupât d'une chose étrangère à la consécration du temple.

Après avoir annoncé la cause de la réunion, le vénérable fit distribuer à tous les officiers de la loge des gants de peau blanche; il prévint l'atelier qu'il allait se mettre à la recherche du feu sacré, et

aussitôt il remit son maillet à l'ex-vénérable, et descendit de l'orient. Les surveillans confièrent les leurs à deux frères experts, et ils se réunirent au vénérable, qu'accompagnèrent encore le frère orateur, le frère secrétaire, le premier expert, le trésorier, et le grand-maître des cérémonies. Le cortége était précédé par le frère terrible. Pendant la marche vers le temple, une harmonie convenable à la situation, se fit entendre et ne fut suspendue que lorsque le frère orateur-adjoint eut manifesté l'intention de parler. Un profond silence régna alors dans toute l'assemblée. Le frère orateur-adjoint retraca dans un discours simple, mais éloquent, les causes de la recherche du feu créateur; il démontra l'origine de ce feu sacré, et il forma des vœux pour que la recherche fût heureuse et peu longue, afin que les Maçons ne restassent pas long-temps dans un état qui ne leur permettait pas de travailler. Privés de la vraie lumière, dit-il, nous ne pourrions nous conduire qu'avec hésitation, et si nous conservions les facultés et le caractère de vrais Maçons, le lieu de notre réunion n'étant point éclairé par cette lumière divine qui donne le zèle et la confiance, nos travaux n'auraient aucune consistance, aucun mérite digne d'être remarqué.

Le frère orateur-adjoint avait à peine terminé son discours, que l'on entendit frapper plusieurs

oups. Une porte s'ouvrit, et une voix forte demanda : *Qui êtes-vous et que voulez-vous?* Le vénérable répondit : *Je suis le maître qui cherche la lumière.* La voix répliqua : *Puisqu'il est ainsi, entrez et soyez satisfait.* Dans ce moment on entendit battre le silex, et peu d'instans après, le cortége revint. Le vénérable portait allumée une bougie de cire vierge qu'il déposa sur l'autel. Il reprit son maillet. Les surveillans et les frères du cortége retournèrent à leurs places.

Le vénérable montra l'étoile vierge en disant : *Qu'elle soit l'aurore d'un beau jour et le précurseur de l'astre divin qui doit éclairer le nouveau temple.*

L'harmonie fit entendre des accords d'allégresse. Le vénérable et tous les frères du cortége se mirent de nouveau en marche et se dirigèrent vers le temple afin de le purifier. Pendant cette marche, le frère orateur-adjoint prépara l'assemblée à entrer dans le temple.

Le vénérable étant parvenu à la porte du temple nouveau, frappa trois coups. Le frère qui était dans l'intérieur lui répondit, et les deux battans de la porte s'ouvrirent. Le frère terrible s'avança seul, et d'une voix tonnante, il s'ecria : *Eloignez-vous, profanes, voici les fils de la lumière.* Le vénérable, suivi du cortége, entra dans le temple, se purifia, et répandit l'eau lustrale dans les trois parties mystérieuses. Il brûla des parfums qui étaient placés

au bas de l'orient et au centre des colonnes du midi et du nord, et le temple fut éclairé. Le cortége retourna dans la salle du *parvis*. Le vénérable annonça que le temple était disposé pour recevoir les frères; assitôt il se remit en marche, et tous les frères le suivirent selon leurs grades et leurs rangs. Les surveillans terminaient la marche, qui s'était faite dans le plus grand ordre et au son de l'harmonie. Arrivés au temple, tous les frères se placèrent dans l'ordre qui avait été établi dans la salle du *parvis*. Le frère expert s'étant assuré que le temple était couvert, et l'annonce en ayant été faite, le vénérable déposa le feu sacré dans le nuage élevé sur sa tête. Les surveillans allumèrent les étoiles de leurs colonnes. Le vénérable dit : *Maintenant que le feu divin brille dans cette auguste enceinte, parcourons-la dans toute son étendue, et adressons à chacune des vertus qui la décorent, l'hommage de notre amour et de notre vénération.* Le vénérable, suivi de tous les frères, fait intérieurement trois fois le tour du temple. De retour à l'orient, il annonça par le nombre ternaire, l'inauguration de l'atelier; les surveillans proclamèrent cette annonce sur leurs colonnes. Une hymne en actions de grâces fut entonnée, et le triple applaudissement acheva d'exprimer l'allégresse de tous les Maçons. Le frère orateur, dans un discours savant et lumi-

neux, résuma les divers points de la cérémonie, retraça les devoirs des Maçons, et offrit au grand Jéhova, au nom de la loge pieuse et reconnaissante, un noble tribut de louanges. Des actes nombreux de bienfaisance signalèrent la suite de ce discours. Un banquet volontaire termina une cérémonie qui avait attiré un concours immense de Maçons de tous grades et de tous les Orients, de nombreuses députations de loges, et un grand nombre d'officiers du sénat maçonnique.

Puissent de telles cérémonies se répéter souvent pour la prospérité de l'Ordre, pour notre bonheur et pour la gloire du grand Architecte de l'univers !

DISCOURS

SUR UNE INSTALLATION DE LOGE.

> Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes.
>
> BOSSUET, *Or. fun. de la reine d'Angleterre.*

MES FRÈRES,

L'homme aime à édifier. Il sent son néant, et pour ne pas mourir tout entier, pour rattacher son souvenir à quelque chose qui lui survive, il crée, il bâtit, mais, souvent abusé par l'espérance, il meurt avec ses propres créations, ou, plus infortuné encore, il voit, avant d'avoir atteint le terme de la vie, disparaître pour jamais ce qui devait l'être à son génie et à son travail.

C'est cependant à cette espérance, souvent si illusoire, que nous devons tant d'ouvrages qui embellissent le monde, et font le bonheur de la vie humaine.

Qu'auraient été nos pères si leurs ancêtres se

fussent tenus dans un état d'apathie et d'inaction ? Que ferions-nous si les auteurs de nos jours n'eussent pris soin de cultiver nos talens naturels ou de diriger nos esprits ?

L'homme est donc fait pour enfanter, et rien ne prouve autant qu'il a la conscience de ce qu'il vaut, de ce dont il est capable, que ce noble désir d'élever des monumens qui attestent son existence bien long-temps après qu'il a cessé d'être.

Secondons ces généreuses dispositions ; que l'espèce entière soutienne l'individu ; que l'individu reconnaissant célèbre ceux qui lui préparèrent des appuis, et qu'il aspire à la gloire en travaillant à son tour pour l'utilité de tous.

S'il suffit d'être homme pour aimer à édifier, il faut être Maçon pour se plaire à être continuellement à l'œuvre. Les travaux se succèdent sans cesse ; du travail particulier on passe au travail en commun, et de ce travail on revient au premier pour retourner ensuite à l'autre.

Des Maçons zélés pour la propagation de l'Ordre se réunissent, et, sans renoncer à fréquenter d'autres ateliers, veulent en bâtir un qui leur appartienne en propre. Leur désir est transmis à l'autorité suprême ; bientôt tous les vœux sont comblés, des ordres approbateurs autorisent l'édifice : d'illustres ouvriers viendront consacrer le lieu et poser la première pierre.

Le jour est indiqué. Les membres de la loge en instance se réunissent sur le terrain consacré ; leurs amis, leurs frères se joignent à eux ; un discours de celui qu'ils ont choisi pour chef leur annonce l'heureuse nouvelle, les prépare à l'obéissance, à l'activité, et leur fait entrevoir dans la prompte confection de l'ouvrage, la récompense de leurs vœux et de leurs soins. Bientôt un message avertit de l'arrivée des officiers du sénat maçonnique, chargés de l'honorable mission de travailler à la pose des premiers matériaux. Une députation de neuf membres de la loge va au-devant des commissaires, les reçoit, les complimente, et prend connaissance des pouvoirs qui les constitue. Une partie de la députation revient rendre compte de la démarche et de la vérification qui a été faite ; le chef les renvoie aussitôt auprès des commissaires, et il invite ses ouvriers à se dépouiller de leurs ornemens maçonniques, mais à garder leur tablier, symbole de leurs intentions. Une députation de sept frères se rend dans la salle du *parvis*, et apporte sur des coussins pour être présentés aux commissaires, les maillets de la loge, des gants blancs, et des bouquets. Des étoiles et l'harmonie accompagnent la députation, qui, après avoir rempli son objet, rentre en précédant les commissaires. Le vénérable et les surveillans, qui attendent les illustres députés à la porte

du temple, les conduisent à l'orient, en les faisant passer sous la voûte d'acier. Le premier des trois commissaires monte sur le trône, et fait occuper par ses deux collègues, les places des surveillans; il annonce ensuite le motif de sa venue, il ouvre les travaux du Grand Orient de France, fait connaître par une lecture, et transcrire sur le livre d'architecture de la loge, le contenu des pouvoirs et la teneur des constitutions accordées par les chefs de l'ordre; et, dans un discours sur les principaux devoirs des Maçons et des ateliers, il donne des avis fraternels et des instructions solides aux ouvriers dont il vient régulariser et partager les travaux. Après ce discours brillant et plein de sagesse, il proclame par trois fois l'installation de la loge: cette proclamation est répétée sur les deux colonnes. Pendant ce temps, les frères se décorent, de nouvelles étoiles sont allumées, l'encens fume sur les autels placés à l'orient, au midi et au nord; l'harmonie exécute un morceau d'allégresse, et un triple applaudissement manifeste la joie générale, qu'il régularise et sanctionne. Le président invite le vénérable à prêter au pied du trône le serment de fidélité, que répètent ensuite les surveillans, les officiers et tous les frères. Le président, après avoir donné le mot de sémestre et fermé les travaux du Grand Orient, rend au vénérable le maillet qui lui avait été confié; les

surveillans de la loge sont réinstallés dans leurs fonctions. Le premier soin du vénérable est de remettre en activité les travaux de la loge, et d'exprimer la reconnaissance de l'atelier, de faire au nom de tous les frères, la profession de foi d'usage, de promettre au Grand Orient et à l'Ordre une fidélité à toute épreuve et la plus parfaite exactitude; enfin d'assurer les commissaires en particulier des sentimens affectueux qui leur sont dus pour la dignité, la grace et l'obligeance qu'ils ont mises en remplissant leurs fonctions. Cet hommage rendu, le frère orateur obtient la parole. Son tracé d'architecture est éloquent et lumineux; il contient des recherches savantes sur l'histoire de la Franche-Maçonnerie; il renferme d'excellentes idées sur les moyens à employer pour donner à nos réunions autant de lustre que d'importance, et terminant avec une grande flexibilité d'esprit, un tracé du plus haut intérêt, il fixe notre attention sur la célébration de nos fêtes, et nous prépare à célébrer gaîment l'auguste fête de ce jour.

Plusieurs frères succèdent à l'orateur, et tous prouvent que leurs écrits sont, comme leur conduite, dignes d'être proposés pour modèles.

Le zèle du vénérable et de tous les frères ayant heureusement mis à fin les travaux du jour, le vénérable invite les ouvriers à se rendre, dans l'ordre des dignités et des places, à la salle du ban-

quet. L'harmonie précède la marche ; elle accompagne toutes les santés, elle embellit les cantiques, et ne cesse de se faire entendre que lorsque les frères se sont séparés en paix, et en bénissant le grand Architecte de l'univers des bienfaits infinis qu'il daigne répandre avec tant d'abondance.

DISCOURS

AUX OFFICIERS DU GRAND ORIENT DE FRANCE, VISITEURS D'UNE LOGE NOUVELLEMENT INSTALLÉE.

> Quiconque flatte ses maîtres, les trahit ; la vérité est le premier hommage qu'on leur doit : on ne tient plus à l'honneur et au devoir dès qu'on ne tient plus à la vérité, qui, seule, honore l'homme, et qui est la base de tous les devoirs.
>
> MASSILLON, *Petit Carême*, premier Disc.

TRÈS-RESPECTABLES FRÈRES,

La reconnaissance, si je peux me servir d'un langage qui pourra paraître singulier, est l'intérêt volontaire d'une dette sacrée. Les cœurs honnêtes l'acquittent avec exactitude, parce qu'ils se trouvent

heureux de remplir les engagemens qu'ils ont contractés. Dans la circonstance présente, le Grand Orient est l'obligeant, et notre respectable loge, l'obligée.

Naguères nous n'étions rien; Maçons peu nombreux et dispersés, sans temple, sans chef, sans appui, nous ne savions où nous réunir, nous ignorions où étaient les ateliers et les maîtres. Pleins d'ardeur, mais n'ayant que des moyens paralysés par l'impuissance de les employer convenablement, nous demeurions dans une inaction funeste. Pour sortir de cet état affligeant, nous nous sommes adressés au Grand Orient de France; il nous a entendus et aidés, et aujourd'hui que nous sommes en pleine activité, nous recevons dans l'asile qu'il nous a procuré et nos amis et nos bienfaiteurs.

Quelle nécessité d'une profonde gratitnde!

Maçons libres, nous ne prétendons pas avec une basse humilité adorer, sans oser y attacher nos regards, l'idole que le corps des Maçons français a élevée pour en être protégé dans tous les temps et secouru dans les occasions particulières où le réclament des intérêts ou des besoins plus pressans; nous saurons concilier le sentiment de notre puissance innée avec le respect fraternel.

Le Grand Orient est le sénat maçonnique en France. Tous les Maçons des divers Orients du

royaume l'ont établi d'un consentement général, et l'ont formé en le composant des vénérables et des députés des loges dans lesquelles ils se sont distribués. Le Grand Orient, organe de la volonté et ministre de la puissance de l'Ordre entier, est tout pour eux. On le reconnaît pour régulateur, pour protecteur. Soumis à ses lois, à sa puissance, on reçoit la loi qu'il dicte, et tous les corps maçonniques n'ont d'existence, d'action légale que par sa volonté.

Sans les loges, le Grand Orient n'existerait pas. Sans le Grand Orient, les loges seraient sans consistance, et les Maçons sans appui, sans point central. Il est donc de toute nécessité qu'il y ait un Grand Orient, puisque notre existence et l'harmonie parmi nous en dépendent. Il est donc indispensable que le Grand Orient soit toujours ce qu'il est, le directeur, le conseil et le soutien des loges et des Maçons.

Il n'est point dans son essence, dans ses principes, dans son intérêt, dans son intention, qu'il y ait de sa part envers qui que ce soit, injustice, abus d'autorité, infraction des lois, des règles et des usages de notre association. Il serait aussi impossible de voir le Grand Orient devenir l'oppresseur des loges et des frères, qu'il serait inoui de trouver un père capable de détruire ses enfans.

Si, par le seul fait de son existence, le Grand

Orient est éminemment juste, secourable, indulgent, intéressé à notre conservation, à notre prospérité, il est du devoir de tout frère de l'aimer et de faire des vœux pour que sa dignité soit immortelle. Les loges lui doivent une soumission entière, et les frères un respect inaltérable.

Ces sentimens sont ceux de tous les ateliers des orients français; et dans l'expression de ces sentimens, le Grand Orient verra l'esprit fraternel et dévoué qui anime quiconque a le bonheur de vivre sous son gouvernement.

Vous avez été témoins, très-respectables frères, de nos dispositions et de nos travaux pendant l'*instance* dans laquelle nous nous sommes trouvés. Nous tracerons ici la conduite que nous avons tenue, afin qu'elle serve de règle aux loges non constituées.

Incertains si nous obtiendrions notre régularisation, nous nous sommes bornés à travailler régulièrement, à mettre en action les instructions tracées, à familiariser les ouvriers avec leurs devoirs, à exercer les chefs. Les cahiers du Grand Orient ont été continuellement sous nos yeux, et nous ne nous en sommes jamais écartés. La décence s'est toujours fait remarquer dans la tenue et dans le langage des frères. L'ordre a sans cesse présidé à tous les travaux, l'activité a été continuelle. Quoique autorisés à nous adjoindre des ouvriers de notre

choix, nous nous sommes dispensés d'employer ce surcroît de forces. Nous avons pensé que l'incertitude de notre état ne nous permettait pas de constituer des Maçons. Nous ne savions pas nous-mêmes si notre réunion serait régularisée un jour.

Installée comme atelier et avouée du Grand Orient, cette réunion a conservé ses vertus actives. L'ordre et la décence n'ont pas cessé de régner parmi nous. Une adminstration sage a maintenu la paix dans notre sein. Nos finances sont utilement employées, nos registres tenus avec exactitude, nos officiers remplissent scrupuleusement leurs devoirs, les frères sont dociles, zélés et laborieux.

Nous aimons de cœur tous les Maçons, nous secourons autant qu'il est en notre pouvoir les frères indigens, et nous nous plaisons à propager les vertus maçonniques. Nous étudions en silence, nous enseignons avec modestie, et lorsque nous pouvons apprendre quelque chose d'utile, nous ne dédaignons pas de nous instruire.

Tels sont les principaux traits de notre conduite. Mais s'il est de notre devoir de vous rendre compte de nos actions, nous devons craindre aussi d'abuser de votre attention. Nous allons terminer par le juste hommage que nous adressons au Grand Orient, un discours dont la forme réclame toute votre indulgence.

Nous sommes dévoués au sénat maçonnique.

Nous honorons la sagesse de sa conduite, l'importance de ses arrêtés, l'utilité de ses discussions. Nous reconnaissons hautement qu'aucun corps ne peut être mieux composé, plus sensément organisé, plus ardemment occupé de son objet, plus digne enfin, par tous ses mérites, de la confiance des loges, de l'affection des frères.

Puisse ce sincère hommage lui être agréable, lui prouver que nous le chérissons autant que nous le respectons !

Dignes membres du Grand Orient, vous avez avec les vertus de votre illustre corps, celles que possèdent les hommes les plus distingués.

DISCOUR

SUR L'AFFILIATION ENTRE LES LOGES.

Mes frères,

Le but de toutes les associations vertueuses est de lier les hommes par les douces habitudes qu'on leur fait contracter en les rassemblant. Depuis que nous vivons en société, nous avons eu des réunions, et ces réunions n'ont cessé de procurer de grands

avantages du moment qu'elles ont eu prouvé qu'elles étaient estimables. Désirons de voir les hommes se rapprocher sans cesse ; car l'isolement produit l'indifférence qui touche de bien près à l'égoïsme. Il faut être recherché pour se plaire à rechercher les autres ; il faut vivre dans la société pour être heureux et pour contribuer au bonheur de ses semblables, parce que dans les réunions dont il vient d'être parlé, on se prodigue mutuellement et à l'envi ces soins officieux, ces égards désintéressés, ces services toujours volontaires qui inspirent à nos cœurs nés sensibles et généreux, ce sentiment de gratitude, source de nouveaux bienfaits, et qu'il est aussi doux de recueillir de la bouche de son semblable, que de l'exprimer soi-même.

L'âge d'or a existé, jose l'affirmer, et je crois en établir la preuve dans cette remarque peu saillante, mais faite cependant pour convaincre les esprits de bonne foi. Le citadin aime le luxe, la bonne chère, tous les plaisirs bruyans ; l'habitant de la campagne est simple dans ses goûts, frugal dans ses repas, sobre dans l'usage des plaisirs, et indifférent pour les jouissances fortes. Essayons de faire disparaître tout ce qui excite les désirs que nous devons à la corruption, enfant du mauvais génie de l'homme ; quittons, s'il se peut, la ville, fuyons les choses qui peuvent enflammer nos sens ; et en devenant modérés comme les paisibles ha-

bitans des hameaux, nous remonterons à l'âge d'or, qui n'était autre chose que la vie champêtre. Vous le savez, mes frères, dans ces temps heureux où l'on ne se nourrissait point du sang et de la chair des animaux, les sens étaient calmes, on ne les irritait point par des subtances étrangères que nous ne nous procurons qu'à grands frais. On se contentait des choses simples, qu'on obtenait sans peine, et qui s'offraient continuellement près de nous, des fruits et du lait.

Les hommes qui ont travaillé à former des réunions, et notamment celle de l'antique Maçonnerie, que je distingue parmi les belles institutions des temps passés, n'ont pas prétendu ramener l'âge d'or tel qu'il a existé, l'entreprise eût été insensée; mais ils voulaient nous rendre à ces sentimens de modération, de concorde et d'amitié qui furent le partage de nos premiers pères.

Je n'entreprendrai pas de vous signaler les immenses bienfaits que chacun de nous recueille de l'association des Francs-Maçons; ils vous sont connus; vous les avez souvent retracés vous-mêmes, et vous n'êtes point étrangers à l'art de développer les connaissances les plus estimables de notre institution; mais, saisissant avec le plus vif plaisir l'occasion de l'acte solennel qui vient d'unir intimement deux respectables loges, j'occuperai encore quelques instans votre attention sur les

avantages qui résultent pour les individus de l'affiliation entre les corps.

Il n'en est pas de notre société comme de la société des profanes. Dans celle-ci, plus on s'isole, plus on est tranquille, moins on a à craindre; dans la première, plus les réunions sont intimes et nombreuses, plus on ressent les heureux effets de l'action qu'exerce de mille manières un grand nombre de sages.

On objectera, je le sais, que les associations des corps maçonniques sont contraires aux principes de notre institut; il ne m'appartient pas de me prononcer sur un point de cette importance, je ne dois m'occuper que de l'acte fait et non de l'acte à faire.

C'est donc dans ce sens que j'envisagerai mon sujet, et que je le traiterai.

On ne peut se dissimuler que dans toutes les sociétés, c'est-à-dire que partout où il y a des hommes, et la société maçonnique n'est point exempte de payer tribut à la faiblesse humaine, l'inertie et le découragement se manifestent lorsque l'on est en petit nombre, car le foyer du feu sacré n'existe pas dans tous les cœurs. Alors, sans s'en apercevoir, on devient moins sévère sur le choix des aspirans; sans se croire coupable, on néglige ses devoirs maçonniques, et les assemblées, au lieu d'être complètes, et de se montrer animées d'un

zèle ardent, sont à peine composées de quelques frères qui travaillent sans courage et sans espoir..... Mais deux corps égaux en force, en mérite, en ardeur, se réunissent-ils ? leurs forces s'accroissent, les avantages dont ils jouissent ou qu'ils répandent, se multiplient, et leur mérite s'agrandit ; ils s'appuient l'un sur l'autre, ils ne désirent point ou ne désirent plus une augmentation qu'il faudrait acheter par des sacrifices, et ils travaillent avec plus d'ardeur et d'assiduité: les frères stimulés les uns par les autres, luttent en quelque sorte de talens, d'empressement et de science, et cette lutte toujours honorable et si digne d'encouragement, ne produit jamais l'envie, jamais aucun sentiment jaloux ; elle est toujours avantageuse et agréable.

A ces résultats précieux d'une noble concurrence, se joignent d'autres résultats non moins désirables, des plaisirs doux et purs.

Les solennités de l'Ordre, les fêtes de renouvellement de l'affiliation de deux loges, les banquets de famille, les réunions amicales, sont des causes charmantes de rapprochement. Les travaux et les actes de bienfaisance les précèdent, et une gaité vive, sans tumulte, les termine avec la décence et la discrétion qui caractérisent les hommes biens nés.

Heureuses conséquences de l'association des loges, vous développez en tableaux nombreux et variés les aimables traits du caractère du Maçon,

que vous nous faites considérer dans ses actions morales, ou envisager dans ses plaisirs.

DISCOURS

SUR LA CINQUANTAINE MAÇONNIQUE.

Mes frères,

Il est dans la nature humaine un ordre que rien ne peut altérer. Tout doit avoir son cours, et ce cours est borné ou étendu selon la volonté du suprême Créateur.

Quels que soient nos vœux, nos biens, notre prévoyance, nous ne conservons que jusqu'au temps marqué pour la destruction, ce qui paraît le plus inébranlable, et nous sommes contraints, par les arrêts immuables de la puissance divine, de laisser périr à l'instant ce qui doit tomber de suite, et n'a qu'une existence éphémère : heureux frein à la témérité humaine !

Ne nous affligeons que médiocrement sur ce qui s'éclipse après un court espace de temps; mais célébrons par des fêtes ce qui passe le terme présumé.

Ainsi nous admirons la durée de ces monumens célèbres qui ont survécu à tant de monumens non moins admirables; ainsi nous considérons avec étonnement ce pin antique resté seul debout, tandis que ses égaux sont tombés sous les coups de la foudre ou sous la hache des hommes; ainsi nous vénérons ce patriarche qui a vu naître et périr tant de générations; ainsi parmi nos liens sociaux, nous voyons avec respect renouveler après cinquante ans, l'union de deux époux vertueux.

L'institut célèbre de la Franche-Maçonnerie remonte à la naissance des choses. Création parfaite de la Divinité, il n'aura point de terme; mais il ne peut en être ainsi des associations auxquelles il donne lieu. L'institut est le corps sacré des préceptes divins, les associations où il se développe et se pratique, sont des réunions d'hommes; et comme la période de l'existence de l'homme est bornée, on voit naître continuellement de ces associations, mais on en voit peu dépasser le terme ordinaire de la vie de leurs fondateurs.

Une loge de l'orient de Paris avait atteint la cinquantième année de son existence; elle possédait son fondateur, vieillard de quatre-vingt-dix ans, et ce double motif de joie la détermina à célébrer, par une fête maçonnique, le double bienfait dont elle jouissait. Elle fit connaître ses dispo-

sitions au Grand Orient de France et aux loges de son orient, et le Grand Orient et les Maçons se pl[illegible]t à y concourir par leur présence.

L[illegible] jour désigné pour la célébration de la fête par[illegible] ; il était pur, et il se passa sans nuage.

Le local de la loge est disposé, les cours, les escaliers, toutes les parties du local sont garnies de riches tapisseries et décorées d'arbustes et de caisses de fleurs. Le temple, la salle des banquets sont ornés avec élégance. Une garde profane fait le service aux différentes avenues extérieures du local ; une autre garde militaire, composée de Maçons, veille à la sûreté intérieure.

Les travaux s'ouvrent au premier grade, et l'on introduit successivement avec les honneurs dus à leurs grades, les visiteurs, les députations de loges munies de pouvoirs écrits, les vénérables, les présidens de chapitres, les membres et les officiers du Grand Orient. Tous ces frères reçoivent, par l'organe du vénérable et par les applaudissemens de la loge, le témoignage de la satisfaction que fait naître leur présence.

Le grand-maître des cérémonies annonce que le vénérable fondateur est dans le porche. Le vénérable titulaire ordonne son introduction et envoie à sa rencontre un cortége dans l'ordre suivant : Deux aides de cérémonies, deux experts, deux gardes du temple, la bannière de la loge,

les bannières des loges représentées par leurs dépu-tations, deux lanciers, les étendarts du souverain chapitre de la loge, deux autres lanciers [illegible] députation envoyée par l'atelier au vénérable fondateur, des maîtres de cérémonies portant des fleurs qu'ils répandent avec profusion. Le vénérable fondateur, qui vient à la suite du cortége, est conduit par le grand-maître des cérémonies. Deux experts, deux gardes du temple terminent le cortége. Pendant la marche, une musique mélodieuse remplit le temple de sons enchanteurs. L'encens brûle sur trois autels et s'élève en nuages ondoyans jusqu'à la voûte azurée. Une pluie de fleurs tombe sur le vieillard. Le bruit régulier des maillets et le léger cliquetis des glaives se réunissent pour imprimer à la cérémonie un caractère sacré et mystérieux. Le cortége étant arrivé à l'orient, le vénérable titulaire descend du trône, s'avance au-devant du vénérable fondateur, l'embrasse, lui offre son maillet, et après l'avoir complimenté, il l'installe à la place qu'il occupait et s'assied près de lui. Le vénérable fondateur fait ses remercîmens, se place sur le trône, et ordonne la continuation des travaux. Le grand-maître des cérémonies annonce l'arrivée de la députation nommée par le Grand Orient de France. Le vénérable fondateur envoie reconnaître les pouvoirs de la députation, et sur le compte qui lui est rendu, il se fait remettre les maillets des

surveillans. A la tête de tous les officiers de la loge, il se transporte à l'occident ; là il s'arrête, et réunissant les trois maillets, il les présente au président de la députation, qui les accepte et les distribue à ses collègues, afin d'ouvrir les travaux du Grand Orient de France dans le sein de la loge. Les travaux étant ouverts, le secrétaire du Grand Orient donne lecture de l'arrêté du sénat maçonnique et des pouvoirs des commissaires. Le président fait transcrire le tout sur le livre d'architecture de la loge, et fait renouveler au vénérable fondateur le serment d'obéissance et de fidélité qu'il avait prêté cinquante ans auparavant. Durant cet acte, le président pose sur la tête du vieillard une couronne de roses, de myrte et d'acacia, et accompagne cet hommage de paroles gracieuses et de félicitations de la part du Grand Orient. Les remercîmens du vénérable ont été pleins d'émotion et de protestations d'attachement et de respect pour les illustres frères qui composent l'auguste sénat des Maçons. Le président, après avoir reçu les nouveaux engagemens des membres de la loge, proclame et fait proclamer par trois fois que la respectable loge existe depuis cinquante ans ; il ferme ensuite les travaux du Grand Orient, et restitue les maillets au vénérable fondateur et aux officiers de la loge. Les travaux de l'atelier reprennent force et vigueur. Le vénérable fondateur remet son maillet au vé-

nérable titulaire, et accompagne cette remise de paroles les plus obligeantes. Le vénérable titulaire ordonne l'ouverture des portes du temple, et aussitôt des maîtres de cérémonies portant sur des coussins un glaive, une écharpe et un anneau, entrent au son de l'harmonie. Le vénérable titulaire, organe de la loge, fait hommage au vénérable fondateur de ce tribut fraternel et symbolique de reconnaissance. Son discours et le don excitent la sensibilité du Maçon à qui ils sont adressés; il y répond par l'expression touchante des sentimens les plus paternels et les plus affectueux. Le frère orateur saisit cette occasion pour donner l'historique de la loge, et faire avec une heureuse délicatesse l'éloge mérité du doyen des vénérables et peut-être des frères. Le frère secrétaire rend compte des travaux de la loge pendant les cinquante ans écoulés. Un murmure général et bien flatteur pour l'atelier qui en est l'objet, se manifeste au résumé des actes de bienfaisance. Les commissaires nommés par la loge pour distribuer une somme de deux mille francs votée à l'occasion de la fête de la cinquantaine maçonnique, rendent compte de leur mission. Cette somme a été remise au bureau des nourrices pour acquitter les dettes des pères de famille les plus nécessiteux. Le produit du tronc des pauvres, qui s'élève à une somme considérable, est remis aux commissaires, afin qu'ils en fassent la répartition entre les individus déjà obligés.

Un banquet gratuit, auquel ont été invités tous les frères présens aux travaux, a terminé gaîment une réunion d'hommes sages qui se rassemblent pour faire le bien et pour exalter la vertu.

DISCOURS

SUR UNE LOGE D'ADOPTION.

> C'est une question de savoir si la loi naturelle soumet les femmes aux hommes? Non, me disait l'autre jour un philosophe très-galant; la nature n'a jamais dicté une telle loi; l'empire que nous avons sur elles est une véritable tyrannie; elles ne nous l'ont laissé prendre que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, et par conséquent plus d'humanité et de raison. Ces avantages devaient sans doute leur donner la supériorité si nous avions été raisonnables, mais ils la leur ont fait perdre parce que nous ne le sommes point.
>
> MONTESQUIEU, *Lettres persannes*, L. 36.

MES FRÈRES,

Tout ce qui est sorti de la main du Créateur suprême est beau, grand, admirable; mais la vue continuelle des merveilles des œuvres de Dieu nous

familiarise tellement avec ces merveilles, que bientôt nous cessons de nous en occuper, et si parfois nous recommençons à en sentir l'ineffable beauté, c'est lorsque des incidens nous disposent à considérer, non l'ensemble, mais telle ou telle partie. Cependant il est un chef-d'œuvre qui nous intéresse sans cesse, et ce chef-d'œuvre c'est nous, car notre vanité nous fait nous placer en première ligne et nous porte à nous honorer du premier prix. Lorsque nous avons bien reconnu que nous sommes les créatures par excellence, nous daignons jeter nos regards autour de nous, et remarquant dans la femme un être qui nous convient assez, qui se rapproche assez de nous, nous la favorisons de notre bienveillance, nous voulons bien la reconnaître pour un chef-d'œuvre du second ordre; mais cette distinction faite, le reste de la création n'est plus à nos yeux que des choses ordinaires. Ce principe des chefs-d'œuvre une fois admis, l'homme ne voit plus que lui et la créature de son choix.

Les hommes de toutes les nations, les Français seuls exceptés, estiment que la femme est d'une nature bien inférieure à la leur; c'est leur compagne, oui sans doute, mais ici c'est leur esclave, un être uniquement destiné à satisfaire leurs caprices ou leurs désirs. Les Français, plus éclairés, plus sensibles, plus justes, plus galans, la traitent comme la plus digne moitié d'eux-mêmes. Jeune, elle est à leurs yeux d'une espèce supérieure, c'est une

divinité. Plus avancée en âge, c'est un être différent d'eux-mêmes, mais qui est digne d'eux, et qui ne leur cède en rien.

Cette manière d'envisager la femme est sage. La femme pense et agit comme nous; elle n'a point la force, mais elle a l'adresse; elle n'a point le génie, mais elle à la grace, la facilité, le talent, l'esprit. Quelques femmes cependant ont les plus belles de nos qualités, et toutes ont en perfection ce que nous n'avons qu'en ébauche. L'homme est une esquisse vigoureuse, la femme est un dessin achevé.

Si, dans l'esprit social, le Français conçoit une si haute opinion de la femme, il est tout simple qu'il l'associe à tout ce qui l'intéresse; et comme ses occupations sérieuses sont, ainsi que ses plaisirs, partagés par sa moitié, abordant de suite mon sujet, je dirai qu'il n'est point extraordinaire que les Maçons français aient eu l'idée de créer une maçonnerie pour les dames, afin de rapprocher d'eux ces êtres enchanteurs, dont ils ne peuvent se séparer, et qui font naître les plaisirs partout où ils se trouvent.

C'est donc aux Français que l'on doit la maçonnerie d'adoption, et c'est leur esprit galant, aimable, ingénieux qui a imaginé et établi ces jolies loges où la sagesse est professée par les mêmes

docteurs, qui raisonnent sur le plaisir, et qui enseignent l'art d'être heureux.

Charmant ouvrage de notre imagination, maçonnerie française! sœurs dignes de rivaliser avec nous, chères et belles compagnes de nos travaux et de nos pures jouissances, recevez l'humble tribut de ma reconnaissance pour le bonheur que vous me procurez en me fournissant les matériaux du discours que j'adresse à des Français et à des frères!

Une loge d'adoption est la réunion la plus heureuse des deux sexes rassemblés pour intéresser et pour plaire.

Dans un lieu qui reproduit l'image de ce jardin enchanté où le premier couple de la créature souveraine connut le bonheur de se voir, de s'aimer et de vivre ensemble; dans un site riant où les arbres sont toujours couverts de verdure, où les fleurs semblent naître sous les pas de ceux qui le parcourent; dans un nouvel Eden, sont placés avec une symétrie qui ne sent point la gêne et qui n'offre rien de monotone, des frères dont l'extérieur est aimable et dont le regard vif, plein d'expression, n'a rien de téméraire; des sœurs dont l'air timide et réservé contraste heureusement avec la vivacité d'un sexe plus hardi. Plus loin, un frère et une sœur, également distingués par la beauté, la noblesse du maintien et l'aisance des manières, donnent le ton à l'assemblée. Au centre de la réunion,

chargée de chaînes légères, un bandeau sur les yeux, une jeune vierge docile, mais un peu tremblante dans sa marche, suit avec une hésitation pleine de graces la main qui la dirige. Tout à coup le bandeau disparaît, et son regard satisfait, mais modeste, parcourt le cercle brillant dont elle est entourée.

Mais un signal est donné, les aimables habitans du nouvel Eden se lèvent et suivent avec gaîté le couple régulateur de leurs travaux et de leurs plaisirs.

La salle des festins est disposée. Des rangs symétriques sont établis sur la table, des faisceaux de fleurs placés devant chaque convive, une clarté éblouissante, un ordre parfait se réunissent pour offrir le coup-d'œil le plus beau et le plus surprenant.

Le banquet a lieu sans confusion, sans tumulte. Les propos délicats et galans, les petits soins, les attentions empressées des Maçons, préviennent les moindres désirs de leurs charmantes sœurs. Des couplets en l'honneur de l'Ordre et des dames, sont chantés par des frères qui joignent le goût au talent. L'harmonie paie aussi son tribut, soit en accompagnant la voix enchanteresse des sœurs, soit en exécutant des symphonies.

Mais le son des instrumens joyeux se fait entendre; l'air de danse appelle les nymphes de Terp-

sicore. Le grand-maître et sa compagne, en se levant, donnent l'exemple; les cavaliers présentent la main aux dames, les groupes se forment, les quadrilles se placent, et la nuit entière est consacrée à l'amusement le plus chéri de la jeunesse. Lorsque le jour paraît, les familles se réunissent, on se sépare; un repos de quelques heures fera disparaître la fatigue, et bientôt l'on reprendra les travaux de son état. Les plus agréables souvenirs feront chérir une institution où les deux sexes se livrent à des plaisirs vifs et doux, sans inconvénient pour l'ordre, et sans aucun danger pour les mœurs.

DISCOURS

SUR L'ADOPTION D'UN LWTON.

Quoiqu'il y ait encore aujourd'hui des initiations et dans l'Egypte et dans la Grèce, elles ne sont plus si rudes, et les mystères où elles conduisent ne sont plus si secrets. Les personnes d'une grande considération y sont reçues sans épreuves. Les enfans mêmes sont assez souvent consacrés, sans condition et par la seule dévotion de leurs parens, ou à Isis, ou à Cérès, qui ne sont au fond que la même déesse.

L'abbé TERRASSON, *Sethos*, liv. 3.

MES FRÈRES,

Le vrai sage n'est pas l'être impassible qui verrait sans s'émouvoir le bouleversement du monde; ce n'est pas non plus ce censeur chagrin qui ne trouve rien de bien, rien de bon, rien de supportable, si ce n'est lui, ce qui a trait à lui, ou ce qui émane de lui. L'homme par excellence, l'homme qui mérite toute notre confiance, tous nos égards, est ce véritable ami du genre humain, qui se ré-

jouit du bonheur des autres, et qui déplore avec eux les diverses calamités de la vie.

Le misanthrope qui regardait la naissance comme le plus grand des malheurs, ne sera donc point mon héros. Mais ce sera ce tendre époux qui, plein d'inquiétude pour sa compagne prête à devenir mère, est dans une alternative continuelle de crainte et d'espérance; mais ce sera ce même époux qui, lorsqu'un enfant lui sera né, donnera dans les premiers momens les signes du délire de la joie. Ce tendre époux, ce digne père, cet homme de bien, recevra mes louanges, me verra partager sa félicité, et occupera mon attention, mon cœur et ma plume.

Encore ému par le spectacle délicieux dont j'ai été le fortuné témoin, je vais essayer de tracer à vos yeux un tableau fidèle de la plus auguste et de la plus belle des cérémonies. Je ne serai qu'historien, mes frères, car si j'exprimais mon sentiment particulier, je ferais sentir les inconvéniens nombreux et très-graves qui résultent de cette infraction aux règles primitives des mystères.

Un de nos frères venait d'avoir le bonheur d'être père; la loge à laquelle il appartient, affectueuse et délicate dans ses soins, n'avait cessé de se faire informer, avec la plus fraternelle sollicitude, de la situation si douloureuse, et en même temps si

inquiétante, de la digne compagne d'un excellent Maçon. Lorsque le temps fut arrivé que la malade put recevoir les félicitations de ses parens et de ses amis, la loge la fit complimenter par une députation composée de trois de ses membres. Quelques jours après, le père du lwton se présenta à l'atelier; il exprima la gratitude que lui inspiraient les bontés de sa loge, et il lui demanda la faveur de lui présenter son fils pour lequel, en même temps, il sollicita l'adoption maçonnique. La loge accueillit la demande, et le temple fut disposé pour la cérémonie.

Le temple et ses avenues étaient ornés d'arbustes en pleine végétation, et décorés de guirlandes de fleurs; des transparens variés offraient des attributs et des devises analogues à la circonstance. Une illumination éclatante répandait un jour brillant et pur; des parfums embaumaient l'air; une douce ivresse électrisait toutes les âmes, et tous les frères, en grande tenue, présentaient un spectacle enchanteur.

Les travaux de la loge ayant été mis en activité, le vénérable traita dans un discours simple et pathétique, l'objet de la réunion. Ce discours prépara tous les cœurs; l'atelier retentissait encore d'un murmure favorable, lorsque la nouvelle de l'arrivée du lwton parvint à l'orient. Le vénérable invita trois frères

à se munir de glaives, d'étoiles et de bouquets, et à se rendre avec les deux surveillans, qui sont de droit les parrains de l'enfant, dans le porche où s'étaient arrêtés le père et le lwton. Ces frères partirent, et les frères de l'atelier formèrent la double voûte d'acier et de fleurs; l'harmonie fit entendre des sons d'allégresse, et le vénérable se prépara à recevoir le cortége qui s'annonça bientôt. Le temple s'ouvre, le vénérable se lève, les frères agitent légèrement leurs épées, et le cortége parvient à l'orient au son d'une harmonie religieuse. Pendant la marche, des maîtres de cérémonies avaient répandu des fleurs, et le coussin sur lequel était le nouveau né en était jonché. Les parrains, après avoir présenté le lwton au vénérable, le déposèrent sur l'autel; le vénérable descendit du trône, fléchit le genou devant l'étoile mystérieuse, et éleva l'enfant en demandant au grand Architecte de l'univers qu'il daignât bénir son existence, et répandre sur lui ses immenses bienfaits. Pendant ce temps, un hymne saint montait jusqu'au ciel. Le vénérable ayant rempli le devoir sacré, se retourna vers l'assemblée, lui présenta l'enfant en la priant de le protéger, et le consacra au travail, premier besoin de tous les hommes, noble passion de l'homme de bien. Le lwton ainsi offert à la Divinité, et recommandé à l'assistance de ses semblables,

est remis aux parrains qui prêtent, en son nom, le serment du premier grade. Le vénérable, les parrains, tous les frères lui donnent le baiser fraternel, et il est décoré du tablier d'apprenti. Selon l'usage, on le place en tête de la colonne du nord, et peu de temps après, il couvre le temple. Parvenu dans la salle du *parvis*, il est rendu aux soins maternels.

Un banquet, dáns lequel l'allégresse pure s'allie aux usages maçonniques, termine une fête charmante, mais qui impose aux assistans et à l'enfant qui en est l'objet, des obligations infinies; obligations que les seuls vrais Maçons savent remplir avec un vrai plaisir et la plus scrupuleuse exactitude.

DISCOURS

SUR UNE POMPE FUNÈBRE.

.... De l'homme la chimère
Nourrit du lendemain l'attente mensongère ;
Ce lendemain fatal le conduit au tombeau ,
Lui-même , de ses jours , croit tourner le fuseau,
Il en étend le fil , il en grossit la trame :
Dans les illusions de l'espoir qui l'enflamme ,
Sur un sable mobile il élève , il construit ;
Il projette le jour , . . . il expire la nuit.

COLARDEAU, *première Nuit d'Young.*

MES FRÈRES,

Le temple est désert, les maîtres n'enseignent plus , les ouvriers ont quitté les travaux, la tristesse règne parmi les Maçons , car plusieurs de nous ont cessé d'exister.

Un lieu consacré aux regrets confond les jeunes néophytes et les maîtres vénérables ; un seul objet occupe tous les esprits, une même affliction se répand dans toutes les âmes, et tous les yeux inondés de pleurs se portent sur le même tombeau.

Là gissent perdus pour nous, nos amis les plus sincères, et nos frères les plus dévoués.

Là repose ce qui a existé et ce qui maintenant n'est plus qne poussière.

Là enfin est l'abîme éternel où les grandeurs disparaissent, où les richesses s'évanouissent, où la gloire s'éclipse, où l'homme heureux trouve un terme à sa félicité, où l'infortuné perd le souvenir de ses souffrances.

O tombe, asile inviolable, tu es tour à tour l'espérance et l'effroi des mortels! Le sage seul te voit avec indifférence.

Mourir est la destinée commune. La mort plane sans cesse sur nous; et, portant avec nous le principe de notre destruction, nous voyons dans chaçun de nos mouvemens la cause qui peut nous détruire; chacune de nos passions nous entraine à notre perte.

La sagesse, la vertu, la force, la beauté ne nous préservent point d'une mort, hélas! inévitable, et tous les instans de notre vie sont témoins des plus cruelles catastrophes.

Voyez ce vieillard dont l'aspect seul commande les égards, le respect et l'admiration : il n'a point abusé de sa jeunesse; la vigueur de son âge viril attestait la régularité de sa conduite; il est devenu sage, et au moment où il peut sacrifier à notre profit le fruit de son expérience, de ses méditations, la mort le frappe.... Etude, réflexions, sagesse, vieillard, tout disparaît...

Voyez cet être qui, doué des plus heureuses dispositions, a voulu devenir vertueux : il a atteint son but ; à force de lutter avec ses passions, il est parvenu à les vaincre ; il supporte avec calme l'injustice qu'on lui fait ; il ne hait point ceux qui abusent de sa confiance, qui le maltraitent, qui le déchirent ; il est sensible, généreux, tolérant ; il console l'affligé, il n'a rien en propre : son bien, son crédit, ses talens, tout est à ceux qui le sollicitent..... Eh bien ! la mort le saisit sans pitié, et les infortunés qu'il secourait iront implorer des hommes qui riront peut-être de leur misère !

Voyez ce guerrier, la gloire est son partage. Intrépide, il terrasse tout ce qui s'oppose à son impétuosité, chaque combat lui assure un nouveau succès. Les ennemis redoutent sa tranquille valeur et tombent sous ses coups inévitables. Il est toujours victorieux et invincible..... Fatalité cruelle ! son heure sonne, la mort l'atteint, et un ver le dévore !.....

Voyez...., ce sera mon dernier tableau ; voyez cette jeune épouse ; elle réunit les grâces qui séduisent et la beauté qui subjugue, elle est ornée de toutes les vertus ; elle adore son époux ; elle est toute à ses enfans..... Grand Dieu ! la mort passe près d'elle, et cette image de la perfection humaine s'évanouit pour jamais !

Mais, mes frères, je me suis laissé entraîner au

sentiment douloureux que nous inspire nécessairement l'idée de notre destruction ; d'abord saisie de cette idée, mon imagination ne s'est plus occupée que de la destinée commune des hommes, et j'ai presque oublié que j'avais à vous entretenir de nos douleurs particulières en vous faisant le sombre récit d'une pompe funèbre.

Une respectable loge et son souverain chapitre de notre Orient ayant eu le malheur de perdre plusieurs de ses membres, dont une partie s'était illustrée dans les armes, voulurent, par une solennité maçonnique, honorer la mémoire des frères qu'ils regrettaient. Le souverain chapitre est représenté par une députation de sept de ses membres ; cette députation est reçue avec les grands honneurs ; elle pénètre dans le sein de la loge précédée de ses lanciers et des bannières de ses divers ordres. Une harmonie invisible se fait entendre, et n'est suspendue que par le son lugubre de la cloche funèbre. Le vénérable se lève et descend du trône. Le cortége, dans l'ordre suivant, se rend en silence au temple de la mort. Le premier expert, le grand maître des cérémonies, la bannière de la loge, le vénérable, les lanciers, les bannières des quatre ordres, un chevalier portant sur un coussin les ornemens des hauts grades des frères décédés, un autre chevalier portant leurs glaives, la députation du souverain chapitre, les députations des

loges convoquées, les vénérables, les officiers du Grand Orient, deux maîtres de cérémonies, plusieurs experts portant les glaives, les ordres et les marques distinctives des dignités civiles ou militaires des frères défunts, les membres des deux colonnes, les surveillans et deux gardes du temple. Arrivé à sa destination, le cortége se tient debout, et pendant quelque temps, il considère l'appareil imposant qui s'offre à ses regards.

Le temple est entièrement tendu en noir, une sombre clarté figure le passage de la vie au néant. Un dais majestueux renferme dans son intérieur l'image de la mort, et cette représentation frappante de vérité, semble dire : *La mort plane sur ta tête ; sois juste, et tu ne craindras pas de mourir.* Au milieu du temple, quatre frères armés entourent un cénotaphe que surmonte un squelette humain appuyé sur une faux. Au pied de ce monument est représentée l'amitié fraternelle plongée dans le plus profond abattement ; aux quatre angles sont placées des cassolettes, et en avant l'autel, des parfums ; une lampe antique éclaire ce spectacle de deuil. Sur la colonne du midi s'élève la colonne mortuaire des membres de la loge et du chapitre ; cette colonne est perpétuellement éclairée par une lampe sépulcrale.

Le son du tam-tam avertit les frères de se livrer

au plus profond recueillement. Au son de la cloche funèbre, le frère porteur de la bannière de la loge, le vénérable et les deux surveillans se rendent au tombeau; les lanciers, les bannières des ordres du souverain chapitre, deux chevaliers porteurs des ornemens maçonniques des frères qui ne sont plus, et les experts porteurs des décors civils et militaires, se réunissent à eux. Un coup de tam-tam annonce la fin de la marche. Après un moment de silence, une musique plaintive se fait entendre; lorsqu'elle a cessé, le vénérable, en posant sur la représentation les glaives et les décorations des militaires, dit: « Ils ne tirèrent l'épée que contre les ennemis de la » patrie, ils furent dignes des plus hautes distinc- » tions. Imitez leur bravoure et acquérez leurs talens, » vous qui marchez sur leurs traces. » Il dit encore, en posant les distinctions civiles des autres frères décédés: « Ils furent hommes de bien, magistrats » intègres, ils furent toujours les appuis de l'inno- » cence et les vengeurs du crime; héritons de leurs » vertus. » Il pose ensuite les décorations maçonniques qui lui furent présentées, et dit: « Ils furent » bons Maçons; soyons toujours dignes d'eux. » En déposant une couronne d'acacia et de roses, il prononce ces mots: « Puisse la couronne du parfait Maçon décorer aussi notre tombe! » Le tam-tam annonce la fin de cette cérémonie; et au son de la

cloche funèbre, le vénérable retourne à l'orient, les surveillans à l'occident, les chevaliers se réunissent à la députation du chapitre, les experts rentrent dans les colonnes. La bannière de la loge est placée en tête du monument; les bannières des quatre ordres sont déposées aux quatre angles. Les lanciers se placent auprès des drapeaux. Après quelques instans de silence, un coup de tam-tam retentit dans l'enceinte funèbre; le vénérable et les surveillans se rendent au tombeau; le vénérable allume les cassolettes. Pendant ce temps, la musique exécute un morceau lugubre. Le vénérable dit: « Que notre douleur soit égale à notre perte! » Il retourne à l'orient et les surveillans à l'occident. Le tam-tam annonce une nouvelle cérémonie. Le vénérable, accompagné des surveillans, se rend auprès du cénotaphe, il répand l'encens sur l'autel des parfums, et dit: « Honorons l'Eternel et prions » pour nos frères. » L'autel s'embrase, l'encens s'élève, le vénérable et les frères se recueillent et s'inclinent, et la plus douce mélodie rend plus touchant encore ce tableau religieux.

A un nouveau coup de tam-tam, le vénérable et les surveillans s'éloignent du tombeau. Une cantate est exécutée; le frère orateur prononce l'oraison funèbre. Le tam-tam annonce le dernier déplacement. Le vénérable, et les frères de l'Orient, les

surveillans et tous les frères des colonnes, se rendent en tête du cénotaphe, ils en font le tour et le couvrent de fleurs. Le vénérable inscrit sur la colonne funéraire les noms des Maçons décédés. Le président de la députation du chapitre s'approche du tombeau et prononce à haute voix : *Et consummatum est*. Le vénérable et tous les frères reprennent leurs places. Le vénérable et les surveillans répètent par trois fois : « Les frères **** ne sont plus. Les travaux se ferment, et les frères se retirent en honorant d'un nouveau soupir la mémoire des Maçons qu'ils ont aimés et qu'ils n'oublieront jamais.

DISCOURS

SUR UNE LOGE IRRÉGULIÈRE.

Non, je n'ai point tort d'oser dire
Ce que pensent les gens de bien,
Et le sage qui ne craint rien,
A le beau droit de tout écrire.

VOLTAIRE, *Pièces fugit.*

MES FRÈRES,

Afin d'inspirer aux jeunes gens un dégoût profond pour l'ivresse, les Lacédémoniens faisaient enivrer un ilote, et l'exposaient au mépris et à la

risée du public. Les plus sages moralistes, les plus grands philosophes, les plus illustres orateurs chrétiens, agissaient ainsi à l'égard du vice, et en le mettant à nu, en le montrant dans toute son horreur, ils eurent la douce satisfaction de le forcer à se cacher ou à perdre toute son influence lorsqu'il était assez hardi pour paraître. Ses formes étant connues, ses déguisemens étant signalés, chacun reconnaissait ses entreprises et évitait de tomber dans ses piéges. Le vice qui ne séduit point n'est point dangereux.

Ne puis-je pas, ne dois-je pas, mes frères, suivre l'exemple de si respectables autorités; et ce que l'on a fait pour la morale, votre propre intérêt ne m'ordonne-t-il pas de le faire pour la maçonnerie, qui n'est elle-même que la meilleure morale-pratique? Je le pense, et je vais l'essayer.

Préparez donc vos esprits à la peinture vigoureuse qui va leur être offerte; je veux, par la force et la vérité des traits, non remplir vos âmes d'épouvante, mais y jeter une crainte salutaire. Ecoutez, méditez, retenez et ne perdez jamais de vue ce que je vous aurai appris. Quand votre attention ne sera plus fixée sur des objets bien faits pour l'attrister, quand vos regards se reposeront dans cette paisible enceinte, vous éprouverez le bonheur que l'on goûte lorsqu'un agréable réveil a détruit l'affreuse illusion d'un songe épouvantable.

Avant de vous entretenir des travaux des loges irrégulières, il est à propos de vous faire connaître les Maçons qui les composent. Ce sont ou des hommes qui, après avoir reçu la lumière, se sont fait exclure des loges estimables qui les avaient initiés, ou des Maçons sans caractère, sans régularité, et qui sont indignes d'obtenir une régularisation qui les rendrait nos égaux et nos frères.

Ces individus, pour couvrir d'un voile respectable et leur opprobre et leurs dégoûtantes assemblées, imitent impudemment dans leurs réunions nos travaux et nos plaisirs.

Vous jugerez, mes frères, ce que j'ai dû souffrir lorsque, pour vous présenter un tableau vrai, je me suis déterminé à assister, sans être connu, à une de leurs indécentes et ridicules séances.

Les Maçons de ces loges volent audevant du moindre postulant. On poursuit sans relâche le profane qui hésite à se faire recevoir; et si, à force d'instances et d'opiniâtreté, on obtient son consentement, ce consentement, pour ainsi dire extorqué, est tout ce qu'on exige; mais si on daigne prendre les moindres renseignemens sur l'individu qui l'a donné, c'est pour lui procurer un triomphe d'autant plus éclatant qu'on pallie les torts, qu'on dissimule les vices, et qu'on divinise des qualités qui, froidement envisagées, ne s'élèvent pas au-dessus de plus communes.

Dans les loges irrégulières, il n'est pas extraordinaire d'admettre dans un même instant quatre, six et jusqu'à dix récipiendaires; de leur conférer dans la même tenue tous les grades, et, avant la fin de la séance, de les élever aux premières dignités. Mais passons en revue quelque-uns des abus et des excès dont j'ai promis de parler.

Entrez dans ces loges; mais avant de parvenir au temple, arrêtez-vous dans la pièce qui précède. Vous y verrez parmi toutes sortes de figures, et parfois au milieu de femmes indécemment mises et d'enfans mal et malproprement vêtus, ce qu'on appelle des *Maçons malheureux.* Tous viennent solliciter des secours. L'un présente un diplôme qui constate que le porteur est Franc-Maçon depuis huit jours. L'autre vous montre un certificat dont les noms et le *ne varietur* sont grattés. Un troisième vous exhibe un diplôme délivré par un Orient dont vous avez à peine entendu parler et sur lequel sont les signatures les moins lisibles. Un autre vous dit qu'il a été dévalisé, que tous ses papiers lui ont été enlevés, mais qu'il offre pour constater sa qualité de Maçon, les mots, les signes et les attouchemens..... Comme si l'on n'apprenait qu'en loge le protocole des grades! Un autre présente un morceau de parchemin qui, dit-il, a été lacéré dans la révolution. Plusieurs, en se promenant avec confiance et en saluant d'un air familier toutes les per-

gnes qui viennent à la loge, attendent tranquillement la fin de la tenue pour toucher les secours périodiques que leur accordent les *meilleurs ateliers de Paris*. Et si tous ces individus ne vous font pas soulever le cœur par leurs vêtemens ou leur haleine, suivez-les : au premier coin de rue, vous les verrez entrer au cabaret, et n'en sortir que pour se rouler dans la fange.... Détournons nos regards et portons-les dans l'intérieur de la loge. Un spectacle plus varié réclame notre attention.

Vous allez rencontrer à chaque pas des hommes qui violent les règles les plus communes de la bienséance, s'étendent sur une banquette, conversent avec une voix retentissante, rient aux éclats. Ecoutez-les lorsqu'une discussion est engagée, ils avancent les idées les plus fausses, ils soutiennent leur sentiment avec opiniâtreté, avec aigreur, avec brutalité, et s'animant en raison de la résistance qu'on leur oppose, vous pouvez vous estimer fortunés si ces énergumènes ne terminent la discussion que par des juremens qui sont des douceurs au prix de quelques dénouemens d'un autre genre.

Continuez à les observer, et voyez les hommages qu'ils se rendent. Il n'est point essentiel à leurs yeux d'être décoré du tablier, signe constitutif du Maçon; que ces frères aient un cordon blanc, rouge, verd ou noir, et ils seront accueillis

avec des acclamations presque frénétiques. L'ordre de leurs travaux se figure par la régularité de leurs applaudissemens.

Voulez-vous juger de leur manière de faire une réception? Voyez-les livrer le candidat aux épreuves du premier voyage. On le saisit avec rudesse, on le fait marcher par secousses violentes, on le pousse, on le lance, on le traîne, on le fait plier à tour de bras, on le lasse, on l'atterre, on le tourmente de mille façons, et pendant que ce patient volontaire est livré à ces forcenés, le désordre se met dans l'assemblée; les frères quittent leurs places, se mêlent, s'entrechoquent, jettent des cris, redoublent leurs hurlemens, et par les grimaces les plus outrées, font penser au profane qui ne sait où il est, et à l'homme froid qui observe en silence, que l'enfer est réellement sur la terre.

Ce premier voyage terminé, haletant, couvert de poussière, inondé de sueur, maudissant tout bas des épreuves où son corps se trouve en danger, le profane est interrogé.

Vous pensez peut-être qu'on va lui donner l'explication d'un voyage qui a été si pénible. Détrompez-vous. On lui parlera de ses maîtresses, du cabaret, des mauvais lieux; et un frère de l'Orient lui dira gravement, longuement et en bredouillant : « Votre présentateur est un coquin,

» un voleur, un brigand, un scélérat, un monstre
» abominable ; on l'a chassé d'ici parce qu'il a em-
» porté la caisse de la loge (ce qui se réalise peu
» de temps après), et on va lui couper la tête.... »
Là-dessus la loge se transforme en une place de Grève, et de ses propres yeux le profane voit, ou feint de voir (la supercherie est si grossière), des choses qui donnent des nausées et font naître le frémissement.

Le récipiendaire, étourdi et fatigué, demanderait à se retirer, s'il n'était lui-même digne des membres auxquels il va se réunir; et quand on l'interroge sur le motif qui le porte à se faire recevoir Franc-Maçon, sa franchise naïve se manifeste dans cet aveu : « Je suis imprimeur, décorateur,
» brodeur ou cordonnier, et c'est pour avoir des
» pratiques que je veux devenir frère... »

Mais quel est ce personnage qui entre furtivement, et sans se mettre à l'ordre ni marcher convenablement, se place de suite sur l'une des deux banquettes ?.... C'est le parent d'un membre de la loge, qui, au moyen de six francs donnés au premier expert, est devenu Maçon dès sa présentation dans les *pas perdus*...

Quel est ce personnage dont on annonce l'affiliation ? C'est un ami du vénérable, du trésorier ou du secrétaire; il a, pour un dîner payé une heure

avant la tenue, reçu les trois grades par l'un des convives du dîner; il déclare qu'il a eu le malheur de perdre son diplôme, et son présentateur, en attestant qu'il est *ancien Maçon*, affirme que la respectable loge fait, en l'admettant, une excellente acquisition.

Mais que signifie le coup de maillet du président? La suspension des travaux pour passer au banquet... Suivons le torrent; et, pour achever de nous instruire, hâtons-nous de nous mettre à table, car les convives sont nombreux, et les places ne sont point calculées. Les fortunes les plus médiocres peuvent, sans être dérangées, fournir à cette dépense de *gueule*: le repas est fixé à trois francs. Si, dans le même local, il y a des banquets du prix de neuf francs, il y en a aussi à quarante sous, il y en a même à trente.

Si quelque chose peut dédommager le frère mal avisé qui a eu l'imprudence de se rendre parmi de tels frères, c'est de voir que les santés d'obligation sont au moins portées avec quelque respect... Mais la dernière de ces santés est le dernier instant de raison et de calme que la tenue de table présentera à l'observateur qui cherche à s'instruire de tout pour en faire son profit, et pour instruire les autres.....

Je n'ajouterai aucune réflexion à mon récit,

mes frères, car vous êtes révoltés de ce qu'on ose aussi indécemment nous travestir; et cette vertueuse indignation, en même temps qu'elle fait éclater votre profession de foi, est la juste censure de ce qu'aucun de vous ne peut empêcher.

DISCOURS

A UN FRÈRE RÉGULARISÉ.

> L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.
>
> LAROCHEFOUCAULT, *Pensée* 218.

MON FRÈRE,

En maçonnerie, comme dans les choses profanes, l'hypocrisie et le vil intérêt se réunissent pour tromper, et leurs coups, portés dans l'ombre, ont des effets terribles dont il est difficile de se garantir.

L'excellence de la Maçonnerie est presque universellement prouvée. Les profanes qui en sont convaincus, et qui ne nous attaquent plus par leurs vains sarcasmes, se présentent en foule à l'initiation. L'ordre immuable établi dans les véritables

loges, ne permettant pas de recevoir sans examen les individus qui sollicitent, des Maçons indignes, traîtres et vils spéculateurs (après s'être mis dans le cas d'être éloignés des ateliers réguliers qu'ils déshonoraient par leurs mœurs corrompues), ont résolu d'abuser de la crédulité des profanes. S'autorisant du titre et du caractère sacré de frère, affichant des vertus qu'ils n'ont pas, feignant de rendre un hommage profond à l'ordre qui les a rejetés, ils se vantent de posséder et de pouvoir donner des grades qu'ils n'ont jamais reçus; ils abusent d'un rite qui par le nombre de ses grades, prête malheureusement au charlatanisme; et ces frères coupables osent, soit individuellement, soit réunis en assemblées qu'ils forment exactement sur le modèle des nôtres, offrir au profane confiant des grades qui n'ont jamais existé, ou qui sont devenus méconnaissables, en passant dans les leçons de ces êtres ignorans et perfides. Des sommes modiques exigées par les uns, des sommes considérables imposées par les autres, l'esprit mercantile des subalternes, la mauvaise foi des chefs, l'irrégularité des réceptions, tout semble se réunir pour tromper la confiance du profane, et pour déshonorer une société dont le nom est pour le vice impudent un manteau qui couvre sa nudité hideuse.

Les profanes constitués Maçons par ces hardis

imposteurs, reconnaissent bientôt qu'ils ont été dupes, et nous qui sommes forcés de refuser l'entrée de nos temples aux frères irréguliers, nous pressentons, en gémissant, les conséquences fatales qui naîtront nécessairement de l'indignation de ceux qui ont été abusés, et de l'impunité dans laquelle restera la témérité des faux frères.

Si les premiers étaient tous dignes d'appartenir à la famille des enfans de la V.·. L.·., l'Ordre, indulgent, aurait égard à leur erreur involontaire; on les soumettrait à un examen convenable, on rectifierait leurs idées, on détruirait les fausses instructions qu'ils auraient reçues, on les livrerait aux épreuves de rigueur, et, après les avoir doublement purifiés de la qualité de profane et de celle de frère irrégulier, on leur donnerait le caractère sacré de Maçon. Mais ces hommes, furieux d'avoir été trompés, se retirent en fulminant contre tous les frères, confondant ainsi la vérité et le mensonge, et, dépourvus des qualités qui font le vrai Maçon, restent dans un état équivoque qui ne peut pas changer pour eux. Ces divers individus lancent sur l'institution maçonnique, non les traits du ridicule, mais ceux de la calomnie. La méchanceté, de concert avec la vengeance, dissimule ce qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître pour excellent, et déchire impitoyablement ce qui est peu ou mal connu. De là naît la défaveur de la Maçon-

nerie auprès de certains esprits ; de là ce funeste préjugé que l'institution des Maçons peut être assimilée à mille autres, puisqu'elle a dans son sein des sectateurs indignes : conséquence fausse et pitoyable aux yeux des gens sensés, mais solide, suffisante aux yeux des êtres irréfléchis.

On doit, dit un vieil axiome, souffrir ce qu'on ne peut empêcher ; d'ailleurs, il ne convient pas à un corps célèbre et important, à des sociétés respectables et nombreuses, de se commettre avec des individus sans caractère et absolument indignes d'avoir avec lui aucune relation ; la prudence, la sagesse ordonnent que, sans s'occuper de ce qui lui est aussi étranger, il tâche de se maintenir régulier et inaltérable. Il faut conserver l'ordre des choses et constamment s'y soumettre ; il faut oublier qu'il y a des Maçons irréguliers et de faux frères ; il ne faut s'attacher qu'au profane qui a du mérite, et ne point s'enquérir s'il est ou s'il n'est pas du nombre des frères irréguliers.

Cette conduite a toujours été celle de notre respectable loge, et votre admission parmi nous en est la preuve.

Séduit par de faux Maçons ou par des Maçons irréguliers, vous avez été leur jouet et leur dupe. Lorsque vous avez reconnu l'imposture, vous vous êtes montré sage, et vous n'avez pas jugé un corps illustre par les viles créatures qui le travestissent.

Homme honnête et sensé, bon citoyen, bon époux, bon père, vous avez pensé que vous deviez l'exemple à vos concitoyens, à vos enfans; et, vraiment digne de la lumière, vous ne vous êtes point laissé tromper par une fausse clarté, vous n'avez pas dit : La lumière n'existe pas, parce que je ne la vois pas. Plein d'une nouvelle confiance, au risque d'être encore abusé, vous avez résolu de marcher jusqu'à ce que vous fussiez arrivé. Votre course est finie; nous sommes le véritable but, et votre présence parmi nous vous honore autant qu'elle nous rend respectables à nos propres yeux. Si nous n'étions pas dignes de vous, vous ne seriez pas parmi nous.

Maintenant il ne me reste qu'à ajouter quelques réflexions plus particulièrement propres à instruire les profanes qui liront cet écrit, car il importe que tout ne soit pas mystère pour eux. La morale nous annonce toujours. Ceux qui entendront parler de vertus devront dire : Voilà les enfans de la vraie lumière. Mais qu'ils nous étudient bien pour qu'ils ne soient point abusés par ce qui pourrait n'être que notre ombre !

Profanes qui voulez devenir Maçons, examinez-vous bien. Si vous sentez en vous l'amour de la vertu, les qualités essentielles d'un bon citoyen, une force capable de supporter de rudes épreuves, de s'assujettir à des lois sévères, alors adressez-

vous à un ami vertueux, sachez s'il est frère : il serait étrange qu'il ne le fût pas; faites-lui part de vos dispositions, de votre désir, priez-le d'être votre guide, votre interprète, votre présentateur; suivez fidèlement la marche qu'il vous tracera, et vous parviendrez à nous.

Si le profane qui est reçu par de faux Maçons ou de faux frères, examinait scrupuleusement la doctrine qu'on lui enseigne, il pourrait s'arrêter à temps, ou ne s'avancerait pas.

Les détails où je viens d'entrer, quelque répugnans qu'ils fussent, n'en étaient pas moins très-utiles à connaître pour l'intérêt et la gloire de la Franche-Maçonnerie. Je n'ai rien avancé dont les faits et les écrits ne rendent témoignage; et en exposant le mal tout entier, j'ai donné pour y remédier, les conseils que mon zèle a dû me suggérer.

DISCOURS

SUR LA FRATERNITÉ.

MES FRÈRES,

La tâche de l'écrivain n'est pas toujours pénible; il est des sujets si heureux par eux-mêmes, si agréables et si faciles à traiter, qu'il suffit de prendre

la plume et de se laisser aller à l'abondance de ses idées, à l'entraînement que l'on éprouve. L'auteur qui, ainsi favorisé, ne réussit point à plaire, ne doit pas accuser un sujet dont il n'aura pas su tirer parti, et le lecteur peut, sans s'exposer à être taxé d'injustice, croire à l'incapacité ou au moins à la maladresse de l'écrivain.

Je n'ose pressentir le sort qui m'attend; mais j'avouerai qu'il est impossible d'avoir à traiter un sujet plus intéressant, plus aisé, plus riche que celui dont je vais m'occuper.

En effet, quel plus beau texte pour un discours! la *Fraternité!* et combien ce texte est heureux, puisqu'il nous offre la possibilité de caractériser et de célébrer hautement l'Ordre Maçonnique, et de rappeler, avec la sagesse de nos principes, la gloire et la splendeur de notre association!

Honneur et prospérité à la famille antique et vénérée qui, sur tous les points du globe, met ses membres en état de se reconnaître et de se prodiguer l'accueil de l'égalité et les secours de la richesse!

Honneur et prospérité à la société la plus admirable et la moins sujette aux caprices du sort, à l'action du temps!

Honneur et prospérité, enfin, au pacte volontaire qui rend les initiés amis sans se connaître, et frères sans parenté!

Brillantes et orgueilleuses institutions ! vous éblouissez les yeux et disparaissez avec quelques années... et la *fraternité* électrise les cœurs et dure avec les hommes !

Fortune ! tu dispenses aveuglement tes dons... et la *fraternité* répartit ses bienfaits sur tous les individus !

Sciences, génie, talens, vous procurez à peine un peu d'or.... et la *fraternité* satisfait à tous les besoins !

O mes frères ! qu'il est supérieur et grand l'être qui établit la *fraternité* comme ressource universelle !...

Qu'il mérite bien notre amour, l'être qui nous aime assez pour nous faire aimer nous-mêmes d'une *fraternité* égale et durable !...

Animés d'un esprit de *fraternité*, les hommes ne connaissent ni la haine, ni l'envie; ils se montrent humains, tolérans, secourables, généreux, et, dans l'affection qu'ils portent à leurs semblables, prouvent à la Divinité que si l'imperfection est inhérente à notre espèce, nous n'en sommes pas moins les créatures les plus dignes de cette Divinité qui, souffrant les vices des méchans, sourit aux vertus des bons.

L'espérance d'adoucir les chagrins, de parvenir au bonheur, de répandre, pendant le court voyage de la vie, quelques bienfaits qui rappellent son

existence, a inspiré le *Maçon*, formé l'*Ordre*, et constitué sa morale uniforme et générale.

Continuons à mériter l'estime publique qui nous protége et nous conserve; donnons à nos neveux, comme nous en avons reçu de nos ancêtres, des exemples frappans de toutes les vertus, et inspirons à tous ceux qui aiment à faire le bien, le désir de devenir *frères*, et de propager partout où il y aura des hommes, l'auguste sentiment de la *fraternité*.

DISCOURS

SUR LA BIENFAISANCE.

Les besoins, la douleur, la santé la bénissent;
La Terre est consolée, et les Cieux applaudissent.

JACQ. DELILLE, *la Pitié*, poëme, ch. 2.

MES FRÈRES,

Il y a des mots dont la magie est inexprimable. On ne peut les entendre prononcer, les prononcer soi-même, sans éprouver une émotion des plus douces et des plus vives. L'amour! l'amitié! la bienfaisance! voilà les mots dont l'effet est infaillible, dont la seule vue élève ou attendrit l'âme en

y réveillant l'idée des plus adorables perfections...

Amour de la vertu! amitié sainte! ne sortez jamais de ma pensée, et soyez toujours les objets sacrés de mon culte; mais souffrez qu'en ce jour votre adorable sœur, l'auguste bienfaisance, reçoive l'hommage particulier de ma vénération. Ce tribut de louanges ne peut que vous être agréable. Il est si doux de voir honorer ce que nous honorons ou ce qui nous ressemble!

Emanation de la Divinité, ou plutôt divinité elle-même, la *bienfaisance* habite la terre, et, pour être en tout lieu présente au genre humain qu'elle affectionne, se fixe indistinctement au centre des cités, au sein des hameaux, et, indifférente à la forme, pourvu qu'elle soit utile, adopte tous les langages et s'offre sous tous les aspects.

Embrassant le monde entier, qui ne respire que par elle, la magnanime et courageuse *bienfaisance* ne craint pas de traverser les mers orageuses, les sables brûlans, les stériles déserts pour porter à la nature souffrante ses dons toujours utiles, ses soins toujours consolateurs. Ici, on la voit dans le zèle du saint missionnaire, soulager l'homme farouche abruti dans la servitude; là, dans les consolations du pieux anachorète, faire supporter la vie, les travaux et la pauvreté à l'habitant oublié des campagnes; là, dans l'entreprise hasardée du commer-

çant laborieux et hardi, alimenter une multitude étrangère à toute instruction comme à toute ressource; là, dans les ministres généreux d'un prince magnanime, répandre sur le peuple des torrens de secours; là, enfin, sous les traits du pasteur vénérable, ou dans le dévouement de sa digne compagne, l'humble hospitalière, prodiguer, pour ranimer le vieillard languissant, la veuve expirante, l'enfant qui succombe au besoin, et le superflu de l'opulence, et les épargnes de la médiocrité compatissante.

Vous que des malheurs avaient réduit au désespoir, qui vous a rattaché à la vie? la *bienfaisance* qui vous a soulagé.

Vous dont l'inconduite s'est attiré une juste punition, qui adoucit l'horreur de votre cachot? qui apporte quelque remède à vos maux ? la *bienfaisance*, votre soutien, votre consolatrice.

Et vous, malheureux qui êtes prêts à être engloutis dans les flots, prêts à périr dans les flammes, prêts à succomber sous le fer assassin, sous la dent meurtrière des animaux furieux, qui osa voler à votre secours, prendre votre défense, se dévouer pour vous, vous sauver, et quelquefois se faire immoler volontairement à votre place ? Qui ? Vous ne pouvez être ingrats, votre cœur vous inspire et votre bouche proclame la *bienfaisance*, qui, tou-

jours généreuse, se confond si souvent avec la charité, la piété et le dévouement.

Attentive à tous les besoins, baume de toutes les plaies, ressource dans toutes les infortunes, la *bienfaisance* enfante les créatures protectrices qui sont comme des anges descendus du ciel pour adoucir les maux de la terre; c'est elle qui conduit au lit de misère le médecin qui se dévoue; elle y amène l'interprète sacré du Dieu de miséricorde, y attache nuit et jour cette tendre épouse qui oublie sa faiblesse naturelle, ce fils qui, après avoir donné tous ses soins, sacrifierait encore son existence pour racheter celle d'un père...

Ah! la *bienfaisance* est si noble, si grande, si respectable et si pure, que nulle récompense terrestre ne saurait la payer dignement; et si l'on veut connaître toutes ses vertus, tout son empire, qu'on la contemple chez les *Maçons*, c'est là qu'elle brille de tout son éclat, comme une souveraine sur son trône.

Dans tous les lieux éclairés par la Franche-Maçonnerie, la *bienfaisance* ne connaît ni état, ni rang, ni distinctions. L'homme supérieur par sa naissance, ses hauts faits, ses talens, et l'homme simple et obscur, s'ils sont malheureux, auront également recours à la *bienfaisance*, et la solliciteront sans honte; ils savent qu'elle ne cesse jamais

d'être accessible, qu'elle n'est jamais altière, jamais insultante ; ils savent que sans la supplier, elle leur sera dévouée ; ils savent que si elle prévoit leurs besoins, elle n'attendra point leur demande ; elle viendra s'offrir d'elle-même, sans affecter ni arrogance, ni détours officieux. Certains de sa durée, ils sont bien convaincus que le moment où elle disparaîtrait serait l'époque de la destruction de l'*Ordre Maçonnique*, dont elle est la base.

DISCOURS

SUR LA TOLÉRANCE.

MES FRÈRES,

Que celui qui s'est toujours fait un devoir de prêcher d'exemple soit favorablement accueilli en parlant de tolérance ; que l'ami du genre humain, l'être toujours indulgent, le frère continuellement occupé à retracer les vertus maçonniques, n'ait point à se plaindre de la sévérité de ses auditeurs, et qu'une tolérance généreuse accueille le nouveau produit de son zèle et de ses faibles talens.

La *tolérance* est une vertu, mais une vertu difficile à pratiquer, parce qu'elle commande les plus grands sacrifices.

La *tolérance* est la qualité essentielle du vrai philanthrope, et l'aimant qui lui attire les cœurs.

Sans la *tolérance*, point de sociabilité, point d'union, point de confiance.

Avec la *tolérance*, on verra régner la paix et la fraternité, se multiplier les amitiés particulières, et s'effectuer sans cesse les plus doux rapprochemens de toutes les volontés.

La *tolérance politique*, lorsqu'elle est raisonnée, maintient la justice et procure le repos au monde.

La *tolérance religieuse* repousse le fanatisme inhumain, l'esprit de désordre; elle confond les cultes, rapproche les sectes, admet tous les systèmes, et, sans altérer les croyances particulières, fait à la gloire du Créateur un ensemble harmonieux de mille hommages différens.

La *tolérance littéraire*, non moins utile que la *tolérance religieuse*, procure, comme cette dernière, une multitude de bienfaits. Elle tempère les rivalités; elle dispose à admirer le génie, à souffrir la supériorité, à encourager les talens timides; elle fait que de nombreux concurrens suivent les mêmes routes sans chercher à se nuire, et voient sans envie et sans haine les palmes décernées au mérite qui atteint le but.

La *tolérance maçonnique* renferme toutes les tolérances. L'homme d'état, le guerrier, le pontife, l'homme de lettres, l'artiste, le commerçant,

tous les Maçons quels qu'ils soient, portent jusque dans le temple de la sagesse les passions qui leur sont habituelles; et si la tolérance maçonnique ne les maîtrisait point, il en résulterait une action d'autant plus violente et désordonnée, que les caractères étant plus variés deviendraient plus difficiles à rapprocher.

Pour preuve, supposons un instant que ces personnages réunis veuillent discuter leurs droits et établir les prérogatives que chacun d'eux attribue à son état : l'homme d'état démontrera que la politique est la cause motrice de toutes nos actions et le guide de toutes nos démarches. Rien, selon lui, ne pourra lui être opposé ou comparé; il avancera qu'elle est l'âme des gouvernemens; il conclura que les empires lui doivent leur étendue, les états, leur prospérité; le commerce, son opulence; les arts, leur éclat; le génie, ses découvertes; la valeur, toute sa renommée; et s'il s'aperçoit qu'il ne persuade point, qu'on peut le réfuter; s'il voit qu'on se hasarde à détruire ce qu'il avance, un détour adroit préviendra sa défaite; pour gagner sa cause, il soufflera parmi les discoureurs le feu de la discorde, et fera une diversion qui ne permettra plus de s'entendre. Le guerrier, plus fougueux, vantera la bravoure, soutiendra qu'elle est le principe infaillible des succès; que tous les corps lui doivent leurs accroissemens et leur splen-

deur, et que, sans la bravoure, la politique n'est qu'un jeu frivole, indigne du temps qu'on lui consacre. Qu'opposera-t-on à cette prétention absolue? Le raisonnement? Il ne sera point écouté; et le guerrier furieux, portant la main sur son épée, réduira au silence ses plus redoutables antagonistes. Le Pontife, d'un ton superbe et sententieux, attribuera à la religion seule la civilisation universelle; à la religion, le respect que le sujet porte à son prince; à la religion, la possession et la pratique de toutes les vertus... Et si on ose, même légèrement, modifier ses prétentions, il traitera d'incrédule et d'impie son adversaire imprudent. Pour le perdre, il multipliera ses soins, il redoublera de zèle, et se sacrifiera plutôt que de faiblir. Moins adroits, moins impétueux, moins arrogans, mais aussi convaincus de leur importance, l'homme de lettres, l'artiste, le commerçant, vanteront, et, par tous les moyens qui seront en leur pouvoir, soutiendront l'excellence de leurs occupations et les nombreux avantages qui en résultent; chacun discourant à sa manière, abondant avec opiniâtreté dans son sens, se faisant un honneur de lutter, un devoir de résister, un plaisir de subjuguer, d'entraîner, de convaincre, oubliera les égards que réclame la société, et, poussant l'esprit de parti au-delà de toutes les bornes, croira voir dans le réfutateur de son système, un ennemi personnel qu'il doit poursuivre et terrasser.

O combien est sage la *tolérance* qui prévient un tel désordre, ou qui, n'ayant pu l'empêcher, sait au moins en arrêter le cours et en diminuer les excès!

Tolérance conservatrice! compagne fidèle de la paix et de la bienfaisance! puisses-tu régner à jamais dans tous les cœurs, à jamais présider aux travaux des Maçons, et ne suspendre ton influence divine qu'alors que les vices hideux reprennent leur funeste empire!

DISCOURS

SUR L'ÉGALITÉ.

Mes frères,

J'ai dit dans une autre occasion qu'il était des sujets agréables et faciles à traiter. Aujourd'hui je dirai le contraire avec le même fondement.

Vous parlez de vertus à pratiquer, de sacrifices à faire, on vous écoute avec intérêt; et si l'on ne se montre point ardent à exécuter ce que vous avez en quelque sorte prescrit, on n'a pas au moins à se reprocher d'avoir mal accueilli d'estimables exhortations. Mais si vous vous trouvez obligé de dire aux hommes: Misérables humains, votre vanité

est injuste et ridicule ; la nature vous a faits tous égaux ; il n'y a de distinction réelle que la vertu : alors on se roidit, on élève plus audacieusement la tête, et un regard de dédain ou de mépris tombe sur l'orateur indiscret qui ose rappeler aux enfans de la terre leur humble origine.

Il faut cependant traiter l'important et fameux sujet de l'égalité, sujet d'un si haut intérêt dans l'Ordre Maçonnique comme dans le monde profane.

Parce que, dans un temps d'*effervescence*, on aura abusé d'un mot, il ne s'ensuivra pas l'obligation de le proscrire, lorsque surtout ce mot indiquera une chose de la plus haute importance ; je veux parler de l'*égalité*.

L'*égalité* n'est point une chimère, et lorsqu'on l'envisage avec impartialité, on découvre que son existence est aussi réelle qu'elle est utile.

Cette *égalité révolutionnaire*, qui exigeait le partage des fortunes, commandait le mépris des supérieurs, et, sous le prétexte frivole d'une parité naturelle entre les hommes, prescrivait l'insolence, autorisait l'injure, précipitait enfin dans tous les désordres de l'anarchie, ce n'était point là la *vraie égalité*. La première s'établit au milieu du trouble, du pillage et des massacres ; la seconde rapproche les hommes, et conservant les droits de la nature, n'en est pas moins amie de l'ordre et des conventions sociales.

Nous naissons tous *égaux*, et aux yeux de Dieu, qui *seul est grand*, il n'y a point de différence entre l'homme qui commande et l'homme qui obéit : l'un et l'autre, formés par le même principe créateur, et d'une même matière, sujets aux mêmes affections physiques, aux mêmes causes de destruction, à la même catastrophe, ressemblent à deux voyageurs partis du même point pour arriver au même but par des routes différentes.

L'*égalité*, d'après ces considérations infiniment simples, et cependant du plus grand poids, existe donc réellement, ainsi que je l'ai dit ; et c'est pour démontrer cette existence, et la consacrer de la manière la plus solennelle, que la Franche-Maçonnerie s'est plue à la reconnaître comme un de ses premiers fondemens.

J'avouerai que parmi les hommes, le génie donne une sorte de souveraineté, et des conséquences qui en résultent, se forme une supériorité qui, avec le temps, aurait fait disparaître l'égalité, si, indestructible comme le ciel, l'égalité n'était, comme lui, quelquefois obscurcie par des nuages ; et ces nuages, pour elle, sont l'ambition et la domination qui naissent, mais qui s'affaiblissent, ou qui s'éteignent avec les individus.

Obligés de vivre en société, les hommes ont dû établir des chefs pour les diriger; car l'insouciance, la timidité et l'incapacité ont senti qu'il

leur importait de se débarrasser de la peine d
prévoir et du soin d'inventer. Cet abandon inv
lontaire ou consenti, mais indispensable, a fo
en quelque sorte les hommes courageux, indu
trieux et actifs, à se faire un nom, à établir u
rang, à former une distinction nécessaire, po
consolider une fortune accrue par leurs travaux,
la transmettre à leur postérité.

Le noble qui ne se prévaut que des parchemins de ses ancêtres, le militaire décoré qui ne pense qu'à ses ordres, le savant qui n'admire que son érudition, l'artiste qui ne se plaît que dans ses ouvrages, le riche qui ne considère que sa fortune, le négociant qui ne voit que l'étendue de son commerce, s'estiment au-dessus de ce qui n'est point de leur caste ou de leur état; mais la vraie noblesse, la vraie bravoure, le vrai talent, penseront toujours que la vanité est un vieux hochet dont s'amuse la vieille enfance. Oui, la vraie supériorité sait que tous les hommes peuvent s'ennoblir, que tous peuvent s'illustrer sur le champ de bataille, que la Divinité seule donne le génie, et que l'instruction dépend beaucoup de la fortune. La vraie supériorité sait encore que l'opulence n'est point un titre pour braver l'*égalité*..... Il est tant de moyens de devenir riche!

Dans nos loges, nous confondons les nations, pour ne voir dans tous les hommes que des *frères*

qui se ressemblent par les principes et les vertus. Par le plus admirable mélange, on remarque sur le même rang, au *travail*, ou à la *récréation*, le prince qui s'*égalise* sans contrainte, et le sujet qui *fraternise* sans familiarité; les *nobles* qui se mêlent parmi les *roturiers*, le savant qui converse avec l'homme sans lettres, et tous les frères qui goûtent avec une gaîté vive, mais décente, les douceurs d'une société distinguée, les charmes de la liberté sans licence, et les plaisirs d'une amitié sincère, puisqu'elle est dégagée de tout vil intérêt.

C'est donc à l'*égalité* que nous devons notre existence, notre durée, notre félicité; et puisqu'elle est le principe et la base de la plus parfaite des institutions humaines, elle doit être d'autant plus sacrée aux yeux de tous les hommes.

DISCOURS

SUR LA FORCE ET L'UNION.

> Concordiâ parvæ res crescunt, discordiâ maximæ dilabuntur.
>
> SALUST. *in Bell. Jugurth.* 10.

MES FRÈRES,

Ce n'est plus des vertus maçonniques qu'il faut entretenir les auditeurs Maçons qui daignent



m'accorder leur attention et leur indulgence. L
vertus sont bien réellement les bases de l'édifi
moral élevé par des hommes amis de la sagesse
de la vertu, à la gloire du Créateur de tout
choses; mais il est d'autres causes qui contribu
à soutenir un temple que la violence des passio
pourrait ébranler. Ces causes sont la *force*
l'union, qualités essentielles aux hommes qui
figurément, forment l'ensemble de cet édifice.

Il faut en prouver l'existence, la nécessité, et
faire connaître les effets.

Avec la *force* et l'*union*, les empires s'élèvent
s'affermissent; les institutions s'établissent et
consolident.

De la *force* et de l'*union* dépendent la conserva-
tion des corps et des individus, le succès des entre-
prises.

Point de réussite, de prospérité, sans la *force*
l'*union*.

Inquiétude, timidité, découragement, revers
décadence et ruine partout où la *force* et l'*union*
dominent pas.

Fondemens et appuis de tout ce qui demande
élévation et solidité, la *force* et l'*union* s'appli-
quent plus particulièrement à la politique et à la
Franche-Maçonnerie.

Nous avons essayé de divers gouvernemens.
Dans le gouvernement aristocratique, la souve-

raineté étant partagée, chaque individu prétendait régir et commander. Un tel ordre de choses exclut la *force* et l'*union*.

Dans le gouvernement démocratique, nous avons vu le peuple se livrant à toute l'effervescence de ses idées, tour à tour rétrécies et gigantesques, mercenaires et ridiculement libérales, recevoir toutes les impulsions, être en butte à toutes les intrigues, en puissance de toutes les passions, et, par la multiplicité des désordres, démontrer que la multitude ne fait pas la *force*, parce qu'elle n'a point et ne peut avoir d'*union*.

Au contraire, dans le gouvernement monarchique, qui est un (et qui sera toujours le seul approprié aux anciens usages et au caractère de la nation française), nous remarquons la vraie *force* et la constante *union*. Ainsi nous nous convainquons chaque jour qu'au chef unique se rapportent tous les moyens, se rattachent tous les intérêts. Dans lui on voit son existence, sa conservation; dans lui on admire la supériorité de sa patrie. On l'aime, on lui obéit, parce qu'il est le conservateur de tout ce qu'on a de plus cher; on se dévoue à ses ordres, parce qu'il est l'ensemble de toutes les intentions. C'est ainsi que sa puissance, qui ne connaît d'autre loi que l'intérêt général, assure la paix et la prospérité dans l'intérieur, inspire la confiance aux alliés, et contient les nations jalouses.

La *force* et l'*union*, tels sont donc les caractères de la politique qui nous régit, et l'on peut facilement démontrer qu'à quelques nuances près, ce sont ceux de la Franche-Maçonnerie, qui domine le monde entier.

On a vu la Franche-Maçonnerie, par la *force* et l'*union* de ses membres, s'accroître et s'affermir de jour en jour, et arriver à ce haut degré de splendeur qui éblouit maintenant tous les yeux. D'abord timide et chancelante, ses bons principes, la candeur de toutes ses démarches, la sainteté de son but lui ont attiré le respect, et procuré plus d'assurance; les qualités personnelles de ses sectateurs lui ont donné de l'éclat, une extension dont elle a profité, et une *force* et une *union* qui se sont trouvées soutenues par une attention scrupuleuse à honorer les systèmes religieux et les autorités légitimes. Sa constance à ne prêcher que la vertu, les mœurs, l'amour du prochain, son esprit de tolérance, et la subordination qu'elle ordonne, l'ont rendue respectable et l'ont fait respecter.

Par cet heureux assemblage, la Franche-Maçonnerie s'est maintenue malgré la barbarie des temps, la corruption des mœurs, la haine des méchans, les efforts de ses détracteurs, l'instabilité des choses humaines, et a réellement prouvé, comme elle le prouvera toujours, que ce qui est juste et

utile, que ce qui est grand, noble et généreux se maintient, non par *une force matérielle*, mais par une force morale qui résulte du concours unanime des hommes les plus honnêtes et les plus éclairés vers un but digne de leur caractère.

NOTICE SUR LE RITE DE MISRAÏM OU D'ÉGYPTE.

La Maçonnerie, née sur les bords du Nil, dans les sanctuaires mêmes des temples d'Isis et d'Osiris (ou de la Nature et son auteur), répandue en Orient et en Grèce, avec des modifications qui durent résulter des localités, et particulièrement de la croyance des peuples qui reçurent et pratiquèrent les mystères, prit, lors de l'introduction du christianisme, une face nouvelle; des sectes, des sociétés religieuses, militaires, politiques, systématiques, etc., se servirent des mystères et n'en changèrent que les formes, qu'ils habillèrent suivant leur opinion, leur but ou leur intérêt. De là les Maçonneries chevalière (née des croisades), templière, Maçonnerie jésuitique, etc.; de là les différens rites écossais, les rites orientaux, occidentaux, septentrionaux, méridionaux, etc.; de là les écossismes ancien, rectifié, de Jacques VI ou d'Ecosse, philosophique, etc.; les rites suédois, prussien, moderne ou français, etc.

Les similitudes de ces différens rites rappellent, toutes l'origine première; car malheureusement les dissemblances sont le propre de chaque rite. Ces similitudes se trouvent dans le *fond* des trois premiers grades, je dis dans *le fond*, car il y a encore quelques différences dans les *formes*.

Ces trois premiers grades présentent : 1°. l'*initiation*, qui est évidemment le premier pas des initiés d'Egypte, ou les épreuves physiques et morales de l'aspirant.

2°. L'*instruction*, ou le second point de l'initiation égyptienne, qui avait lieu dans l'intérieur du sanctuaire, et pendant la durée de laquelle le néophite n'était point connu pour ce qu'il était, (le compagnon porte encore la même décoration que l'apprenti).

3°. La *manifestation*, ou le troisième point de l'initiation égyptienne. L'initié prenait une robe nouvelle (un nouveau décors); on le connaissait au dehors, tandis que dans l'intérieur on l'instruisait de la clef des mystères et de la religion de l'Egypte; on lui apprenait ce qu'étaient Osiris et Typhon, l'être bienfaisant et le meurtrier, (le jour et la nuit, la lumière et les ténèbres, l'été et l'hiver), etc.

Les révolutions ont renversé les temples de l'Egypte, et ont fait perdre la trace des mystères; il ne reste de ce pays que le nom.

Un peuple sorti de l'Egypte, ou plutôt une colo-

nie égyptienne, dont le chef était non-seulement égyptien, mais encore initié, a conservé les mystères. Ce peuple est le peuple hébreu, dont l'origine, la langue, les usages sont égyptiens. Mais ce peuple, comme les réformateurs modernes, y a fait quelques changemens; il s'est substitué partout au peuple primitif, il a mis partout son histoire, sa langue, sa religion, et par ce changement, le moins considérable qu'ait éprouvé la Maçonnerie, puisqu'il ne consiste que dans des mots, on a vu substituer un temple à l'univers, des Maçons à des initiés, un architecte au flambeau du jour, un assassin à l'ennemi de la nature, Hiram à Osiris, etc.

Ce meurtre, interprété diversement, a donné lieu aux diverses Maçonneries *nekumistes* ou vengeresses, produits monstrueux de l'altération, car il n'existait dans les mystères primitifs aucun sentiment de vengeance. De qui se venger, en effet, quand le meurtre, l'assassin et la victime n'indiquent que les lois de la nature?

Il est facile, d'après cet aperçu, de distinguer, parmi la multitude de rites, ceux qui sont les plus anciens, et aussi ceux qui se rapprochent le plus de l'institution primitive.

Un rite, *nouveau pour la France*, s'est établi depuis peu dans ce royaume. Des membres de ce rite existaient depuis plusieurs années, tant à Paris que dans les départemens, mais ils n'étaient point réunis; la plupart avaient été reçus hors de

France, et particulièrement en Italie, et la puissance suprême du rite paraît avoir été apportée de l'Orient à Naples, d'où les événemens politiques l'ont fait transporter à Paris en 1814, où l'on a établi le consistoire général pour la France.

L'initiation dans ce rite est toute égyptienne.

Les épreuves du premier grade se passent, comme il a été dit précédemment (page 227), à l'extérieur du temple. Le second grade est tout d'instruction. Le troisième grade contient l'histoire hébraïque d'Hiram, mais elle y est expliquée de manière à pouvoir aisément la ramener à l'explication primitive ; et soit qu'on mette Osiris, Adonis, Hiram, ou tout autre, le sens est toujours le mêm.

Le *travail* de ce grade tient du régime français et du régime écossais, toutefois il se rapproche plus de ce dernier ; les surveillans se nomment *assesseurs ;* le premier expert, dans les réceptions, *grand purificateur ;* le second, *garde du temple ;* les diacres, *acolythes*, etc.

Le *rite* se compose de 90 degrés ou grades, divisés en quatre séries.

La première se nomme *Symbolique* et comprend 33 degrés.

La deuxième, appelée *Philosophique*, comprend du 34e. au 66e.

La troisième, ou la *Mystique*, comprend du 67e. au 77e.

La quatrième, ou la *Cabalistique*, du 78e. au 90e.

Il paraît que les fondateurs de ce rite, en multipliant ainsi les grades, ont voulu réunir dans les deux premières séries toutes les connaissances maçonniques des autres rites, et reporter, sans doute, dans les degrés supérieurs, l'explication des emblêmes de tous les rites, et donner la clef des mystères égyptiens. Ce qui semble le prouver, c'est que toutes les Maçonneries connues (et particulièrement les écossismes) sont renfermées dans les 66 degrés des deux premières séries, puisque le 66e. est le grand inquisiteur-commandeur (ou le 31e. écossais) ; or, on sait que ce grade est le dernier de l'écossisme, puisque les 32e. et 33e. sont purement administratifs, et forment la puissance suprême du rite écossais, comme le 90e. est la puissance suprême du rite de *Misraïm*. C'est donc au 67e. degré de ce rite, ou à la troisième série que le rite commence réellement, puisqu'il n'a plus rien de commun avec aucun rite connu.

On a lieu de penser qu'un concordat entre le Grand Orient de France, et la puissance suprême du rite de Misraïm, réunira bientôt dans un centre commun ce nouveau foyer de lumières.

CANTIQUES.

SANTÉ DU ROI,

(PORTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1816.)

AIR : *Comme faisaient nos pères.*

TOUJOURS rempli des sentimens
Qui règnent sur votre âme,
Je sens que je m'enflame
A leurs nobles épanchemens.
Pendant l'orage
Votre courage,
Votre esprit sage,
Dignes d'un meilleur âge,
Se conservèrent purs et vrais.
Je vois en vous ces bons Français
Qui pour le Roi
Gardaient amour et foi,
Vertus héréditaires
Qui distinguaient nos pères,
Qui distinguaient (*bis*) nos pères.

A ce Roi que nous aimons tous
Jusqu'à l'idolâtrie,
Consacrons notre vie,
Et qu'il compte à jamais sur nous.
Que la constance,
Que la vaillance,
Sauvent la France
De toute dépendance,
Le Français ne doit obéir
Qu'au Prince qui s'en fait chérir.
Vivons, mourons,
Oui, pour les seuls Bourbons !
Dans des tems plus prospères,
Ainsi pensaient (*bis*) nos pères.

Mon excuse est dans vos bontés,
Si mon sujet m'entraîne ;
Mais il faut qu'il amène
La plus illustre des santés :

Au Prince aimable,
Ouvert, affable,
Bon, agréable,
Et toujours secourable.
Braves Français, gaîment buvons,
Et tous ensemble répétons
De bon aloi :
VIVE, VIVE LE ROI !
Oui, nous sommes sincères
Comme l'étaient nos pères,
Comme l'étaient (*bis*) nos pères.

LES ON DIT.

AIR : *C'est le meilleur homme du monde.*

ON dit que Messieurs les Maçons
Forment une damnable engeance,
Et qu'ils ont avec les démons
La plus intime connivence.
On dit qu'au plus brave ils font peur,
Que leur malice est sans seconde;
Je les ai vus... bien vus... d'honneur,
Ce sont les meilleurs gens du monde.

On m'avait dit qu'ils s'occupaient
A désorganiser la terre,
Qu'à peine ils se contenteraient
Des trésors de l'autre hémisphère ;
Que leurs jeux étaient infernaux,
Leur gaîté toujours furibonde...
J'ai vu leurs plaisirs, leurs travaux,
Ils sont les meilleurs gens du monde.

Comme on les dépeignait affreux,
Qu'on les garantissait infâmes,
Je croyais ne trouver chez eux
Que vilains traits, vilaines âmes ;
Je les ai vus... Ciel ! ai-je dit,
Fais qu'avec eux on me confonde.
Je les ai revus, j'ai redit :
Ce sont les meilleurs gens du monde.

SENTIMENT D'UN NOUVEL INITIÉ.

AIR : *Ce magistrat irréprochable.*

Mes frères, l'erreur et l'envie
Vous font passer pour des pervers ;
Elles noircissent votre vie,
Et vous prêtent mille travers. (*Bis.*)
De toute imposture grossière
Méprisez le honteux détour ;
On sait qu'un fils de la lumière
Est pur comme l'astre du jour. } (*Bis.*)

Par l'adresse et par les menaces,
De vous on voulait m'éloigner.
On m'annonçait mille disgraces ;
Vous ne deviez rien m'épargner. (*Bis.*)
De me tromper, cette manière
Ne put abuser ma raison ;
Ma recherche était la lumière,
Ma gloire est d'être Franc-Maçon. } (*Bis.*)

Chacun travaille dans le monde
Sans avoir d'autre objet que soi.
Mais vos travaux qu'en vain l'on fronde
Suivent une plus noble loi. (*Bis.*)
Au travail pour l'espèce entière
Vous aimez à vous condamner ;
Ainsi le fils de la lumière
Agit comme il sait raisonner. } (*Bis.*)

LE DOUBLE BUT DE LA MAÇONNERIE.

AIR : *De Marianne.*

Graves amis de la sagesse,
Du plaisir, apôtres charmans,
Hommes bons et pleins de simplesse,
Hommes à légers sentimens,
Gens réfléchis,
Vrais sans-soucis,
Plaisans frondeurs de la pédanterie,
Talens fameux,
Esprits heureux,

Hommes choisis qu'on accueille en tous lieux,
Connaissez, selon votre envie,
Ce qu'on n'a jamais contesté,
L'agrément et l'utilité
De la Maçonnerie. (*ter.*)

Chaque jour se montrer sensible,
Toujours rester homme de bien,
Pour les méchans être inflexible,
Et du faible être le soutien;
Gaîment savoir,
Matin et soir,
Bien travailler sans nulle étourderie;
Puis sans chagrin,
Le verre en main,
Chanter en chœur le plus joyeux refrain.
Ainsi s'offrent toute la vie,
Unis avec intimité,
L'agrément et l'utilité
De la Maçonnerie. (*ter.*)

Fidèle à ce sage système,
Attaquer les mauvaises mœurs,
Les charlatans, et, parfois même,
Le mauvais goût de nos auteurs,
Donner le ton
De la raison
A tout sujet qui défend la saillie:
Mais en riant,
Mais en buvant,
Ce point à part, être aimable et plaisant;
Voilà comme on peut sans folie
Prouver, par la diversité,
L'agrément et l'utilité
De la Maçonnerie. (*ter.*)

LE PARFAIT MAÇON.

AIR : *Ah ! voilà la vie*, etc.

Du plus simple frère
Conservant le ton,
Joyeux et sincère,
Je vais, en chanson,

Vous tracer la vie
Chérie,
Suivie,
Vous tracer la vie
De tout parfait Maçon.

Servir sa patrie,
Son Roi, son patron,
Bien aimer sa mie,
Vider son flacon,
Voilà bien la vie
Chérie,
Suivie,
Voilà bien la vie
De tout parfait Maçon.

Aimer son semblable,
Avoir le cœur bon,
Etre raisonnable,
Sans trop de raison,
C'est mener la vie
Chérie,
Suivie,
C'est mener la vie
De tout parfait Maçon.

Souffrir sans murmure
Un mal juste ou non,
Répondre à l'injure
Par un franc pardon,
Ce n'est que la vie
Chérie,
Suivie,
Ce n'est que la vie
De tout parfait Maçon.

Travailler sans cesse
Pour un beau renom;
Chercher la sagesse,
Honorer son nom,
C'est offrir la vie
Chérie,
Suivie,
C'est offrir la vie
De tout parfait Maçon.

D'un esprit futile,
Craindre le jargon,
D'un fat imbécille
Fuir l'air fanfaron,
C'est encor la vie
Chérie,
Suivie,
C'est encor la vie
De tout parfait Maçon

Près d'un sexe aimable
Etre bon luron,
Et toujours à table
Etre bon garçon,
C'est bien là la vie
Chérie,
Suivie,
C'est bien là la vie
De tout parfait Maçon.

LA GAITÉ MAÇONNIQUE.

AIR : *Francs buveurs que Bacchus attire.*

Des méchans bravant la colère,
Et des railleurs les vains propos,
Dans sa gaîté vive et légère,
Ma muse chante nos travaux.
Francs-Maçons, ayez mon délire,
Notre Minerve le prescrit :
Vous savez que sous son empire,
Plus on est de fous, plus on rit.

Francs-Maçons, etc.

Ne craignez un ton lamentable
Dans un ami de la gaîté,
Je ne viens point me mettre à table
Pour vous prêcher l'humanité.
A table, j'aime à rire, à boire,
Et me moquer du bel esprit :
Imitez-moi, point d'humeur noire,
Plus on est de fous, plus on rit.

Francs-Maçons, etc.

Des auteurs toujours à la glace
Nous font dormir à leurs chansons.
Moi, sans tristesse ni grimace,
Je ris et dis : Frères, buvons.
Boire est un plaisir délectable ;
A cet avis si l'on souscrit,
En chœur fêtons l'ivresse aimable,
Plus on est de fous, plus on rit.

Francs-Maçons, etc.

Du plus doux de tous les systèmes,
Redoutez l'abus cependant :
Le sage évite les extrêmes ;
Son délire même est prudent.
Suivons sa méthode charmante,
Et chérissant ce qu'il chérit,
Chantons, puisque lui-même chante,
Plus on est de fous, plus on rit.

Francs-Maçons, etc.

Des banquets voilà bien, mes frères,
Et les charmes et la douceur :
Mais ce sont encor des mystères
Qui tourmentent plus d'un censeur.
Sans chagrin passons notre vie,
Là haut, dit-on, il est écrit :
Bonheur, c'est l'aimable folie,
Plus on est de fous, plus on rit.

Francs-Maçons, ayez mon délire,
Notre Minerve le prescrit :
Vous savez que, sous son empire,
Plus on est de fous, plus on rit.

CANTIQUE MORAL.

AIR : *Tout va marche*, etc.

Le monde a de vifs attraits
Pour enchanter tous les âges,
Et le monde dans ses rêts
Prend et les fous et les sages :

Il fait naître les ravages,
Et les doux enchantemens :
Ses plaisirs et ses orages,
Tout ça marche (*ter*) en même temps.

De ce monde les faveurs
Séduisent notre faiblesse,
Et par de folles erreurs
Nous annonçons notre ivresse.
Nous nous répétons sans cesse :
A quoi bon de vains tourmens ?
Ici-bas, joie et tristesse,
Tout ça marche (*ter*) en même temps.

Certes, le monde a raison :
Jouissons de l'existence,
Et sur ce point le Maçon,
Comme le profane pense :
Mais un frère, avec prudence,
Règle ses amusemens :
Chez lui, volupté, décence,
Tout ça marche (*ter*) en même temps.

Les Maçons, hommes choisis,
Font chérir leur confrérie :
Humains, sages et polis,
Voici leur philosophie :
Unir la philanthropie
Au goût des amusemens,
Aimer, faire aimer la vie,
Tout ça marche (*ter*) en même temps.

Le Maçon, avec amour,
Sert Dieu, l'Etat et son maître,
Et se montre chaque jour
Ce qu'un frère doit paraître.
Sans relâche il veut connaître
Et servir les indigens.
Faire des heureux et l'être,
Tout ça marche (*ter*) en même temps.

COMPLAINTE

Zhistorique zet sentimentale sur les zévénemens de l'Initiation de Jean-Louis-Chrisostôme-Richôme-Jérôme Dubuis, maître Passeux ta la Guernouillère.

AIR : *de Mam'selle Manon Giroux.*

On m'dit : Za la Guernouillère
Y a des Fri-Maçons
Qui font zun bruit de tonnerre,
Quoique bons garçons.
On les plaisante, on les fronde
Sur leur but hardi,
Car y font voir za tout l'monde
Clair en plein midi.

Pisque ces zhumains sont zhommes
A se réjouir,
Et que dans l'sièque où nous sommes
Chacun veut jouir,
Je m'fais l'défenseur des frères,
Dût-on z'en jaser,
Je d'vin' qu' l'objet d' leurs mystères
Est de s'amuser.

V'là qu'un biau soir je m' présente
Aux portes d' chez zeux;
Un gaillard za mine méchante
Me d'mande c' que j' veux.
J' tire un' pièce d' ma poquette,
Ça parle d'bon goût;
Mais l' brav' homm' fait zun' courbette,
Me r'fuse... et m' prend tout.

A mon ci-d'vant numéraire
Y joint mes habits :
Je m'dis t'en le laissant faire,
C'sont ses p'tits profits.
Dans zun lieu noir y s'fait suivre,
Là, sans m'attendrir,
J'lis couramment : Pour ben vivre
Sois prêt za mourir.

Mourir c'est c'pendant fort triste,
Pensai-je en c' moment.
J' me r'tourne et j'vois sur un' liste :
Fais ton testament.
Allons, me fis-je, y faut s' rendre,
S' fâcher s'rait d'un sot.
A ceux qui sav' si ben prendre
J' lègue le magot.

On me met dans zun' machine
Que l'on fait zaller,
J'arrive, on m'sort, on m'taqnine,
Pour batifoler.
Je montre un fier caractère,
On m'démontre hélas !
Les vanités de la terre
En m'flanquant za bas.

Pendant cinq ou six p'tit' zheures,
J' crois qu'y m' croyaient d'fer ;
Y m'tourmentent comme aux d'meures
Des diables d'enfer.
J'enrageais d'la bonn' manière,
Enfin, j'suis theureux ;
Mais zen m'donnant la lumière
Y m'grillent les ch'veux.

Dès qu' j'us tété reçu, dame,
On m' rendit mes francs ;
Les Fri-Maçons, sur mon ame,
Sont d'honnêtes gens.
Y sont ben polis tencore,
Y m' dirent za moi,
Vot' présence nous zhonore,
J' leur fis : n'y a pas d' quoi.

Après survint la bombance,
Mais j' m'arrête là,
Et voici ce que je pense
Au sujet d'tout cela.
Ah ! qu' mon sort s'rait zagriable
Si j' pouvais me voir
En bachot, en loge, à table
Du matin zau soir.

COUPLETS AJOUTÉS : *Pour le Vénérable.*

J' vois qu' vous célébrez la fête
De not' Président ;
Je m' joins ta vous, et d' ma tête
J' sors ce compliment :
Comm' je n' passe la rivière
Que pour les gens d' bien,
S'il vient za la Guernouillère
Je l' pass'rai pour rien.

Pour l'ex-Vénérable.

Tiens ! je r'connais c' galant homme
Que près d'lui je vois,
Dans le bachot za Jérôme
Qu'il a passé d'fois !
Je l'aimais sans le connaître,
Maint'nant c'est, je l' dis,
L' meilleur homme qui puisse être,
L' meilleur d' mes amis.

ÉLOGE MAÇONNIQUE
DE BACCHUS.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

Un sophiste atrabilaire
Déclamant contre BACCHUS,
En lui blasphême le père
Des talens et des vertus.
Bien plus que Mars invincible,
Seul il défendit les cieux,
Et soutint l'assaut terrible
Des Titans audacieux.

De la Grèce jusqu'au Gange
Soumettant le genre humain,
Ce vainqueur vraiment étrange
Ne fit couler que le vin.
Vous qui voulez sur la terre
Multiplier vos sujets,
Comme ce Dieu débonnaire,
Triomphez par des bienfaits,

La noble maçonnerie
Le reconnaît pour patron,
Car de la galanterie
C'est lui qui donne le ton:
ARIANE qu'abandonne
Un trop volage héros,
Par le beau dieu de l'Automne
Retrouve honneur et repos.

Sous les berceaux d'EPICURE,
Un buveur le verre en main,
Laisse la sage nature
Présider à son destin;
Et cette douce incurie,
Unique bonheur des dieux,
Jusqu'au déclin de la vie
Ménage des jours heureux,

Beaux esprits dont l'éloquence
Prétend échauffer le cœur,
De BACCHUS sans l'influence
Vous n'y laissez que froideur.
Ce Saint à face vermeille,
Quand il prêche ou qu'il écrit,
S'il n'avait bu sa bouteille
N'aurait pas autant d'esprit.

Lorsqu'il chantait du Permesse
La fraîcheur et la belle eau,
Horace d'un peu d'ivresse
S'était monté le cerveau.
Imitons ce doux exemple,
Quoique profane il est bon;
Et que BACCHUS dans ce temple
Soit le rival d'APOLLON.

PHILOSOPHIE ET SOUVENIRS.

Air : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Sans folle gaîté, ni tristesse,
Souffrir le mal, jouir du bien,
C'est la véritable sagesse
Qui ne sait s'étonner de rien.
Qu'on fasse la paix ou la guerre,
Qu'on garde ou cède maints états,
Pourvu que j'emplisse mon verre
Le reste ne m'inquiète pas.

Ne soyez pas surpris qu'à Rome
Le Capitulaire *Siffrein*, (1)
Qui jadis fut un si grand homme
Soit traité comme un capucin.
Si l'on convient que la vengeance
Est un morceau fait pour les dieux,
Faut-il qu'il en fasse abstinence
Celui qui tient les clefs des cieux ?

Je vois que ce monde bizarre
Est plein de bons ou mauvais fous,
Et que jusques à la Thiare
La Folie append ses joujoux.
Trop souvent c'est une tigresse
Qui se joue avec les mousquets :
C'est une aimable enchanteresse
Lorsqu'elle anime nos banquets.

Un César assez débonnaire,
Mais très-insigne buveur d'eau,
Pour gagner quelques coins de terre
Au congrès creusait son cerveau.
De son royaume de Hongrie,
Le seul noble vin de *Tokay*,
Versé par un *frère*, une *amie*,
Rendrait mon lot cent fois plus gai.

Si l'art de vivre et le bien-être
Se mesuraient sur les trésors,
Ici l'on verrait moins paraître
D'ennuyés, d'ennuyeux *Mylords* ;

---

(1) *S. Em. le cardinal Maury.*

Ils savent y faire bombance,
Sans grands frais de tout s'empâter;
Mais des vrais plaisirs de la France
Ils sont trop lourds pour les goûter.

L'amour de la femme qu'on aime,
Un peu d'or. beaucoup de santé,
Suffisent au bonheur suprême,
A la parfaite volupté.
Que le ciel à mes vœux sensible
Règle ainsi mon sort dans Paris:
Car le meilleur monde possible
Sera toujours ce beau pays.

ESCAPADE ET REFUGE DE MOMUS.

Air: *Ce mouchoir, belle Raymonde.*

Bientôt il faut qu'on s'ennuie
Dans l'Olympe radieux,
Si la gaité, la folie,
N'entrent parfois chez les dieux.
Jupiter un jour lui-même
En bâillant dit à Cypris:
Peste soit du rang suprême
Et de ses pompeux ennuis!

Avec vous point de mystère,
Répond sur-le-champ Vénus,
A mes soupers de Cythère
Sans façon j'admets Momus.
Ce dieu qu'ici l'on ignore,
Sait par maint piquant refrein
Prolonger jusqu'à l'aurore
Les délices d'un festin.

Jupin veut que la coquette
Qui médite quelque tour,
En dépit de l'étiquette
Ce soir l'amène à sa cour.
Momus arrive et s'empresse
A railler en vrai bouffon,
De Minerve la sagesse,
Et la fierté de Junon.

Vous, dit-il, ô digne mère
Des savans et des hiboux,
Voyez d'un œil moins sévère
Le dieu des aimables fous.
Vous qui prenez les grimaces
Pour des airs de dignité,
Souffrez plus souvent les graces
Près de votre majesté.

Momus poursuit et s'obstine
A tout mordre, à tout railler.
De Jupin la haute mine
En vain prétend l'effrayer.
Il décoche une épigramme
Contre ce galant nouveau,
Qui, pour mieux plaire à sa dame,
Prit les cornes d'un taureau.

Dès lors en pleine disgrace
Notre frondeur se trouva;
Cherchant sur terre une place
Dans ce temple il arriva.
Reconnaissant de l'asile,
Il est sage en ses propos:
Ses brocards sont pour la ville,
Et pour nous sont ses bons mots.

TRIBUT MAÇONNIQUE ZET LITTÉRAIRE

De Jean-Louis-Chrisostôme-Richôme-Jérôme Dubuis, maître Passeux ta la Guernouillère, apprenti chansonnié zet frère comp∴.

Air: *Si j' n'ai rien, du moins je m'flatte.*

Pisqu' le langage d' la Halle
Et des Porcherons,
Célèbre en la Capitale,
Charme les salons,
J' fais des couplets que j' dégoise
Avec queuqu' succès:
D'où je conclus, quand on patoise,
Qu'on parle français.

Sur c' pied, grands faiseux de drames,
Et d' livres si biaux,
Fiers auteux de mi-lodrames
Et d' vieux vers nouveaux,
Conservez vote langage,
Fait's-y des progrès :
Sans grammaire à chaque page,
Vous parlez français.

Merveilleux et merveilleuses
Et gens distinguez,
Par vos paroles hoizeuses
Vous nous fatiguez.
Malins, on s' permet de rire
De pareils excès,
Car qui parle sans rien dire,
N' parle pas français.

Le soldat qui sait se battre,
L'ami du flacon,
L'amoureux qui peut zabattre
Douc'ment son tendron,
Et l'homme qui dans l' silence
Répand ses bienfaits,
Sont d' braves gens qui j' l'avance
Sav' parler français.

Je m' plais ta rendre justice
Avec fermeté,
Et quand j' montre d' la malice
C'est sans méchanc'té.
Frères, je sais qu' pour vous plaire
Faut peindre à grands traits,
Etre amical zet sincère
Et parler français.

D'une chansonnette franche
Agréez l' tribut,
Et souffrez qu'ici je tranche
Pour v'nir à mon but.
Je voudrais. . . mais je m'arr ête
C'est à mes couplets
A prouver si j' suis poète
Et si j' parl' français.

N'Y REGARDEZ PAS DE SI PRÈS.

Air : Tenez, moi, je suis un bonhomme.

Un censeur que l'humeur consume,
Récapitulant nos travers,
S'écriait avec amertume :
Humains.... que vous êtes pervers !
Méprisant le commun suffrage,
Vous donnez dans tous les excès,..
Frère, lui dis-je, en homme sage,
N'y regardez pas de si près.

Franc raisonneur dans ses systêmes,
Il me dit : observez ce fat,
Qui de ridicules extrêmes
Se fait dans le monde un état,
Voyez ces femmes infidèles
Briguer les plus honteux succès...
Chut! dis-je, en parlant de nos belles,
N'y regardez pas de si près.

Voyez ces poètes sans verve,
Ajoute le censeur fâcheux,
Ils produisent, malgré Minerve,
Des vers insipides comme eux.
Voyez le vice, il tente, il ose,
Et chez les grands il trouve accès.
Comme les grands, dis-je, et pour cause,
N'y regardez pas de si près.

Voyez, poursuivit-il encore,
Ces faux amis, ces vils amans,
Agir comme on se déshonore,
Et vanter leurs purs sentimens.
Remarquez l'immoral vertige
Partout signalant ses progrès....
Pensez autrement, ou, lui dis-je,
N'y regardez pas de si près.

Je m'aperçois qu'en moraliste
Je traite un sujet de chanson,
Je dois être gai, je suis triste,
En chantant, je parle raison.

Que votre bonté me pardonne,
Mes frères, je crains les procès...
Jugeant mes vers et ma personne,
N'y regardez pas de si près.

LA JOURNÉE ET L'ANNÉE.

Air : *Belle moitié du genre humain.*

Lorsqu'on dîne passablement,
Lorsque la gaîté brille à table,
Qu'une réunion aimable
En fait le charme et l'ornement, (*Bis.*)
Je dis : ô la bonne journée !
Et sur-le-champ je fais des vœux
Pour que le destin généreux
Change la journée en année.

S'il faut vivre avec des lourdauds,
Des méchans, d'ennuyeux poètes,
S'il faut admirer les coquettes,
S'il faut supporter les badauds, (*Bis.*)
Je me plains de ma destinée.
Mais enfin las de m'affliger,
Je demande aux dieux de changer
Le siècle ou l'année en journée.

Un sot me donne de l'humeur,
Un faquin me met à la gêne.
Mais près des femmes, nulle peine,
Toujours plaisir, toujours bonheur. (*Bis.*)
Près de table bien ordonnée,
Quand mes frères sont réunis,
Ma foi, j'oublierais, je le dis,
L'heure, le jour, le mois, l'année.

INSTALLATION D'UNE LOGE.

Air : *Sans mentir.*

Livrons-nous à l'allégresse,
Il est enfin achevé
Ce temple qu'à la sagesse
Nos efforts ont élevé.

Sagesse, adorable guide
De nos premiers fondateurs,
A tous nos travaux préside;
Règne à jamais dans nos cœurs.
Chérissons (*Bis.*)
Ses plaisirs et ses leçons.

Que ta compagne si chère,
La fraternelle amitié,
De notre hommage sincère
Daigne accepter la moitié.
Le seul Maçon apprécie
Votre ineffable douceur:
Vous charmez toute sa vie,
Il vous doit tout son bonheur....
Leurs bienfaits (*Bis.*)
Vont par-delà ses souhaits,

Ouvriers pleins de courage,
D'un saint zèle dévorés,
Par ce temple votre ouvrage
Dans les siècles vous vivrez.
Empressés, contans, habiles,
Ne craignez aucun revers,
Vos travaux toujours utiles
Sont fameux dans l'univers...
Mais l'orgueil (*Bis.*)
Des Maçons n'est point l'écueil.

Cet admirable édifice
Sûr espoir des malheureux,
Est aussi contre le vice
Un asile généreux.
Venez-y profanes sages,
Vous y serez bien reçus;
Il vous manque nos usages,
Nous recherchons vos vertus;
Sans effort (*Bis.*)
Les gens de bien sont d'accord.

Au grand Orient de France
Qui nous installe en ce jour,
Promettons obéissance,
Offrons un parfait amour.

Que favorable ou contraire
Tourne pour nous le destin,
Aux profânes, à nos frères
Jurons dévouement sans fin.
Tout pour eux
Alors qu'ils sont vertueux. (*bis.*)

Mais de travaux respectables
Nous devons nous délasser,
Et dans des banquets aimables,
Comme ailleurs, nous surpasser;
On peut se livrer sans crainte
Au plaisir bien mérité :
Aussi jamais n'est contrainte
Des vrais Maçons la gaîté.
Par nos chants
Préparons ces doux instans. (*bis.*)

Buvons, chacun va m'en croire,
Au souverain des Français,
A sa Famille il faut boire;
Au grand Orient après;
Buvons *au Très-Vénérable*,
Buvons *à chaque Officier*,
Aux convives de la table,
Aux Maçons du monde entier.
Sans mentir
Ces santés-là font plaisir. (*bis.*)

POUR LA FÊTE D'UN VÉNÉRABLE.

Air : *J'ons un curé patriote.*

Pour notre cher Vénérable
Apprêtons chants et canons,
Il est le roi de la table,
De par lui nous ordonnons
A tous les joyeux Maçons,
Bons buveurs et francs lurons,
De chanter,
De chanter,
De boire et de le fêter,
Oui, de boire et de le fêter.


3 9015 06359 1369
A 544071